


BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
32
8 D
27

HISTOIRE
DE
RUSSIE.

TOME SIXIEME.

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

Tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, & des meilleurs historiens de la Nation.

PAR M. LEVESQUE.

TOME SIXIEME.



YVERDON;

M. DCC. LXXXIII.



HISTOIRE

DE

RUSSIE.

CATHERINE II, ALEXÉIEVNA.

CATHERINE signala le commencement de son règne par la clémence, & ce n'est point en elle une vertu politique & factice : c'est le penchant naturel de son ame humaine & sensible. Elle ne se vengea du Duc de Holstein, qu'en lui donnant l'administration de l'héritage du Grand Duc. Un complot se forma contre elle à Moskou, pendant la cérémonie de son couronnement. Les coupable furent arrêtés, ils avouèrent leur crime. Le sénat les jugea dignes de mort. Mais ils n'étoient plus dangereux : Catherine 1762.

reconnut que leur ſang, inutile à ſa
1762. ſûreté, ne ſeroit répandu que pour ſa vengeance, & elle ſe contenta de les diſperſer dans des exils plus ou moins rigoureux.

Un évêque ſigna & répandit contr'elle des libelles : les Prélats qui compoſent le ſynode demandèrent eux-mêmes qu'il fût pourſuivi ſuivant toute la rigueur des loix. Ils reçurent de la ſouveraine le pouvoir de le juger. Le coupable, convaincu par ſon propre aveu, fut dégradé & renvoyé à la juſtice civile. Il alloit perdre la vie : elle lui fut conſervée par la Princeſſe, qu'il n'avoit pas craint d'offenſer, & qui ſe contenta de le réduire à l'état de ſimple moine.

Elle ne s'eſt pas engagée, comme Éliſabeth, à ne pas venger le crime par des peines capitales : mais il ſemble qu'elle ait fait, dans ſon cœur, ce ſerment que ſa bouche n'a pas proféré. Si elle a permis quelquefois à la juſtice l'uſage du glaive, c'étoit contre les plus odieux ſcélérats.

Senſible à la peine des familles, déjà trop affligées quand un de leurs membres a mérité de ſentir le bras vengeur de la juſtice, elle n'a pas cru devoir les priver de l'hétitage du coupable : elle a ſupprimé la peine de confiſcation.

Perſuadée qu'il eſt cruel de ſoumettre à des tortures un malheureux qui n'eſt

pas encore convaincu, & de lui faire subir, après la conviction, des supplices divers, lorsque son crime doit être puni par un supplice unique : assurée que, par les tourmens, on peut arracher de faux aveux à l'innocence, mais qu'ils ne peuvent vaincre l'opiniâtreté du scélérat vigoureux : elle a défendu l'usage de la question, & donné à l'Europe l'exemple de l'humanité. 1763.

Quand on se rappelle les cruautés exercées en Russie par Biren, sous le règne de l'impératrice Anne, on éprouve quelque peine en le voyant rappeler par Pierre III, & cette peine augmente, lorsque Catherine lui accorde sa protection pour le rétablir dans le duché de Courlande, possédé alors par le Prince Charles de Saxe. Mais il faut aussi connoître que Biren avoit reçu ce fief du Roi & de la République de Pologne, & que, ne s'étant rendu coupable d'aucune félonie contre ses suzerains, il ne pouvoit, suivant les loix féodales, en être légitimement privé. Il faut même avouer que Catherine ne recevoit pas des loix le pouvoir de le punir de ses cruautés : il les avoit commises sous le nom de la souveraine, dont il avoit été le ministre, & qui paroissoit ordonner les rigueurs qu'il lui inspiroit. Il étoit criminel : mais la justice humaine ne pouvoit ni le convaincre ni

le punir. C'eſt à la haine de la poſtérité à
1763. venger ſes victimes.

Ivan vivoit encore, cet Ivan fait Empereur, dépoſé, condamné à la priſon avant de ſortir du berceau. Né en 1740, il avoit vingt-deux ans lorſque Catherine monta ſur le trône. Cette Princeſſe voulut le voir elle-même pour juger de ſon eſprit, de ſon caractère, de ſes inclinations, & lui procurer, ſuivant ſes goûts & ſes facultés, une vie douce & tranquille. Elle vit par elle-même qu'il joignoit, à une entière ſtupidité, un bégaiement qui rendoit ſes diſcours preſque inintelligibles. Ainſi la nature n'avoit deſtiné ce jeune Prince, que les intérêts de Biren avoient placé ſur le trône, qu'à devenir un objet digne de pitié. Tout ce que l'Impératrice put faire en ſa faveur fut de donner des ordres exprès pour qu'il jouît de toutes les douceurs qui convenoient à ſa ſituation. Il n'étoit pas difficile de lui procurer toute la félicité qu'il étoit capable de ſentir, puiſqu'il ne la mettoit que dans les choſes qui peuvent amuſer le premières années de la vie.

Ivan pouvoit traîner en paix à Schluſſelbourg une vie dont il ne ſavoit pas jouir, & cette vaſte fortereſſe, agréablement ſituée, étoit un théatre aſſez étendu pour les jeux de ſon éternelle enfance: on ne s'attendoit pas qu'un gentil-

homme obſcur, un officier ſubalterne, ſans crédit, ſans liaiſons, ſans reſſources pour ſe faire un parti, tenteroit, à la tête de quelques ſoldats, de reporter cet imbécile ſur le trône, & ſeroit la cauſe de ſa perte. 1763.

Ce rebelle étoit un Unkrainien, nommé Mirovitch, petit-fils du principal confident de Mazeppa. Plongé dans la débauche, ruiné par la diſſipation, livré à toutes ſortes de déſordres, oublié dans l'emploi de ſous-lieutenant d'infanterie, il crut pouvoir faire une fortune éclatante, en arrachant Ivan à ſa retraite. Il ne connoiſſoit ce Prince que de nom; il ne ſavoit pas combien il étoit incapable de figurer à la tête d'un parti.

Occupé de ce projet inſenſé, Mirovitch demande & obtient de commander la garde qui ſe relève chaque ſemaine à Schlüſſelbourg. Il réveille ſes ſoldats à deux heures après minuit, les range de front, leur ordonne de charger à balles. Le commandant de la forteſſe ſort de ſon quartier, & demande à Mirovitch lui-même la cauſe du bruit qu'il vient d'entendre. Il reçoit, pour réponſe, un coup de croſſe ſur la tête, & eſt arrêté. Mirovitch, à la tête de ſa troupe, attaque avec furie le petit nombre de ſoldats qui gardent Ivan: mais il eſt repouſſé. 5 Juillet. 1764.

Il ne déſeſpère point encore du ſuc-

cès, & fait amener d'un baſtion une
1764. pièce d'artillerie. Le capitaine & le lieutenant chargés de garder le Prince reconnoiſſent qu'il leur eſt impoſſible de réſiſter plus long-tems à la force. Ils craignent d'ètre punis ſuivant la rigueur des loix, s'ils livrent leur priſonnier : ils ſe repréſentent les troubles qui déchireroient la patrie, le ſang qui ſera répandu, les horreurs qui ſeront commiſes, ſi des ſcélérats peuvent s'autoriſer du nom de ce malheureux Prince. Dans leur déſeſpoir, ils ne voient d'autre reſſource que de détruire le prétexte de tant de maux. Ivan eſt poignardé.

Le cadavre ſanglant eſt préſenté à Mirovitch. Sa troupe rentre dans le devoir : lui-même eſt éperdu, & ne fait aucun effort pour défendre ſa liberté. Un lieuteant général ſe tranſporte à Schlüſſelbourg, par ordre de la Cour, y fait les informations, y recueille les interrogatoires, les dépoſitions des témoins, & l'aveu des coupables.

Ce procès fut jugé par le ſénat, le Synode, les trois premières claſſes, & les préſidens de tous les colléges. Le rebelle eût la tête tranchée, & ſon corps fut brûlé avec l'échaffaud qui avoit ſervi de théatre à ſon ſupplice. Aucun de ſes complices ne fut puni de mort. Les plus coupables, après avoir reçu le knout, furent incorporés dans des régimens de

garnifon, fur les frontières de l'Empire.

Cependant la Pologne, que quelques 1764. différents, élevés au fujet de fes limites du côté de la Ruffie, étoient menacée d'une rupture avec cet Empire, venoit de perdre Augufte III, fon fouverain: c'eft-à-dire que l'État alloit devenir le jouet de ces intrigues qui fignalent chaque interrègne, & auxquelles prefque toutes les Puiffances de l'Europe prennent plus ou moins part, fuivant leurs intérêts ou leurs paffions. Mais fur-tout la Ruffie touche de trop près à la Pologne, pour refter oifive fpectatrice des troubles qui agitent cette république. L'Impératrice de Ruffie & le Roi de Pruffe, ayant appris la mort d'Augufte, fignèrent un traité d'alliance défenfive, la garantie de leurs poffeffions, & la promeffe d'un fecours mutuel en cas de guerre. On ajoute que, par un article fecret, ils s'engagérent à empêcher que la république ne fût privée de fon droit d'élection libre, & que le trône n'y devînt héréditaire, ou le monarque plus abfolu. Les conjonctures imprévues ont fans doute engagé dans la fuite ces deux fouverains à s'écarter de ce plan.

Le Grand Seigneur & le Roi de France témoignèrent qu'ils defiroient que l'élection du nouveau fouverain fe fît librement, fans trouble & fans divifion: le Roi de Pruffe & l'Impératrice de Ruffie

commencèrent à porter quelque atteinte
1764. à la liberté de l'élection, en voulant la faire tomber sur un Polonois. La république cessoit d'ètre entièrement libre, si elle ne pouvoit, à son gré, faire tomber son choix sur un Piast, ou sur un Prince étranger.

L'Impératrice Reine, sensible à ce que la maison de Saxe avoit souffert pour elle dans la dernière guerre, desiroit que l'élection devînt favorable à un Prince de cette maison. L'Impératrice de Russie favorisoit le comte Poniatovsk, seigneur aimable & d'une maison illustre. Le Roi de Prusse secondoit les vues de cette Princesse: les autres Puissances ne recommandèrent personne.

Les Diétines pour l'élection de Nonces furent tumultueuses. La guerre civile s'alluma. Le Prince Radzivil & le comte Branitski, Général de la Couronne, prirent les armes pour soutenir la liberté de la république, & pour empècher l'armée des Russes de disposer du trône, pendant que ces mêmes Russes étoient appelés dans la Pologne par une confédération que leur Cour étoit parvenue à former en Lithuanie.

Peu s'en fallut que la diète de convocation ne fût ensanglantée: les sabres furent levés sur la tête du maréchal, vieillard vénérable & citoyen zèlé pour la liberté. Des troupes étrangères étoient ré-

panduesdans la Pologne & jusques dans la salle d'assemblée. Les Nonces opposés au parti de la Russie se retirèrent de la diète : ceux qui restèrent élurent Poniatovski, qui prit le nom de Stanislas-Auguste. Mais la présence de troupes Russes sembloit avoir gêné la liberté de l'élection : &, suivant les loix fondamentales du royaume, on pouvoit en disputer la légitimité.

1764.

7 Septembre.

Cependant il règna d'abord assez paisiblement, mais, en secret; les nobles ne lui pardonnoient pas de devoir le trône à l'appui d'une Couronne étrangère, & la protection que les Russes accordoient aux Grecs & aux autres dissidens, pendant que le Roi lui-même ne paroissoit pas leur refuser la sienne, acheva de mettre l'État en combustion.

Autrefois les Catholiques, les Grecs, & tous ceux qui tenoient à quelqu'une des communions protestantes, étoient appelés dissidens relativement les uns aux autres, parce qu'ils différoient mutuellement dans la foi. Mais quand les Catholiques eurent formé le parti dominant; quand ils furent devenus assez puissans pour persécuter ceux qui ne professoient pas la même doctrine; ils leur donnèrent, par mépris, le nom de dissidens.

Ceux-ci avoient conservé, par le traité d'Oliva, leurs anciens droits & le libre

exercice de leurs cultes; mais des règle-
1766. mens successifs leur avoient insensiblement ravi presque tous leurs priviléges. Longtems opprimés, ils se plaignirent enfin, quand ils se virent soutenus par une Puissance capable de les protéger. Mais à l'ouverture de la diète du premier Septembre 1766, l'évêque de Cracovie soutint que, suivant les loix du royaume, on ne pouvoit même tolérer leur culte, & qu'ils violoient les constitutions de la république, en réclamant la protection des Puissances étrangères. L'avis de ce prélat fut approuvé par une acclamation générale.

Plus le sort des dissidens devenoit déplorable, & plus Catherine marquoit de zèle pour l'adoucir : les troupes Russes s'avancèrent jusqu'auprès de Varsovie : les Puissances médiatrices firent de nouvelles déclarations en faveur des dissidens, & les membres de la diète s'aigrirent encore d'avantage. Ils demandoient que les troupes Russes sortissent des terres de la Pologne : mais, au lieu de se retirer, elles furent mises en cantonnement sur les terres des nobles les plus opposés aux volontés de l'Impératrice. Enfin la diète relâcha beaucoup de sa première rigueur; mais les Puissances médiatrices trouvèrent qu'elle accordoit trop peu. Les Catholiques accusoient le Roi de ne pas protéger la religion do-

minante, &les diſſidens lui reprochoient
de les abandonner. 1766.

Alors ſe formèrent des confédérations de diſſidens & de non diſſidens. De nouvelles troupes Ruſſes entrèrent en Pologne: une diète extraordinaire fut con- 1767.
voquée. L'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, d'autres prélats, & ceux des nobles qui ſe déclaroient avec le plus de véhémence contre les intérêts des diſſidens, furent enlevés par les Ruſſes, & les ſéances ſuivantes ne furent que plus tumultueuſes. Enfin une commiſſion fut nommée pour arrêter l'affaire des diſſidens, & les réſolutions favorables des commiſſaires ſembloient devoir ramener la tranquillité.

Cependant les fureurs de la diſſention 1768.
ſe remontrèrent bientôt plus animées que jamais. Les diſſidens étoient toujours plus opprimés, les troupes Ruſſes exerçoient par tout des actes de violence, le clergé ſouffloit le feu de la diſcorde, les nobles diſputoient aux étrangers le ſoin de déchirer la patrie. Enfin les confédérations ſe multiplièrent, le ſang coula de tous côtés ſous les armes des Ruſſes & des Polonois, & l'on vit à la fois, dans le ſein de la république, une guerre civile, une guerre étrangère, & une guerre de religion.

La Porte-Ottomane accordoit un aſyle aux confédérés malheureux, & quel-

quefois ils étoient pourſuivis juſques dans
1768. les États du Grand Seigneur. Ce Prince ſe plaignoit de ce mépris de ſa puiſſance : il ſe plaignoit auſſi que la liberté polonoiſe eût été gênée par les Ruſſes dans l'élection d'un Roi. Déjà il avoit aſſez fait preſſentir ſon mécontentement. Il fit enfin arrêter & conduire au château des Sept Tours le miniſtre de Ruſſie, & déclara la guerre à cette Puiſſance.

1769. La Ruſſie fit des apprêts formidables contre un ennemi, que cependant elle n'a jamais reſpecté. Ses différentes armées menacèrent à la fois la Turquie depuis les bords du Danube juſqu'au delà du Mont Caucaſe. Sa flotte, qui n'étoit jamais ſortie des eaux de la Baltique, cette flotte compoſée de vingt vaiſſeaux de guerre, ſans compter les vaiſſeaux de tranſports, les galiotes à bombes & des galères démontées & portées ſur d'autres bâtimens, alloit attaquer dans l'Archipel le Turc étonné de trouver des Ruſſes au midi de ſes États. Les forteresſes d'Azof & de Taganrok furent réparées.

Les Turcs ſe préparoient en même tems à réſiſter à tant d'efforts : ils armoient une flotte qui devoit agir ſur le Pont-Euxin ; mais les Ruſſes ne virent, de cette flotte, que des débris qui furent jetés par la tempête ſur les rivages des Palus-Méotides.

L'armée Ottomane, forte de cinq cent mille hommes, paſſa le Danube : mais une partie de ces bandes indiſciplinées ſervit bien mieux la Ruſſie que ſes maîtres, en ſe débandant & refluant dans leur Empire pour y exercer le brigandage. 1769.

Les Tatars de Crimée firent une invaſion dans la nouvelle Servie. Il eſt difficile, dans un pays fort étendu & ouvert de toutes parts, de contenir de ſemblables ennemis : qui pillent, ravagent, font des courſes & évitent le combat. Il fut aiſé de les battre quand on put les rencontrer, mais on ne put les empêcher de faire beaucoup de mal.

Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de ſuivre les différentes armées des Ruſſes, ni d'entrer dans les détails de tous les exploits : je ne parlerai que des principales opérations de cette guerre, & je n'en parlerai qu'en peu de mots : les grandes actions ſe perdent dans les paroles inutiles des longs récits.

Le Prince Golitſin, qui avoit le commandement de la grande armée, paſſa le Dnieſtre, s'avança juſqu'à Khoczim, que les Ruſſes appellent Khotin, campa à la vue de trente mille Turcs, les attaqua, les chaſſa, malgré leur valereuſe réſiſtance & le feu de la fortereſſe, & les pouſſa juſqu'aux fauxbourgs. Le même jour, le Prince Prozorovski défit un déta-

chement considérable qui venoit renfor-
1769. cer les Turcs. Cependant les Russes ne purent prendre Khoczim, & repassèrent le Dniestre.

Une seconde tentative contre la même place, fut précédée de plusieurs avantages décidés sur les Turcs & les Tatars, & fut encore inutile, parce que l'armée Turque, forte de soixante mille hommes, vint au secours des assiégés. Plusieurs détachemens Turcs suivirent l'armée Russe jusques dans la Pologne, & furent obligés, après plusieurs défaites, de rentrer en Moldavie.

Toutes les tentatives que firent les Turcs pour passer le Dniestre, leurs efforts de courage, ou plutôt leur furie, ne servirent qu'à ruiner plus promptement leur armée, qui se trouva presque détruite après une campagne de dix mois. La forteresse de Khoczim, abandonnée de sa garnison, fut emportée par deux cents grenadiers Russes, qui n'eurent pas même, en cette occasion, besoin de valeur. Le Prince Golitsin retourna à la Cour, & remit le commandement au maréchal comte Roumiantsof.

1770. La campagne de 1770 fut marquée par les succès de ce Général. Le gain de deux batailles importantes fut l'ouvrage & le prix de ses talens. La première se donna sur les bords du Prouth, près du Largo. Les Turcs, par une manœuvre

adroite, avoient saisi l'avantage du terrein, & s'étoient campés sur une colline, 1770.
où il paroissoit impossible de les attaquer. Leur armée, commandée par le Kan de Crimée, étoit à peu près de quatre-vingt mille hommes. Il se passa plus de trois semaines, sans que le maréchal Roumiantsof pût les forcer à combattre. Leur impatience commença leur perte. Ils descendirent au nombre de vingt mille, se firent battre, regagnèrent leur camp avec une perte considérable, & y portèrent la terreur qu'ils éprouvoient. Trois jours après les Russes parvinrent a monter aux retranchemens, les emportèrent, chassèrent les ennemis & restèrent maîtres de trente-huit pièces de canons.

Les vaincus se retirèrent vers le Danube, & le Vizir, à la tête de la grande armée, passa le fleuve pour les soutenir. Août.
Roumiantsof continuoit sa route vers l'endroit où le Prouth verse ses eaux dans le Danube. Il se trouve à la vue des deux armées Turques réunies. Le Khan se promet de prendre une vengeance aisée de sa défaite : il s'étend sur la gauche des Russes & sur les derrières de leur armée. Roumiantsof avoit été obligé de s'affoiblir pour faire soutenir un convoi par un détachement considérable : l'infériorité de ses forces sembloit assurer sa perte, & il se trouvoit dans une situation encore plus fâcheuse, que

n'avoit été celle de Pierre I, lorſque le
1770. Monarque, preſque ſur les mêmes rivages, déſeſpéra de la victoire. La fortune des Ruſſes avoit réſervé à Roumiantſof la gloire de le venger, & de prouver que ce Prince auroit pu être vainqueur.

Les Turcs, qui déjà tiroient tant de force apparente de leur nombre, avoient encore retranché pendant la nuit leur camp d'une triple enceinte. Les Ruſſes, enveloppés, ſont chargés de toutes parts. Après un feu, qui dura cinq heures entières, ils emportent le premier retranchement la baïonnette au bout du fuſil. Le combat encore plus meurtrier, ſe renouvelle entre les retranchemens. La valeur diſciplinée l'emporte enfin ſur le courage aveugle. La déroute des Turcs eſt générale: le Viſir fuit à leur tête. Tout leur camp, des munitions abondantes, cent quarante-trois canons de bronze & ſept mille chariots de proviſions deviennent le prix du vainqueur. On dit que l'armée des Turcs étoit de cent cinquante mille hommes, & qu'ils en perdirent cinquante mille, ſoit dans l'action, ſoit dans la déroute.

La défaite des Turcs facilita au comte
1 Septembre. Panin la priſe de Bender, place importante & forte, défendue par un grand nombre d'officiers Généraux, & par une nombreuſe garniſon. Cette ville fut réduite en cendres, & la fortune des Ruſ-

ſes, qui les rendit autrefois vainqueurs de Charles XII, a détruit juſqu'à l'aſyle 1770.
de ce héros.

Le Baron d'Igelſtrohm ſe ſignala peu de tems eprès par le priſe d'Ac-Kerman. ou Ville-Blanche, place Tatare, capitale de la Beſſarabie, à l'embouchure du Dnieſtre.

La Puiſſance Ottomane recevoit en même tems, ſur ſes frontières méridionales d'Europe, des coups non moins ſenſibles. Déjà des officiers Ruſſes avoient traité avec les Grecs de l'Archipel, qui attendoient avec impatience l'arrivée de la flotte. Partie du fond du Golphe de Finlande, & parvenue, après une longue & difficile traverſée, dans la mer Méditerranée, elle avoit été obligée de s'arrêter à Minorque pour y être radoubée. Battue enſuite & diſperſée par les tempêtes, elle s'étoit réfugiée dans les ports de l'Italie, de la Sardaigne & de la Sicile. Enfin, le Comte Alexis Orlof arriva dans les derniers jours de Février au Promontoire de Ténare, qui s'appelle aujourd'hui le Cap de Matapan, à l'extrêmité la plus méridionale de la Morée, autrefois le Péloponèſe.

Les Ruſſes furent reçus par les Grecs comme des libérateurs. Ils ſe virent maîtres en même tems de l'ancienne Sparte, célèbre par ſon courage féroce, & de la molle Arcadie. Ils armèrent les Maino-

tes qui, dans leur abjection, se vantent
1770. encore de tirer des Lacédémoniens leur origine, comme s'ils ne rendoient pas encore leur abâtardissement plus honteux en rappelant la gloire de leurs ancêtres.

Les vaisseaux Russes, que la tempête avoit dispersés, débarquèrent à différens points, & les Turcs se trouvèrent investis dans toutes les îles de l'Archipel. Les Grecs, qui, depuis tant d'années, languissoient dans l'esclavage, se crurent libres, & signalèrent, par le massacre de leurs tyrans, les premiers instans de cette trompeuse liberté. Par tout ou les Turcs se trouvèrent les plus forts, ils se vengèrent avec une cruauté semblable.

L'escadre Russe, aux ordres de l'Amiral Spiridof, fut renforcée par celle que commandoit le contre amiral Elphinston, Anglois, attaché au service de la Russie. Les Turcs, après quelques désavantages, se retirèrent dans l'Archipel, toujours
5 Juillet. poursuivis. Les deux flottes se trouvèrent en présence dans le canal qui reçoit son nom de l'isle de Scio, & qui la sépare de la Natolie. Les Turcs, supérieurs en forces, étoient couverts par des isles & par les rochers du continent. Cependant l'amiral Spiridof, méprisant les avantages que prêtoient aux ennemis leur nombre & leur position, ne craignit pas d'attaquer le capitan Pacha, montant la Sul-

tane de quatre-vingts-dix canons. Les deux vaiſſeaux s'accrochent : les Ruſſes couvrent de grenades le bâtiment Turc & y mettent le feu : mais, atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils ont allumé, & enveloppés dans le déſaſtre de l'ennemi, ils ne peuvent ſe détacher, & les deux bâtimens ſautent à la fois. Il ne ſe ſauva de part & d'autre, que les commandans & les principaux officiers. 1770.

L'action, interrompue quelque tems par la terreur commune, recommence avec encore plus de fureur, & ne finit qu'avec le jour. Les Turcs gagnent alors une petite baie, où leurs ennemis auroient deſiré de les pouſſer, ſe renferment eux-mêmes, & ſe privent de la liberté d'agir. Pluſieurs de leurs vaiſſeaux, trop preſſés les uns contre les autres, ſe heurtent, s'endommagent, ſe briſent mutuellement; d'autres échouent ſur le ſable.

C'étoit là le moindre malheur dont ils devoient payer leur faute. La flotte Ruſſe enveloppe le lendemain l'embouchure du Havre. Elphinſton prépare quatre brûlots; l'intrépide Dugdale, lieutenant Anglois, ſe charge de les conduire, & le Commodore Greig, auſſi Anglois, prend le commandement des vaiſſeaux qui doivent les couvrir. A minuit, il engage le combat avec quatre vaiſſeaux de ligne, & deux frégates. Au milieu du feu de l'artillerie, Dugdale reçoit l'ordre de 6 Juillet.

conduire les brûlots, & malgré le dan-
1770. ger, malgré la valeur déſeſpérée de l'ennemi, malgré la terreur & l'inexpérience des matelots qu'il commande, il attache lui-même un brûlot au cable d'un vaiſſeau Turc, a le viſage brûlé du feu qu'il allume, voit la flotte ennemie enveloppée par les flammes, ſe jette à la nage, & regagne les bâtimens des Ruſſes. En moins de cinq heures, il ne reſtoit plus de la flotte des Turcs, que des cendres & des débris nageant ſur les flots.

Les matelots ennemis qui purent ſe ſauver à la nage ou ſur des chaloupes, ſe diſperſèrent dans les terres: & ſe livrèrent au brigandage. Il ſembloit qu'une partie des Turcs fuſſent devenus les alliés des Ruſſes, & fiſſent à deſſein des diverſions en leur faveur. La Porte étoit obligée de combattre ſes propres ſujets, d'en impoſer à l'Égypte révoltée ſous Ali-Bey, & protégée dans ſa révolte par les Ruſſes, de ſe défendre contre ſes ennemis, & de garder l'entrée des Dardanelles. Un gentilhomme François, le chevalier de Tott, établit de nouvelles batteries ſur le détroit, & mit les châteaux en état de défenſe.

1771. La campagne ſuivante vengea la Ruſſie des maux que lui avoient faits les Tatars de Crimée, & de tant de ſiècles de haine. Le Prince Dolgorouki força les lignes fameuſes qui traverſent l'iſthme de

Pérékop, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Palus-Méotides; ouvrage que les Tatars 1771.
avoient regardé long-tems comme inexpugnable. Un fossé large de soixante-douze pieds, sur quarante-deux de profondeur, étoit défendu par cinquante mille Tatars. Munich avoit prouvé que cette barrière n'étoit pas invincible & Dolgorouki la franchit avec la même valeur. Il se rendit le lendemain maître de la ville; & toute la presqu'isle, si l'on en excepte une seule forteresse, fut réduite en moins d'un mois, sous la domination des Russes. Le Khan Sélim-Guérei alla mourir de douleur à Constantinople. Le Tsar Ivan Vassiliévitch s'étoit vengé sur les maîtres de Kazan & d'Astrakan, des exploits de Bati & de l'humiliation de ses ancêtres : il étoit réservé à Catherine d'abattre le dernier rejeton de cette horde formidable qui, si longtems, avoit imposé le joug à la Russie.

La guerre ne fut d'abord que défensive cette année sur les bords du Danube. Les Turcs, presque constamment malheureux, furent enfin victorieux près de Boukharest : mais ils jouirent peu de cet avantage passager, & trois défaites consécutives parurent avoir consommé leur ruine.

En même tems la flotte Russe, quoique fort endommagée, ruinoit le com-

merce du Levant, & portoit la terreur
1771. juſqu'à Conſtantinople.

Mais les Ruſſes payoient chèrement leur gloire, leurs conquêtes & l'admiration de l'Europe. La peſte règnoit à Moſkou, & les Turcs, en communiquant à leurs ennemis cette maladie redoutable, paroiſſoient aſſez vengés de leurs déſaſtres. Elle exerça des ravages affreux dans les fabriques & parmi le bas peuple, qui ne peut jamais oppoſer aux épidémies meurtrières les mêmes précautions que les perſonnes qui ſont plus favoriſées de la fortune. L'univerſité & la maiſon des enfans trouvés, furent préſervées par les ſoins vigilans du curateur Melliſſino. La ſuperſticion augmenta le nombre des victimes de ce cruel fléau. La populace imagina qu'une image qu'elle croyoit miraculeuſe, la garantiroit de la peſte. Ceux qui déjà étoient infectés du mal contagieux, ceux qui n'en avoient pas encore éprouvé les atteintes, ſe rendoient en foule devant cette image. Les malades n'étoient point guéris & les hommes ſains retournoient chez eux avec la peſte. L'archevêque de Moskou, homme ſage & éclairé, fit enlever cet objet funeſte d'une aveugle vénération. Il paya de ſa vie ce bienfait. Le peuple furieux força l'aſyle d'un Monaſtère où il s'étoit retiré, & le maſſacra.

L'année 1772 se passa toute entière en négociations. La Russie victorieuse demandoit beaucoup; les Turcs n'avoient pas encore perdu l'espérance de rétablir leur fortune : le congrès fut inutile. La Russie avoit déjà conclu avec les Tatars de Crimée un traité particulier, par lequel ils renonçoient à l'alliance des Turcs, & se mettoient sous la protection de l'Impératrice de Russie. 1772.

Les négociations furent reprises à Boukharest; le vainqueur des Turcs, Roumiantsof, devint un Ministre de paix. Le Grand-Visir traitoit pour la Porte-Ottomane; & ces deux généraux, qui s'étoient mesurés plusieurs fois les armes à la main, discutoient paisiblement ensemble les moyens de réconcilier leurs maîtres : mais on ne put convenir des conditions.

Le terme convenus pour la fin des conférences expira le 22 Mars 1773. Roumiantsof & le Visir se séparèrent pour se combattre encore, & l'on se prépara de part & d'autre à l'ouverture de la campagne. 1773.

Les bords du Danube devinrent le théatre d'une de ces guerres de chicane, où les corps, sans cesse en action, s'observent, se suivent, se fatiguent, sans pouvoir rien faire de brillant. Roumiantsof auroit voulu forcer le Visir à une action générale; mais celui-ci mettoit tout

son art à l'éviter, harcelant sans cesse les
1773. Russes par des combats de détachement, & cherchant à les ruiner en détail.

Les Russes enfin passèrent le Danube & marchèrent vers Silistrie. Trois Pachas, campés sur une colline, protégeoient cette ville à la tête de vingt-quatre mille hommes. Veisman, qui s'étoit acquis dans cette guerre une grande réputation de valeur, les chassa de leurs retranchemens, & les força de se refugier dans la place. Roumiantsof, arrivé le lendemain; fit des préparatifs pour un assaut général : il apprit que le Visir avoit détaché cinquante mille hommes au secours des assiégés, & que lui-même s'avançoit pour le combattre. Il fallut se déterminer à la retraite. Les Russes firent un feu continu, tinrent tout le jour les Turcs en alarme, & décampèrent pendant la nuit: le brave Veisman perdit la vie dans cette retraite, en attaquant avec l'avant-garde un défilé défendu par quinze mille Turcs. Il eut la gloire d'avoir, en mourant, préparé à l'armée des Russes le chemin qu'elle devoit suivre.

1774. Le Sultan Mustapha III mourut au commencement de l'année 1774, & eut pour successeur Abdoul-Ahmet, son frère. Le nouveau souverain fit, pour l'entrée de la campagne, les préparatifs les plus formidables, si le grand nombre des combattans étoit un gage de la victoire.

Mais

Mais en effet, par ces efforts, il ne fit qu'ajouter à la gloire des Russes & aux lauriers de Roumiantsof. 1774.

Ce général, ayant reçu un renfort de dix mille hommes & des recrues, se disposa à passer le Danube. Le général Soltykof, fils du vainqueur de Fréderic, débarqua le premier près de Toukoutai, malgré la résistance opiniâtre qu'il éprouva sur le fleuve & en gagnant la terre. Les généraux Kamenski & Souvorof eurent le même succès. Roumiantsof les suivit avec le reste de l'armée, & campa près de Silistrie.

Soltykof soutint les derniers efforts de la valeur Ottomane. Il n'avoit passé le Danube que depuis trois jours, lorsqu'il fut attaqué par le Pacha de Ronsziek. Pendant plusieurs heures, les Turcs conservèrent toute la force de leur première impétuosité, & un courage intrépide digne d'un meilleur succès. Mais ils cédèrent enfin à la discipline & à l'artillerie des Russes, & à la bonne conduite du général. 20 Juin

Quarante mille Turcs, commandés par Reis Effendi, furent défaits le même jour, avec de moindres efforts, par les généraux Souvorof & Ramenski. Une belle artillerie de bronze, fondue sous la direction du chevalier de Tott, fut la proie des vainqueurs.

Les troupes Ottomanes, après ces dé-

faites, ſe livrèrent à la révolte & au brigandage.
1774. Le Grand Viſir étoit campé à Schumla. Ses troupes Européennes & Aſiatiques ſe maſſacroient mutuellement. Il ſe vit abandonné de la cavalerie qui formoit ſa garde. Roumiantſof diſpoſa les différentes diviſions de ſon armée avec tant d'art, que les Turcs perdirent toute communication avec leurs corps détachés, avec Andrinople, & avec leurs magaſins. Le Viſir ne pouvoit, ni ſubſiſter dans ſon camp, ni tenter une retraite, ni combattre avec quelque eſpérance de ſuccès. Il reçut la loi de Roumiantſof, qui lui impoſa la paix.

Les conditions n'en furent pas plus rigoureuſes que celles qui avoient été propoſées au congrés de Boukhareſt. La Ruſſie voulut rendre la paix plus ſolide, en n'abuſant pas de ſes avantages. Elle obtint la navigation libre ſur toutes les mers dominées par le Turc, & le paſſage des Dardanelles, avec tous les privilèges & toutes les immunités dont jouiſſent les nations les plus favoriſées de la Porte Ottomane. Elle ne conſerva de ſes conquêtes qu'Azof & Taganrok, & ſe fit promettre, en dédommagement des frais de la guerre, quatre millions de roubles qui n'ont point été payés. L'indépendance de la Crimée & des hordes qui en dépendent, fut une des clauſes du traité. Le Khan de ces Tatars n'eſt plus ſoumis,

envers le Padi-Chakh, qu'à l'hommage qu'il lui doit comme au chef de la religion musulmane de la secte d'Omar. 1774.

La Russie, presque constamment victorieuse, desiroit peut-être encore plus ardemment la paix que son ennemi. Brillante au dehors, ses maux étoient dans son sein. La peste avoit diminué la population dans plusieurs de ses provinces. Une horde entière de quatre cent mille Kalmouks, nourrissoit des troupeaux innombrables dans les vastes déserts qu'avoit contenus le Royaume d'Astrakhan. On irrita par des vexations, on effraya par des menaces, on rebuta par le mépris, ces hommes nés pour l'indépendance, & que leur vie simple & errante doit assurer de la liberté. Ils préparèrent en secret leur émigration, & se retirèrent en 1771, à l'autre extrêmité de l'Asie; dans la patrie de leurs ancêtres, & dans des solitudes qui sont sous la domination de la Chine. Cette désertion priva les provinces voisines d'un commerce abondant qui leur procuroit, en échange des grains qu'elles cultivoient, & des ustensiles de leurs fabriques, une grande quantité de bœufs, de moutons, de chevaux, de cuirs, & de ces pelleteries connues en Europe, sous le nom de moutons de Kalmouks. Les plus pauvres de cette nation furent les seuls qui restèrent en Russie.

Mais à cette désertion & aux ravages

de la peſte, avoit ſuccédé la rebellion
1774. d'un miſérable qui dévaſtoit les plus belles provinces de l'Empire. Un Koſaque du Don, nommé Pougatchef, mis dans les fers à Kazan, avoit dit à des malheureux, tels que lui, qu'il étoit l'Empereur Pierre III. Auroit-on penſé qu'un barbare, ſans connoiſſances, ſans éducation, qui ne ſavoit que la langue ruſſe, telle qu'on la parle parmi les Koſaques, parviendroit à ſe faire paſſer pour un Prince que tant de monde avoit vu pendant un ſi grand nombre d'années, dont on connoiſſoit la figure, la voix, le geſte, qui s'exprimoit en ruſſe, en françois, en allemand, avec la même facilité, & qui avoit quelque teinture de pluſieurs arts agréables? Cependant Pougatchef, échappé de ſa chaîne, ſe vit à la tête d'un parti.

Il dut moins ce premier ſuccès au nom de Pierre III qu'il avoit uſurpé, quoiqu'il n'eût avec lui aucune reſſemblance, qu'à ſa haine pour la nobleſſe, & à la promeſſe qu'il faiſoit d'abolir la ſervitude. Sa troupe étoit compoſée de Koſaques des bords de l'Iaïk, de Bachkirs, de payſans fugitifs, de valets pareſſeux ou maltraités, de voleurs qui eſpéroient faire un riche butin ſous un chef puiſſant. Ce ſcélérat répandoit la déſolation dans les gouvernemens de Kazan & de Nijni-Novgorod, d'Aſtrakhan & d'Orenbourg.

Il ſe retiroit dans les déſerts, reparoiſſoit plus redoutable encore, & voyoit augmenter chaque jour le nombre de ſes complices. Il faiſoit le mal pour le plaiſir de le commettre, ſe plaiſoit autant à détruire qu'à piller, & faiſoit ſes délices des tourmens des nobles & des étrangers qui tomboient entre ſes mains. On eſt effrayé du nombre de ſes victimes, &, ſi l'on excepte Stenka Razin, l'hiſtoire ne fait mention d'aucun ſcélérat, dont l'ame ait eu la même atrocité. 1774.

La Cour envoya des troupes contre ce brigand. Il fut défait chaque fois qu'on put le combattre. Il s'enfuyoit quelquefois preſque ſeul ; on croyoit la rebellion anéantie : & Pougatchef ſe remontroit avec de nouvelles forces.

La paix permit d'employer pour le détruire des efforts plus puiſſans. Défait encore entre Tſaritſin & Aſtrakhan, ayant tout perdu, & errant dans les déſerts, il conſervoit l'eſpérance, & ſe promettoit, dans ſa douleur, de faire reſſentir à la Ruſſie les maux que lui-même éprouvoit. Peut-être eût-il encore réparé ſa fortune, s'il n'avoit pas été trahi & livré par des Koſaques qui avoient tenu ſon parti. Il périt du ſupplice de la roue. Quelques-uns de ſes principaux complices furent punis de mort, dans des endroits où l'on crut cet exemple néceſſaire. Mais l'Impératrice, toujours clé-

mente, n'accorda que peu de ſang à la
1774. vengeance publique, & les rebelles diſperſés rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir.

La guerre de Turquie a détourné longtems notre attention des affaires de Pologne. Il eſt vraiſemblable que l'Impératrice de Ruſſie n'avoit pas formé d'abord le deſſein de démembrer ce Royaume. Elle ne penſoit alors qu'à établir ſon influence ſur la république. Elle s'étoit même engagée, par un écrit ſigné de ſa main, tant pour elle que pour ſes ſucceſſeurs, à ne former aucune prétention ſur la partie de la Pologne qui porte le nom de Ruſſie. Le Roi de Pruſſe avoit donné les mêmes aſſurances pour la Pruſſe Polonoiſe.

Les vues des ſouverains changèrent avec les conjonctures. La peſte fournit en 1770, un prétexte au Roi de Pruſſe & à l'Impératrice Reine, de faire défiler des troupes du côté de la Pologne, pour garantir leurs États de ce fléau. Les mouvemens, les progrès, la conduite de ces troupes purent bien inſpirer des ſoupçons. Mais ce fut ſeulement en 1772, que les Cours de Vienne & de Berlin maniſeſtèrent leurs prétentions. Le Roi de Pruſſe donna, à la portion de la Pologne que ſes troupes avoient envahie, le nom de nouvelle Pruſſe. L'Impératrice Reine, & celle de Ruſſie, déclarèrent qu'elles

avoient résolu de faire valoir leurs anciens droits sur une partie de la Pologne.

Il se passa du tems avant que les trois Cours donnassent une connoissance précise des portions qu'elle réclamoient. Il paroît qu'elles mêmes n'avoient pas encore des résolutions bien arrêtées. Enfin chaque couronne annonça ses prétentions, & la Pologne, abandonnée des Puissances alliées & garantes de ses droits, ne put que se soumettre. Le Roi, la Diète, rien n'osa résister, & la république, ravagée, ensanglantée depuis tant d'années, perdit en 1773 plus d'un tiers de ses domaines, & ne put encore obtenir le repos au prix de tant de sacrifices. Les provinces qui composent aujourd'hui les gouvernemens de Polotsk & de Mohilof, devinrent le partage de la Russie. On a vu, par cette histoire, que ses anciens souverains étendoient bien plus loin encore leur domination sur les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Pologne.

Des acquisitions, des réunions, des conquêtes, ont souvent signalé le règne de souverains ordinaires : elles sont le malheur des nations dépouillées, & quelquefois de celles qu'elles semblent enrichir. Ce sont des réformes, des institutions utiles qui marquent & caractérisent le règne de Catherine II.

Elle vit avec douleur, en montant sur

le trône, que le sénat & les colléges, surchargés par la multitude des affaires, & embarrassés par la différence de leurs espèces, ne pouvoient, par le travail le plus assidu, les expédier qu'avec lenteur: elle plaignit ses sujets, qu'une longue attente d'un juste arrêt faisoit souvent encore plus souffrir, que n'auroit fait une prompte injustice. Elle chercha la cause du mal, la découvrit, & reconnut qu'une sage répartition des affaires en seroit le remède. Elle distribua le sénat & les colléges en divers départemens; &, dès-lors, la marche des affaires devint prompte & facile. Ne se confondant plus les unes avec les autres, elles ne se nuisirent plus réciproquement, & l'œil des juges n'étant plus égaré par la diversité & la dissemblance des objets, se porta avec plus de sûreté sur ceux qui leur furent confiés. Ils virent plus promptement & virent mieux : ils expédièrent en même tems les affaires avec plus de célérité & plus de certitude: chacun d'eux suffit aisément à son emploi, & les sujets cessèrent de craindre encore plus la lenteur des juges, que les entreprises de l'iniquité.

Mais si le juge a l'ame basse & vénale, le citoyen qui l'implore gagneroit souvent plus en abandonnant ses droits, qu'en payant le prix auquel on les lui fait acheter. Le souverain portera des loix

févères contre la vénalité des juges ; mais ceux-ci qui, par état, connoiffent tous les fubterfuges de la chicane, fauront les éluder : ce fera, entre le Prince & le dépofitaire des loix, une guerre continuelle, dans laquelle le Prince fera toujours vaincu. Catherine faifit un moyen plus fûr de rendre les juges infenfibles à l'intérêt : ce fut de leur ôter le befoin. Les appointemens qui leur avoient été affignés par fes prédéceffeurs excitoient en eux la cupidité, en les laiffant dans l'infortune. Le Prince les payoit mal, ils fe dédommageoient fur le citoyen. Si l'Impératrice ne put leur donner à tous une ame noble & défintéreffée, elle leur ôta du moins, en leur accordant un fort honnête, tous les moyens d'excufer leur avidité. „ Juf-
„ qu'à préfent, leur dit-elle, dans fon
„ édit, la néceffité même a pu vous don-
„ ner quelque penchant à l'intérêt : au-
„ jourd'hui la patrie paie elle-même
„ vos travaux, & ce qui pouvoit être
„ auparavant pardonnable, va devenir
„ un crime ".

Ce n'eft pas affez de payer les travaux. Le citoyen qui fe confacre à fa patrie, qui lui facrifie toutes les jouiffances de la jeuneffe & de l'âge de la force, ne doit pas craindre pour fa vieilleffe les cruelles atteintes du befoin. Catherine a raffuré les ferviteurs de la patrie fur les terreurs de l'avenir. Quand l'âge ou les

infirmités auront en même tems diminué leurs forces & leurs besoins, l'État promet d'accorder à leur repos la moitié des appointemens dont il avoit payé leurs services.

Les barbares errans dans les déserts les plus reculés de l'Empire, que leur pauvreté n'avoit pu soustraire à la rapacité des collecteurs des tributs, échappèrent encore moins à la bienfaisance de la souveraine. Ces nations paient leur impôt en pelleteries. Souvent ces malheureux, n'ayant pu se procurer la sorte de pelleterie à laquelle ils étoient imposés, en apportoient d'autres beaucoup plus précieuses: mais les collecteurs les refusoient, sans doute pour se les faire livrer à eux-mêmes au prix le plus vil. L'Impératrice a fixé la somme à laquelle doit être estimé le tribut en nature, & a ordonné de recevoir, ou cette somme, ou telle pelleterie que ce fût qui eût la même valeur. Elle a fait établir des foires, où ces peuples, avant de payer le tribut, peuvent venir vendre ou échanger le produit de leur chasses. Enfin elle a ordonné de ne plus lever le tribut sur chaque individu en particulier, mais sur la horde entière qui l'enverroit au collecteur dans la ville la plus prochaine. C'est pour ces sauvages ce que sont pour nos compatriotes les administrations provinciales. Ces malheureux bénirent la

loi qui enchaînoit les mains rapaces des exacteurs, & vinrent, avec leurs enfans, se prosterner devant l'edit impérial. Quelle jouissance pour un souverain, d'avoir su forcer des hommes simples à cette sorte d'idolâtrie.

A peu près dans le même tems, l'Impératrice conçut le projet le plus glorieux pour son règne, & le plus utile à ses sujets. Le code defectueux du Tsar Alexis, dont les dispositions ne sont point encore abrogées, quoique, depuis la mort de ce Prince tout soit changé dans l'Empire; les édits de ses successeurs, inspirés par les circonstances, & quelquefois par des intérêts passagers; voilà ce qui forme la législation de la Russie. Ces loix, multipliées sur les mêmes objets, & souvent contradictoires, embarrassent la justice, & favorisent l'astuce de la chicane, qui aime à se perdre dans les routes obliques & ténébreuses.

Catherine établit une commission pour former un nouveau code. Toutes les provinces, & même les peuples barbares eurent ordre d'envoyer leurs députés: car les loix, devant engager tous les sujets de l'Empire, devoient aussi être discutées par eux-mêmes & recevoir d'eux leur sanction. Les députés des Samoïèdes vinrent comme les autres. „ Donnez „ aux Russes, dirent-ils, des loix pour „ les empêcher de nous faire du mal:

„ pour nous, nous n'en avons pas be-
„ ſoin". On rit de leur ſimplicité, il falloit envier leur bonheur.

L'Impératrice publia en 1767 des inſtructions pour la confection de ce code: inſpirées à la fois par la juſtice & par l'humanité, elles ſont un des beaux ouvrages de ce ſiècle. Ceux-là en ont fait une bien mauvaiſe critique, qui ont dit que toutes les idées n'en appartenoient pas à l'auteur. Il s'agiſſoit, non de dire des choſes nouvelles, mais de ne rien omettre d'utile.

Le manuſcrit original, écrit en françois, & preſque tout entier de la main de l'Impératrice, eſt conſervé à la bibliothèque de l'académie des ſciences de Pétersbourg.

Les travaux des commiſſaires furent interrompus par la guerre de Turquie; &, depuis la paix, des obſtacles, moins généralement connus, ont ſans doute empèché de les reprendre.

Si Catherine n'a pas eu juſqu'ici la ſatisfaction de publier un corps de loix; elle a rendu un ſervice plus grand encore à l'État, en laiſſant tomber la loi de Pierre I, loi deſtructive, par laquelle la nation s'obligeoit, par ſerment, à reconnoître pour héritier du trône celui qu'il plairoit au ſouverain de choiſir. Catherine ne reçoit pas ce ſerment funeſte, qui devoit entraîner enfin la ruine de l'Em-

pire, & le tems fera de la fucceffion héréditaire au trône une loi fondamentale.

Mais il ne fuffit pas de donner aux peuples des loix, ou de réformer celles qu'ils ont reçues. Malheur au citoyen qui n'eft retenu que par les loix; car il trouvera fouvent des moyens de les éluder, ou de fe cacher à l'œil vigilant de leurs dépofitaires. Il eft d'ailleurs bien des fautes fur lefquelles la loi ne fauroit prononcer, fans dégénérer en une odieufe inquifition. Une nation doit être furtout conduite par l'efprit public & par les mœurs qui peuvent eux-mêmes être dirigés par l'éducation.

Auffi Catherine a-t-elle donné une attention particulière à cette partie de l'adminiftration; &, ce qui marque la grandeur de fon génie, elle a fait concourir à la fageffe de fes vues les vices mêmes d'une portion de fes fujets.

Ces triftes fruits de l'égarement, de la foibleffe ou de la débauche, ces enfans infortunés, que leurs pères défavouoient, que leurs mères n'ofoient reconnoître, étoient abandonnés à la pitié publique & fouvent à la mort. Également rejetés par la nature & par la loi, ils ont été adoptés par la fouveraine. Aucun établiffement de ce genre ne peut être comparé à la maifon des enfans trouvés de Moskou. On y reçoit tous ceux qui y font préfentés, & qu'on y

apporte des différens dépôts de l'Empire. Leur nourriture est saine & abondante, leur vêtement est décent. Les soins les plus attentifs président à leurs premières années; ils redoublent encore, s'il est possible, pour leur éducation. On les forme, suivant leurs inclinations ou leurs dispositions naturelles, à différens métiers, à différens arts. En leur donnant les talens auxquels ils devront un jour leur subsistance, on ne néglige pas de leur apprendre les arts agréables. L'exercice de la danse entretient en eux la souplesse, y joint la grace du maintien : le récit des ouvrages dramatiques, l'habitude de les représenter publiquement sur le théatre, leur donne une honnête assurance, & les forme à la bonne prononciation. Le terme de leur éducation expire, ils reçoivent le plus grand des bienfaits, la liberté. Rendus à la patrie, ils ne dépendent plus que des loix, &, en lui consacrant les talens qu'elle leur a donnés, ils lui rendent encore plus qu'ils n'ont reçu d'elle.

Toutes les femmes enceintes peuvent se rendre en secret à la maison des enfans trouvés : elles y sont bien soignées & délivrées de leur fruit; mais l'État exige de leur reconnoissance un tribut; celui de leurs enfans, dont il fera des citoyens bien élevés & libres.

L'académie des beaux arts, créée par

Élisabeth, étoit une fondation trop foible pour la munificence de Catherine : elle a porté à deux cent cinquante le nombre des élèves, partagés en cinq âges différens. On ne les reçoit point après leur sixième année, parce que plus tard il seroit trop difficile de détruire les premières impressions d'une éducation vicieuse : leur esprit, leur caractère, doivent n'avoir pris encore aucune forme, pour recevoir celle qu'on voudra leur donner. Confiés pendant trois ans à des gouvernantes, ils passent ensuite entre les mains des gouverneurs étrangers, & apprennent, à leur choix la peinture, la sculpture, l'architecture, l'art de fondre les métaux ; ou de faire des instrumens de physique ou de mathématique, l'horlogerie & d'autres talens, pour lesquels on a soin d'entretenir d'habiles professeurs. Mais le but de cet établissement est bien moins encore de former des artistes que des citoyens honnêtes. Les élèves ne peuvent rien recevoir de leur famille, Ils ont pour chaque âge un habit d'une couleur différente. Chaque élève en a deux, l'un pour les jours de travail, l'autre pour la parure, telle qu'elle convient à un bourgeois aisé qui ne donne point dans le luxe. Leur éducation dure quinze ans : l'académie délivre à chacun d'eux un diplôme qui assure leur liberté. L'épée, qu'ils reçoivent en for-

tant, eſt un premier gage de la nobleſſe que pourra leur procurer un jour l'exercice de leurs talens.

Ceux à qui leurs progrès ont mérité les premiers prix, reçoivent pendant trois ans une penſion pour voyager dans les pays où les arts ſont les plus floriſſans.

Une maiſon vaſte & d'une conſtruction impoſante, que l'Impératrice Éliſabeth avoit fait élever pour elle-même, a été conſacrée par Catherine à l'éducation de deux cent cinquante demoiſelles nobles. La ſupérieure de cette communauté doit être au moins veuve d'un officier général : la plûpart des gouvernantes ſont des dames étrangères. Les demoiſelles ont des maîtres dans les principales langues de l'Europe, dans les ſciences qui conviennent à leur ſexe, & dans tous les arts d'agrément. Celles qui ſe diſtinguent le plus par leur conduite & par leurs progrès dans les études qui leur ſont preſcrites, reçoivent en ſortant le chiffre en or de la ſouveraine; marque d'honneur qu'elles portent toute leur vie attachée à leur côté.

Dans la même maiſon, mais dans un quartier ſéparé, eſt élevé le même nombre de jeunes filles tirées de la bourgeoiſie ou de la claſſe du peuple. Elles reçoivent en même tems l'éducation & l'aſſurance de la liberté.

L'Impératrice Anne avoit fondé en

1731 un corps de cadets, d'où ſont ſortis dans la ſuite d'excellens officiers & de grands généraux. Mais cet établiſſement ſembloit pencher vers ſa décadence, lorſque Catherine voulut le relever & lui donner un nouvel éclat. Sept cents gentilshommes, admis ſeulement dans leur ſixième année, y reçoivent une éducation ſolide à la fois & brillante. Pendant trois ans ils ſont remis aux ſoins des gouvernantes : les ſix années ſuivantes, ils obéiſſent à des gouverneurs : &, pendant les ſix dernières années, ils portent l'habit militaire, & ſont ſous les ordres des officiers. Rien n'eſt épargné pour leur entretien, ni pour leurs plaiſirs. Les langues & la plûpart des ſciences & des arts entrent dans leur éducation. Ils campent chaque année pendant une partie de la belle ſaiſon, & ſont alors ſoumis à toute la diſcipline militaire. Ils reçoivent, en ſortant, le rang de lieutenans, à moins que leur mauvaiſe conduite ne les faſſe rejeter dans un rang inférieur. Ceux qui ſe ſont le plus diſtingués, reçoivent pendant trois ans une penſion de ſix cents roubles, ou mille écus, pour voyager dans les pays étrangers.

On reçoit en même tems, dans chaque âge, ſeize enfans tirés de la bourgeoiſie ou de la claſſe du peuple. Élevés, nourris avec les gentilshommes, ils n'en ſont diſtingués que par la couleur de

l'habit, & font deftinés, fi leurs talens le permettent, à devenir des gouverneurs ou des maîtres. Cependant l'éducation qu'ils doivent à l'établiffement ne les engage à rien; & ils peuvent, en fortant, prendre le parti qui leur plaît davantage.

Les foins maternels de l'Impératrice ont été fecondés dans toutes ces inftitutions par le zèle du général Betski; c'eft lui qui en a dreffé le plan, dirigé la fondation, & que la fouveraine en a déclaré le chef. Ce citoyen refpectable a confacré fa fortune à la maifon des enfans trouvés.

Les Grecs qui ont cherché en Ruffie un afyle contre l'oppreffion & la vengeance de la Turquie, n'ont pas eu moins de part à la bienfaifance de Catherine que fes propres fujets; elle a fondé un corps de cadets en faveur de leurs enfans. On y élève même de jeunes Grecs dont les parens font reftés dans leur patrie.

Ce n'étoit pas affez pour la fouveraine de veiller à l'éducation des enfans de fon Empire: elle a voulu auffi les prémunir contre un des plus grands périls dont leur vie fût menacée. La petite vérole naturelle exerce en Ruffie de grands ravages: Catherine, auffi courageufe que bienfaifante, a fait, fur elle-même & fur l'héritier de l'Empire, le premier effai de l'inoculation. La mémoire de ce jour

où elle a donné à ses sujets un si grand exemple, est célébrée par une fête annuelle. Les parens ont cessé de craindre pour leurs enfans le danger imaginaire d'une opération qu'avoit subie la souveraine. Cette Princesse a fondé une maison d'inoculation, où les enfans sont traités avec le plus grand soin. L'insertion de la petite vérole est devenue pour les mères de la Livonie une opération familière : vivant ordinairement à la campagne, elles n'ont pas besoin d'implorer le secours d'un inoculateur. La petite vérole insérée à le plus grand succès dans la Russie, où cette maladie naturelle est si souvent funeste. J'ai vu trois fois inoculer les enfans nouvellement reçus au corps des cadets, à l'académie des arts & à la communauté des demoiselles nobles ; &, sur un si grand nombre de sujets, aucun n'a éprouvé le plus léger accident. On m'a assuré que cette opération n'étoit pas moins heureuse dans la maison des enfans trouvés de Moskou.

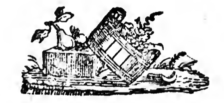
Attentive à procurer à la jeunesse une éducation qui promet à l'Etat des sujets utiles & éclairés, l'Impératrice n'a pas négligé de récompenser les citoyens qui l'ont servie. Elle a institué l'ordre militaire de Saint-Georges, distribué en quatre classes, & les pensions qu'elle y a attachées rassurent les officiers qui ont

mérité ce prix de leurs travaux contre les craintes de l'avenir.

Elle n'a pas même dédaigné d'honorer la valeur des ſoldats qui ſe ſont particulièrement diſtingués : elle a joint aux récompenſes pécuniaires dont elle a payé leurs ſervices, des médailles d'argent qu'ils portent à leur boutonnière. Par tout où ſe préſente le ſoldat décoré de ce ſigne de valeur, on reconnoît qu'il eſt un brave homme ; & qui d'entr'eux auroit l'ame aſſez baſſe pour démentir jamais cette honorable opinion ?

Il ſeroit trop long de détailler ici tout ce que l'Empire doit à Catherine II, de grand, de beau, d'utile : des villes relevées ſur leurs cendres, & qui doivent aux flammes qui les ont conſumées une magnificence qu'elles n'avoient jamais connue ; d'autres villes nouvellement fondées ; des colonies d'étrangers établies ſur les bords du Volga & dans d'autres parties de l'Empire, mais qui n'ont pas eu toutes un ſuccès également heureux, parce que l'œil de l'Impératrice ne peut tout éclairer ; le commerce rendu plus floriſſant par de nouvelles libertés & par l'abolition des monopoles ; la nation ſoulagée d'un grand nombre d'impôts ; la nature & l'homme étudiés dans la Sibérie chez les barbares par des ſages ; la capitale embellie ; une ſtatue équeſtre érigée à Pierre I ; les marbres de la Sibé-

rie & de la Grèce employés à la conſtruction de nouveaux palais & de nouveaux temples ; le fer ſoumis à des formes agréables pour orner un nouveau canal : tant d'autres ouvrages de ſon règne, moins préſens à ma mémoire. C'eſt à la poſtérité à célébrer dignement, & ſans crainte d'être accuſée d'adulation, le génie, les talens & les bienfaits de cette grande ſouveraine.



PROGRÈS DES RUSSES
DANS LA SIBÉRIE.

Muller. Fischer. NOus avons vu les Ruſſes, à la fin du XVI[e] ſiècle, chaſſer Koutchoum de la Sibérie, le pourſuivre, pénétrer juſqu'à l'Ob, que nous appellons Obi, & étendre leurs découvertes du côté de l'Orient, juſqu'au centième degré de longitude. Ils avoient ſoumis les peuples errans entre l'Ob & l'Irtich : déjà ils avoient conſtruit Sourgout, ſur la rive ſeptentrionale de ce premier fleuve. Au nord, ils avoient bâti Bérézof, vers le ſoixante-quatrième dégré de latitude; & de là, ſoumettant au tribut les Samoïèdes & les Oſtiaks de l'Obdorie, ils avoient monté preſque juſqu'aux bouches de l'Ob. Ils étoient maîtres de tout le pays qu'avoit poſſédé le Prince Tatar, & s'étoient vengés ſur ce deſcendant de Tchinguis, des maux que leur avoit faits autrefois le petit fils de ce conquérant.

Les riches pelleteries de la Sibérie, excitèrent parmi les Ruſſes la même cupidité qu'avoit fait naître chez les Eſpagnols l'or du nouveau monde. Les ſolitudes les plus ſecrètes & les plus éloi-

gnées ne purent leur rester inconnues : & ils fournirent à leur retour des lumières aux commandans des nouvelles villes. Ainsi l'intérêt hâtoit les progrès des découvertes.

Mais si les chasseurs firent un bien à la patrie en reculant ses limites, ils lui firent en même tems un mal irréparable. Leur avidité insatiable poursuivit, avec une telle fureur, les animaux dont les dépouilles sont une des richesses du Nord, qu'ils en détruisirent les espèces entières dans des contrées où elles devoient être inépuisables, si on leur eût fait la chasse avec quelque sorte de modération.

La perte auroit été moins ruineuse, si les chasseurs avoient commencé leurs recherches du côté du midi ; car les animaux effrayés se seroient refugiés vers le Nord, & y auroient été retenus par la barrière des mers : mais, comme on se jeta d'abord sur les contrées septentrionales, les animaux poursuivis cherchèrent une retraite vers le midi, sur les bords de l'Amour, & sur les frontières de la Chine, où les Zibelines ne sont pas à présent moins communes que dans le district d'Iakoutsk. Ainsi, pour un intérêt passager, ces chasseurs, que les Russes appeloient *Promychlény*, & que nous appellerons *Aventuriers*, procurèrent aux sujets de la Chine une richesse dont ils privèrent leur patrie.

Ce furent eux qui apprirent aux Kosaques de Sourgout, qu'à l'orient de l'Obi vivoit une race d'Ostiaks, qui manquoit d'armes & de courage. Une proie aussi facile à saisir ne fut pas négligée, & c'est pour la conserver qu'en 1596 on éleva le fort de Narym.

On avoit entendu parler à quelques Tatars d'un peuple diapré. La curiosité engagea à rechercher cette nouvelle race d'hommes. Il se trouva enfin que ce n'étoit autre chose que les Ostiaks dépendans de Narym, qui portent des pelisses de rennes de plusieurs couleurs. C'est par la même raison que les Koriaks appellent diaprée une certaine race d'Ioukaguirs.

Chaque jour les découvertes s'étendoient d'avantage. L'abondance des zibelines attira les chasseurs sur les rivages du Taz & du Pour : les Kosaques de Bérézof s'approchèrent des bords de la mer glaciale, & rendirent tributaires les Samoïèdes & les Ostiaks, qui vivent entre l'Ob & l'Iéniffei.

Il falloit, pour les contenir, fonder une nouvelle ville. Il eût été difficile de transporter par terre, à travers des forêts, & à deux cents lieues de Bérézof, les matériaux & les provisions nécessaires pour former cet établissement. On construisit, comme on put, à Bérézof, de ces mauvais bâtimens à voiles & à ra-

rames, dont les plus hardis navigateurs ne hasarderoient pas de se servir sur les mers les plus paisibles : mais sur lesquels les habitans d'Arkangel osoient passer, à travers les glaces, jusqu'à la Nouvelle-Zemble.

Ces bâtimens, qu'on appelle *kotchi*, sont plats, & ont ordinairement douze toises de long. Souvent, au défaut de fer, on n'emploie, pour les construire, que des chevilles de bois ; c'est aussi de bois que l'on fait les ancres, & , pour leur donner plus de poids, on y attache des pierres. Des courroies de peaux de rennes tiennent souvent lieu de cables, & les voiles sont faites de mêmes peaux. Des aventuriers ont franchi, sur ces frêles bâtimens, des mers orageuses & presque toujours couvertes de glaçons.

Quand la flotte de Bérézof fut prête, le Prince Chakovski s'embarqua avec cent Kosaques. (en 1600) Il entra dans le golphe de l'Ob. Là il perdit une partie de ses provisions, & l'humidité gâta le reste. Cependant il continua sa route & doubla le large promontoire qui sépare le golphe de l'Ob de celui du Taz, & qui s'étend jusqu'au soixante-neuvième degré de latitude. Il s'égara dans ces mers inconnues, & au lieu d'entrer dans le Taz, il s'engagea dans une autre rivière qu'on croit être le Pour.

Il s'apperçut bientôt de son erreur,

& fut obligé de débarquer pour continuer sa route par terre. Des Samoïèdes le secoururent, & lui donnèrent des rennes pour traîner les provisions & les bagages. Les hommes se servirent de ces longs patins, que les Russes appellent Lyji, & dont se servent aussi les Lapons. Ils furent bientôt attaqués par une autre troupe de Samoïèdes, qui volèrent le bagage, tuèrent trente Kosaques, & mirent le reste en fuite. Enfin, l'année suivante, ce malheur fut réparé; & l'on bâtit, sur la rive orientale du Taz, à cinquante lieues de son embouchure, une ville, qu'on nomma Mangazéia. Elle fut depuis transportée dans une isle de l'Ob, devant l'embouchure du Touroukhan, ce qui lui fait aussi donner le nom de Touroukhanks.

Au midi, sur les bords du Tom qui se jette dans l'Ob, vers le cinquante-septième degré de latitude, un Prince Tatar avoit à peu près trois cents sujets sous sa domination. Il sentit sa foiblesse, & alla lui-même à Moskou se donner au Tsar Boris Godounof, qui règnoit alors. Il promit d'aider les Russes à soumettre ses voisins, & demanda qu'une forteresse fût élevée dans son petit empire. Telle est l'origine de la ville de Tomsk.

Les voisins de ce Prince étoient les Télengoutes, la horde du Prince Binei,

les Kirguis, les Tchati & les Kouznetſi.

Les Télengoutes vivoient au couchant de l'Ob, à la manière des nations errantes. Ils ſe ſoumirent en 1609, changèrent leur genre de vie, & s'établirent aux environs de Tomsk.

La horde du Prince Binei étoit une peuplade de Kalmouks, qui, chaſſée du midi des Monts Altaï par les Moungals, s'étoit établie dans le déſert renfermé par l'Ob & l'Irtich.

Les Kirguis-Kaiſaki auroient volontiers reconnu la domination des Ruſſes, s'ils n'avoient pas été rebutés par les rapines des Voévodes. La femme d'un Prince Kirguis vint à Tomsk, envoyée par ſon époux. Elle étoit vêtue d'une riche peliſſe de martre zibeline, qui plût aux Voévodes: ils la lui arrachèrent. Le Prince Kirguis ſe vengea par le fer & le feu. On eut depuis des avantages ſur les Kirguis, on les réprima, ils furent repouſſés, & obligés de chercher d'autres retraites, mais ils ne furent jamais entièrement ſoumis.

Les Tchati avoient été ſous la domination de Koutchoum. On trouve encore, près de l'Ob, & dans les environs de Tomsk, quelques reſtes de cette nation.

Les Kouznetſi ont reçu ce nom des Ruſſes; il ſignifie forgerons. C'étoient des Tatars ſédentaires, adonnés aux tra-

C 2

vaux des forges. ſouvent inquiétés par les Kirguis, ils ſe rachetoient en leur donnant des armes & des uſtenſiles de fer. Ils furent ſoumis à la Ruſſie, ſe ſoulevèrent, furent de nouveau réprimés, ſecouèrent encore le joug, & firent & ſupportèrent beaucoup de maux. C'eſt contre eux qu'on éleva en 1618 la ville de Kouznetsk ſur la rive droite du Tom, devant l'embouchure de la Kondoma.

Pendant que la domination des Ruſſes s'étendoit au midi, les aventuriers en reculoient les barrières vers les régions boréales. Ceux de Mnagazeia conſtruiſirent des Kotchis ſur le Touroukhan, entrèrent dans l'Iéniſſei, & le deſcendirent juſqu'à ſon embouchure. On étoit déjà au mois d'Août, ſuivant le nouveau ſtyle; cependant ils ne purent mettre en mer que cinq ſemaines après, parce qu'un vent du Nord pouſſoit dans le golphe des glaçons, dont pluſieurs s'élevoient comme des montagnes, & avoient plus de trente toiſes d'épaiſſeur. Enfin un vent du midi rejeta ces glaces dans la haute mer. Les aventuriers, encouragés par l'intérêt, franchirent un golphe hériſſé d'écueils, entrèrent dans la mer Glaciale, pénétrèrent dans la Piaſſida, au delà du ſoixante-treizième degré de latitude, & ſoumirent au tribut les Samoïèdes, habitans de ces rivages glacés. (1614).

La même cupidité faisoit affronter aux habitans d'Arkhangel des dangers encore plus terribles. Sortis de la mer Blanche, sur de fragiles Kotchi, ils suivoient les côtes de Poustozersk, franchissoient le détroit de Vaigat, remontoient une rivière que la couleur trouble de ses eaux leur avoit fait appeler Moutnaïa, & tiroient sur la terre leurs bâtimens pendant un chemin de quatre jours entiers: ils les remettoient à flot dans une autre rivière qu'ils nommoient Zéléna, à cause de la couleur verte de ses eaux, entroient dans le golphe de l'Ob, pénétroient dans celui du Taz, & se rendoient à Mangazéia, où ils se croyoient payés de leurs travaux & de leurs périls, par les profits d'un commerce interlope. La févère interdiction de ce commerce à mis fin à ces navigations téméraires.

Cependant les Toungouses, qui occupoient les deux rives de la Toungouska, furent indignés des progrès des Russes, & des foibles obstacles qu'avoient opposés à ce peuple de vainqueurs les nations qui vivoient entre l'Iénissei & l'Ob. Ils se flattèrent d'abattre cette nouvelle Puissance, furent prévenus, & procurèrent aux armes des Russes une nouvelle victoire. Une seconde tentative de leur part fut suivie d'une autre défaite. Les Russes, inquiétés, demandèrent du ren-

fort : la ville d'Iénifleisk, le fort Makovski, furent élevés. Ces citadelles n'étoient que de bois ; mais elles étoient inexpugnables pour des peuples qui ne connoiſſoient d'autres armes que des fléches. Peu à peu leur audace, ſouvent abattue, fit place à la crainte : quelques-uns de leurs Princes ſe rendirent tributaires (*), & bientôt cet exemple fut généralement ſuivi. La plûpart des Toungouſes venoient apporter eux-mêmes leur tribut à Iéniſſeisk, vètus de pelliſſes de martre zibeline, & leurs patins étoient doublés de ces riches fourrures.

Un Ataman de Koſaques, Maxime Perfirief, reçut en 1627 la commiſſion de ſoumette au tribut les Bouriates, qui vivoient au haut de la Toungouska : il entra le premier par cette rivière dans celle d'Ilim, fut arrêté par les cataractes, ſe rendit par terre juſques chez les Bouriates, & ne put les engager à ſe reconnoître tributaires. Le ſuccès de cette entrepriſe étoit réſervé à un certain Béketof, qui eut l'audace de franchir les cataractes & les écueils de l'Ilim, & revint à Iéniſſeisk chargé des tributs qu'il avoit levés.

On avoit trouvé de l'or entre les mains des Bouriates, on imagina qu'ils avoient

(*) En 1621.

des mines d'or dans leur pays. La cupidité ſe réveilla ; un Voévode fut mis à la tête d'une nouvelle expédition dans ces contrés. On ne trouva point d'or ; les Bouriates le recevoient par échange des Moungals, qui le tenoient eux-mêmes des Chinois. Mais, dans cette expédition, on pénétra juſqu'à la Léna (*).

On entendit parler alors des Iakoutes, peuple indépendant, & riche en troupeaux. On n'eut pas beſoin d'employer de grandes forces pour s'établir chez ces hommes paiſibles. Ils reçurent avec joie des étrangers, qui leur donnoient des uſtenſiles néceſſaires en échange du ſuperflu de leurs troupeaux & de leurs pelleteries. S'ils étoient ſatisfaits de ce commerce, jamais les Ruſſes n'en avoient fait un plus avantageux. Ils recevoient, pour un chauderon de cuivre, autant de peaux de zibelines qu'il pouvoit en contenir. Ce fut alors qu'ils poſèrent les premiers fondemens de la ville d'Iakoutsk

(*) La petite vérole, maladie endémique chez les Arabes étoit inconnue dans la Sibérie. Elle fut portée en 1631 dans la Zimovie de Tourinks ; & de là, dans le diſtrict de Mangazéia. Les Oſtiaks, les Samoïèdes, en furent frappés pendant les rigueurs de l'hiver. Elle exerça des ravages affreux ; elle ſe répandit dans la ſuite chez les Kalmouks, & juſques dans le Kamtchatka, emportant preſque la moitié de la population, & reparoiſſant avec la même fureur au bout de dix, douze, ou quinze années.

ſur la rive occidentale de la Léna, au 62e degré de latitude & au 147e degré 12 minutes de longitude (*).

Cette nouvelle découverte devoit exciter l'envie. Les Koſaques de Mangazéia la diſputèrent à ceux d'Iéniſſeisk. Il y eut entr'eux des combats, & les malheureux Iakoutes ne ſurent plus à qui ils devoient obéir. Bientôt on les irrita par la dureté avec laquelle on levoit ſur eux le tribut, & ce peuple ſi doux, réduit enfin au déſeſpoir, ne reſpira plus que la haine, la révolte & la vengeance: mais en voulant rompre ſes chaînes, il ne fit que les reſſerrer.

La curioſité intéreſſée des Ruſſes, piquée ſans ceſſe par de nouvelles découvertes, n'étoit jamais ſatisfaite. Un certain Bouza fut envoyé en 1636 d'Iéniſſeisk ſur la Léna pour reconnoître les rivières qui tombent dans la mer Glaciale, & rendre en paſſant de nouvelles nations tributaires. Il n'emmena que dix Koſaques, & fut renforcé ſur la route par une quarantaine d'aventuriers. Il deſcendit la Léna juſqu'à ſon embouchure occidentale, côtoya le rivage de la Mer, & entra dans l'Olének, au delà du 72e degré de latitude. Il trouva ſur les

(*) La ville d'Iakoutsk ne fut d'abord qu'un oſtrog ou fort de bois, conſtruit en 1632 par Békétof, capitaine de Koſaques.

bords de cette rivière une race de Toungouſes, paſſa l'hiver avec eux, en reçut un tribut, & au commencement du printems, avant la fonte des neiges, il regagna par terre la Léna, dont il apprit qu'il n'étoit éloigné que de vingt-cinq lieues.

Il conſtruiſit deux kotchi, ſe rembarqua, entra une ſeconde fois dans la mer Glaciale, & fit voile vers l'eſt juſqu'à l'Iana, remonta cette rivière, & trouva des Iakoutes qui lui payèrent un tribut.

Après les repos de l'hiver, il entreprit en 1639 un troiſième voyage: il conſtruiſit quatre kotchi ſur l'Iana, & entra par l'embouchure orientale de cette rivière dans un grand lac qui communique par un canal étroit à la mer Glaciale. La Tchendona ſe jette dans le lac. Ce fut à l'embouchure de cette rivière que Bouza rencontra le Chaman ou Pontife des Ioukaguirs. Ce prêtre barbare le conduiſit chez ſes compatriotes qui ſe rendirent tributaires.

Les deſirs des Koſaques augmentoient avec leurs ſuccès. En 1639, un Ivan Moskvitin pénétra juſqu'à la petite rivière d'Ouliia, qui tombe dans la mer d'Okhnotsk, au 160e degré de longitude. Cette nouvelle découverte préparoit celle du Kamtchatka.

Pendant qu'une troupe de Koſaques deſcendoit au midi juſqu'au Tſipir qui

tombe dans le Vitim, & entendoit parler pour la première fois des Daouri, d'autres reconnoiſſoient l'Indiguirka juſqu'à ſon embouchure dans la mer Glaciale, & mettoient tout le cours de ce fleuve ſous la domination de la Ruſſie (*).

Les Ruſſes, par leurs nouvelles acquiſitions, avoient pour voiſins, au Midi, différentes hordes du Kalmouks, de Tatars ſujets de pluſieurs Princes de la famille de Koutchoum, & les Moungals d'Altyn-Khan, ou de Khan doré, qui erroit ſur les bords du lac Oupſa & du Kemtchik, qui tombe dans l'Iéniſſei. Le titre de Khan doré avoit été donné à ce miſérable Prince par de pauvres Kirguis, frappés de quelques débris des richeſſes que ſes ancètres avoient pillées dans l'Aſie. Je paſſe ſous ſilence les diſſentions, les guerres & les négociations des Ruſſes avec toutes ces hordes : ces détails pourroient faire ſeuls la matière d'un long ouvrage qui ne trouveroit pas de lecteurs.

Déjà les nouveaux dominateurs de la Sibérie avoient reconnu tout le cours de

(*) L'embouchure du Tſipir ou de la Tſipa, eſt vers le 54e degré de latitude, & le 130e trente minutes de longitude, & la bouche la plus occidentale de l'Indiguirka, eſt au delà du 17e degré de latitude, & vers le 162e de longitude.

l'Angara qui se jette dans la Toungouska : déjà ils avoient imposé tribut à tous les Bouriates qui errent sur ses bords : il leur restoit encore à connoître les nations qui vivent sur les rivages du lac Baikal, l'un des plus grands de l'Asie. Son étendue a mérité que les Orientaux lui donnassent le nom de Mer, & une ancienne vénération y a fait ajouter le titre de sacrée. Sa longueur du Couchant au Levant est de cent vingt-cinq de nos lieues, & sa plus grande largeur est à peu près de six. Il fournit les eaux de l'Angara, & reçoit celles de la Sélenga, fleuve célèbre par les pélérinages des Indiens.

Ce n'étoit pas l'espérance d'imposer à de nouvelles nations quelques tributs en pelleteries, qui excitoit les Russes à ces recherches : ils croyoient que les montagnes qui entourent le Baikal renfermoient des mines d'or, & ils vouloient les découvrir. Les Kosaques, envoyés dans ces contrées, vers le milieu du dernier siècle, bâtirent un ostrog sur la Bargouzina ; mais ils ne rapportèrent d'autre or que celui qu'ils reçurent en présent d'un Prince Moungal. C'est à ces premières tentatives que sont dus les commencemens de la ville d'Irkoutsk, qui est devenue la seconde de la Sibérie. Elle est bâtie sur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de l'Irkout.

Les rapports que firent à Iénifleik des Kofaques revenus des bords de la Bargouzina, échauffèrent l'efprit pu Voévode, & l'engagèrent à ordonner des expéditions encore plus méridionales. Il en chargea Békétof, déjà connu par fon intelligence : cet enfant Boïar, accompagné de cent Kofaques, gagna le lac Baikal, s'embarqua, parvint à l'embouchure de la Sélenga qui étoit déjà glacée, & y établit une Zimovie : c'eft ainfi qu'on appelle les conftructions où les collecteurs des tributs, les chaffeurs, & les troupes envoyées à des découvertes, paffent le tems de l'hiver.

Békétof fe rembarqua au retour du printems, entra dans la Sélenga, enfuite dans le Khilok, & parvint au lac Irguen vers la fin de Septembre 1653. Ce lac & le lac Chakchas ont perdu, en moins d'un fiècle, leur communication avec le Khilok, par le defféchement fpontané de deux rivières. C'eft ainfi que par tout abondent les preuves de la diminution des eaux.

La troupe de Békétof defcendit vers l'Orient en fuivant le cours de l'Ingoda & de la Chilka & conftruifit à l'embouchure de la Nertcha un foible oftrog : il fit place depuis à la ville de Nertchinsk, devenue célèbre par le traité de paix qui y fut conclu entre la Chine & la Ruffie. Ce fut là que Békétof paf-

ſà l'hiver; mais la diſette l'obligea d'abandonner l'oſtro g que lui même avoit conſtruit.

Les Ruſſes d'Iakoutsk étoient parvenus à peu près dans la même contrée par un autre chemin. C'étoit Pètre Golovin, Voévode d'Iakoutsk, qui avoit formé le projet de cette expédition. Il en chargea Poïarkof, lui donna cent trente hommes, un canon d'une demi-livre de balle, & d'abondantes munitions de guerre & de bouche.

Poïarkof partit en 1643, entra dans l'Aldan qui ſe jette dans la Léna à vingt lieues d'Iakoutsk, & remonta l'Outchour, qui a ſon embouchure dans l'Aldan. Il franchit avec beaucoup de peine le cataractes de la Gonoma; ſes bâtimens y furent arrêtés par les glaces, & il ſe vit obligé de conſtruire une zimovie pour paſſer l'hiver ſur les bords de cette rivière.

Mais il ne ſe livra pas au loiſir pendant la rigueur de la ſaiſon: il l'employa à reconnoître la contrée, & parvint juſqu'aux montagnes qui ſéparent aujourd'hui la Ruſſie de la Chine. On les prendroit pour les limites de deux mondes différens: d'un côté règne l'horreur des climats ſeptentrionaux; l'autre eſt orné de fleurs & produit des fruits délicieux.

Poïarkof franchit ces montagnes, entra de la Braenda dans la Séïa, & de cette rivière dans le fleuve Amour, qui,

connu ſous le nom d'Ingoda à ſa ſource, prend celui de Chilka lorſqu'il reçoit les eaux de l'Onon, & celui d'Amour après s'être enrichi de celles de l'Argoun. S'élevant vers le Nord, il ſuit enſuite vers l'Orient, trace un quart de cercle pour chercher le Midi; & abandonnant enfin les belles ſolitudes qu'il a parcourues, il retourne au Septentrion & ſe jette dans la mer du Kamtchatka.

L'objet du voyage de Poïarkof étoit encore de découvrir des mines d'or. On lui avoit fait eſpérer qu'il en trouveroit dans le voiſinage des États de Lavkai, Prince des Daouri: on n'y trouvoit en effet que des campagnes cultivées, de riches moiſſons, les véritables biens que prodigue la terre aux peuples laborieux, & non ceux qu'elle cache dans ſon ſein.

Enfin Poïarkof, après avoir perdu plus de la moitié de ſon monde par la diſette & par les fatigues, deſcendit l'Amour juſqu'à ſon embouchure, recueillit de riches tributs des Doutchéry & des Guiliaki; & entra, au printems de l'année 1645, dans la mer du Kamtchatka: il revint dans la Sibérie par l'embouchure de l'Ouliia.

Les nouvelles de ces voyages mettoient en fermentation les eſprits des aventuriers: c'étoit à qui trouveroit la route la plus courte pour ſe rendre à l'Amour. L'un d'eux, nommé Khabarof,

offrit de soumettre à la Russie les contrées nouvellement découvertes, & ne demanda ni gages ni munitions. Il vouloit armer à ses frais cent cinquante aventuriers : à peine en trouva t-il la moitié, & le Voévode d'Iakoutsk y joignit quelques Kosaques.

Khabarof entra de la Léna dans l'Olekma ; & ne put atteindre la première année qu'à l'embouchure du Touguir, qui s'y jette vers le 55[e] degré de latitude. Il remonta cette rivière, dans le mois de Février 1648, & gagna l'Amour par les montagnes qui le séparent des sources du Touguir. Toujours persuadé qu'on trouveroit des mines d'or chez le Prince Lavkai, il cherche la résidence de ce petit souverain, & n'y trouve pas un seul homme. Il rencontre seulement, à peu-de distance l'une de l'autre, cinq espèces de méchantes forteresses qui servoient de retraites à Lavkai & à ses frères.

Khabarof s'étoit déjà établi dans le troisième de ces forts, lorsqu'il vit approcher cinq hommes à cheval : c'étoit Lavkai lui-même avec ses deux frères, son gendre & un valet. Ces Princes venoient savoir pourquoi les Russes s'emparoient de leurs résidences. On chercha, par le moyen des interprètes, à tranquilliser leurs esprits, à leur faire entendre qu'on n'avoit d'autre objet que de trafiquer avec eux & de leur demander un

léger tribut, comme un hommage qu'ils rendroient à la puiſſance du Tſar. Les frères & le gendre ne paroiſſoient pas éloignés de ſe rendre tributaires; mais le Prince étoit incertain, tous retournèrent ſur leurs pas.

On vouloit, on eſpéroit diſſiper les craintes de Lavkai; mais on ne put parvenir à le joindre: on trouva ſeulement, dans la dernière forterelle qu'il avoit abandonnée, une vieille femme qui ſe dit ſœur de ce Prince. Elle raconta qu'elle avoit été priſonnière du Bogdoi. La réſidence de ce Prince étoit arroſée par les eaux du Naoun, qui, entrant dans le Chingal, va ſe perdre dans l'Amour. Ce Bogdoi étoit tributaire des Manjours, que nous appelons Mantchoux, & qui venoient de faire la conquête de la Chine. On peut obſerver, en paſſant, qu'on donne bien improprement à ce peuple le nom de Tartares-Mantchoux. Les Manjours n'ont dans leur langue aucune conformité avec celle des Tatars, & ſont de la même race que ces Toungouſes qui occupent uue ſi grande partie de la Sibérie.

Khabarof retourna dans la première forteresse qu'il avoit découverte, & qui étoit la mieux fortifiée. Il y trouva des foſſes remplies de bled; les campagnes voiſines promettoient de payer avec uſure les travaux des cultivateurs; & d'é-

paiſſes forêts ſervoient de retraite aux plus belles zibelines.

Un pays qui préparoit de ſi grands avantages méritoit d'être conſervé. Khabarof, accompagné d'une ſuite peu nombreuſe, alla ſolliciter du renfort à Iakoutsk; il n'obtint que vingt-un Koſaques, & engagea cent dix-ſept aventuriers à le ſuivre, bien foible ſecours pour la grandeur de l'entrepriſe. Pendant qu'il faiſoit ce voyage, les gens qu'il avoit laiſſés au delà de l'Amour recueilloient les tributs de différentes peuplades de Toungouſes.

De retour à Albazin, c'étoit le nom de la principale fortereſſe de Lavkai, il s'embarqua en 1649 avec tout ſon monde ſur l'Amour, & ſa petite flotte navigea vers l'Orient. Après deux jours de navigation, il trouva une ville des Daoures, détruite par les flammes, & le lendemain quelques cabanes abandonnées. Enfin il découvrit le ſoir trois fortereſſes réunies, que trois Princes alliés venoient de conſtruire d'un commun effort pour lui réſiſter. Ils avoient avec eux cinquante Chinois. Ils ſe crurent d'abord en état de s'oppoſer à la deſcente des Ruſſes : mais, à la première décharge, vingt Daoures tombèrent morts, le reſte ſe réfugia dans les fortereſſes, & les Chinois, paiſibles ſpectateurs, ſe retirèrent dans la plaine. Les Daoures refuſèrent de ſe rendre, &

la terre fut bientôt hériſſée des flèches qu'ils lançoient : mais les Ruſſes avoient trois petites pièces d'artillerie, & ils ne tardèrent pas à faire brèche au premier fort. Le lendemain ils ſe rendirent maîtres du ſecond, & les Daoures les plus courageux, réfugiés dans le troiſième, ſe firent maſſacrer plutôt que de ſe ſoumettre. Khabarof ne perdit que quatre hommes, & en tua ſix cent ſoixante. On trouva dans la place des grains & des beſtiaux, & le vainqueur paſſa ſix ſemaines dans ſa nouvelle conquête.

Les Chinois, qui n'avoient pas combattu, étoient envoyés par le Chamchakan ou ſouverain de la Chine, pour recevoir le tribut des Daoures. L'un de ces officiers, richement vêtu, vint faire une viſite aux Ruſſes dans leur nouvelle conquête. Sa politeſſe annonçoit des ſentimens pacifiques : il parla beaucoup ; mais on manquoit d'interprête, & il ne put ſe faire entendre,

Khabarof enfin ſe rembarqua, continuant toujours à deſcendre l'Amour, & ne trouva, pendant pluſieurs jours de navigation, que des places déſertes & des cabanes abandonnées. Enfin à une demi-journée au deſſus de l'embouchure de la Séia, on découvrit une ville qui paſſoit pour forte dans la contrée. Pluſieurs Princes y avoient mis en ſûreté leurs effets les plus précieux : c'étoit une

proie qu'ils avoient amaſſée avec ſoin pour les Ruſſes. Ces Princes, croyant l'ennemi encore éloigné, étoient ſortis de la ville & s'amuſoient à une partie de plaiſir dans un village voiſin. La ville fut eſcaladée, le village enveloppé, les Princes faits priſonniers, ils prêtèrent ſerment de fidélité, & promirent de payer un tribut. Deux d'entr'eux reſtèrent en ôtages, & les autres eurent la liberté de vivre dans leur village comme auparavant : car ces peuples, ennemis du ſéjour des villes & de la vie ſédentaire, ne ſe renferment dans des places que lorſqu'ils y ſont contraints par le danger.

Les Princes venoient ſouvent faire des viſites aux Ruſſes, & les invitoient à leur tour. Conſolés en apparence de leur infortune, ils ſembloient être devenus les amis de leurs vainqueurs : mais profitant, après trois ſemaines, de la confiance qu'ils avoient inſpirée, ils prirent la fuite pendant la nuit avec tout leur monde ; & l'un des deux Princes ôtages, ne pouvant s'accoutumer à la perte de ſa liberté, ſe donna lui-même la mort.

Les proviſions étoient reſtées dans le village, & les Daoures les avoient emportées avec eux : ainſi la diſette ne permettoit pas à Khabarof de paſſer l'hiver dans la fortereſſe, il y mit le feu & ſe rembarqua. Il navigea pendant pluſieurs jours entre les montagnes qui bordent

l'Amour des deux côtés, & parvint à l'embouchure du Chingal : il reconnut lès Doutchéri & lès Gogouli, peuples cultivateurs & bergers, & les Atchani qui ne vivent que de la pèche. Ce fut sur le rivage habité par ces différentes peuplades, qu'il construisit un pétit Fort de bois pour y passer l'hiver.

Il avoit reçu ordre de ménager les peuples, de s'attirer leur confiance, & de gagner leur amitié par sa douceur : il les effraya par ses menaces, les irrita par ses vexations, les souleva par ses cruautés. Il avoit envoyé cent hommes chercher des vivres; il n'en restoit guères que le même nombre auprès de lui. Les Doutchéri, les Atchani se réunissent au nombre de mille, entourent la petite place, & y mettent le feu. Déjà les barbares se croient vengés. Mais soixante & dix Russes font une sortie, les autres entretiennent sur le rempart un feu assez vif de mousqueterie & de leur petite artillerie : ils sont victorieux, & n'ont perdu qu'un seul homme.

Khabarof fait augmenter les fortifications de sa petite citadelle, croit n'avoir plus rien à craindre de ses timides ennemis, & passe l'hiver dans une parfaite sécurité. Le 24 Mars, tout dormoit dans la place, lorsqu'au point du jour, parut une armée Chinoise, ou peut-être Moungale, qui s'annonça par un feu

d'artillerie & de mousqueterie. Les Russes se réveillèrent, surpris de ce bruit inaccoutumé ; eux qui, depuis si long tems, n'ont entendu d'autres armes à feu que celles dont eux-mêmes faisoient usage ; eux entourés des nations qui ne connoissoient d'autres armes que l'arc & les flèches. Déjà les Chinois entroient dans la place par la brèche ; mais ils vouloient prendre les Russes vivans, & ce fut ce qui les perdit. Khabarof eut le tems de faire amener une pièce de canon devant la brèche, & les assiégeans foudroyés tombèrent ou se retirèrent en désordre.

Les assiégés profitent de cet instant, font une sortie, enlèvent aux Chinois deux pièces de canon, attaquent, renversent, égorgent un gros d'ennemis armés de mousquets ; &, mettant le sabre à la main, ils n'ont que la peine de tailler le reste en pièces. Ceux qui purent éviter la mort se retirèrent, & quelques-uns restèrent prisonniers.

Khabarof remonta l'Amour, pour se former une résidence moins exposée aux entreprises des Chinois, & où il pût recevoir plus aisément des secours de la Sibérie. Il eut le bonheur de passer à pleines voiles devant l'embouchure du Chingal, où une armée de six mille Chinois, Manjours & Doutchéri attendoit les Russes au passage. Mais ce bonheur fut suivi de plusieurs infortunes.

Une partie de ses Kosaques se livra à la désertion ; une troupe qui venoit se joindre à lui s'égara ; un renfort considérable, que la Cour avoit ordonné de lui envoyer, ne fut pas expédié ; enfin les Daoures, de qui l'on comptoit arracher des subsistances, s'étoient retirés du haut de l'Amour, infesté par les Russes, & avoient emporté avec eux leurs richesses. Les gens de Khabarof aimoient mieux risquer leur vie, prodiguer leur sang, & braver les plus dures fatigues, que de travailler une terre fertile ; & ils manquoient de tout. Ils s'établirent sur les bords de la Kamara, sans prévoir comment ils y vivroient, & y bâtirent un ostrog, qu'ils appelèrent Kamarskoi.

Un gentilhomme, nommé Zénovief, envoyé de la Cour, arrive avec peu de monde à cet ostrog. Il apporte aux Kosaques des médailles d'or, récompense que le souverain accorde à leurs services : mais il leur déplait, en voulant les soumettre à la discipline, & les appliquer à la culture des terres. Il falloit semer, recueillir, emmagasiner des vivres pour un secours qui devoit arriver de Moskou. Mais les Kosaques auroient cru se dégrader, en travaillant pour d'autres, & vouloient même ne devoir qu'au brigandage leur propre subsistance.

Enfin *Zénovief* partit en 1653 pour Moskou, emmenant avec lui Khaba-

rof que la Cour fit enfant boïar pour prix de ſes ſervices. Le Koſaque Stépanof fut chargé du commandement ſur les bords de l'Amour.

Il avoit tout au plus avec lui cinq cents hommes à Kamarſkoi, lorſqu'au mois de Mars 1655, il y fut aſſiégé par une armée Chinoiſe de dix mille hommes, la plûpart armés de mouſquets, & traînant avec eux quinze pièces de canon. Les Koſaques avoient peu d'artillerie: mais ils avoient établi dans le corps de la place, une batterie élevée, ſur laquelle ils avoient placé du canon qu'ils pouvoient tourner aiſément pour faire feu de tous côtés.

Les Chinois taillèrent en pièces un parti qui oſa ſortir contre eux. Ils dreſſèrent trois batteries, les firent agir à la fois contre la place: foudroyée de toutes parts, on eût dit qu'elle alloit être réduite en cendres: elle ne fut pas même endommagée. Ils ſe déterminèrent enfin à donner l'aſſaut: il fut ordonné pour le commencement de la nuit; on ſe battit avec acharnement juſqu'au jour, & les Chinois furent repouſſés. Les aſſiégés profitèrent du trouble de l'ennemi, firent une ſortie, tuèrent beaucoup de monde & firent des priſonniers. Les Chinois n'oſèrent plus ſortir de leur camp, & levèrent enfin le ſiége: tant la nation la plus policée de l'Aſie le cède, dans l'art

de la guerre, aux moins disciplinés des Européens.

Mais la situation des vainqueurs étoit bien plus cruelle que celle des vaincus. Ceux-ci en furent quittes pour se retirer avec la honte de leur défaite: Stépanof risquoit de mourir de faim sur le théatre de sa victoire. On n'avoit pu déterminer ses Kosaques à prévenir le besoin par le travail, & ils commençoient à subir le supplice que leur paresse s'étoit préparé.

Cependant un ancien Voévode d'Iénisseisk, Pachkof fut chargé par ordre de la Cour d'une nouvelle expédition dans cette contrée. Il avoit reçu la commission de construire un ostrog sur l'Amour ou sur la Chilka. On ne lui donna que trois cents Kosaques; mais il parvint à rassembler près de six cents hommes. Ce fut lui qui, en 1658, éleva Nertchinsk, dans le pays arrosé par la Nertcha: L'ostrog qui avoit été déjà construit à peu près dans le même endroit n'existoit plus. Pachkof souffrit, dans sa nouvelle forteresse, une telle disette, que son monde fut obligé de manger des chevaux & des chiens, & de faire servir ensuite à leur nourriture les animaux qui inspirent le plus de dégoût.

Stépanof devoit être à ses ordres: il le mande, & envoie au devant de lui un détachement de trente hommes: il n'existoit

ſoit plus. Il avoit entrepris avec cinq cents hommes une expédition vers le bas de l'Amour. Attaqué à l'embouchure du Chingal par quarante-ſept barques chinoiſes, abandonné d'une partie des ſiens qui prirent la fuite ou ſe rendirent ſans combat, enveloppé par les ennemis, trop foible pour leur réſiſter, trop brave pour ſe déclarer vaincu, il avoit reçu la mort les armes à la main, & tous ceux qui étoient reſtés auprès de lui avoient été tués ou faits priſonniers.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans que, ſur les bords de l'Amour, il ſe paſſât rien dont on ait conſervé le ſouvenir. Mais un crime donna lieu, en 1665, à un nouvel établiſſement au haut de ce fleuve.

Tchernigovski, Polonois au ſervice de Ruſſie, aſſaſſina le Voévode d'Ilimsk, &, pour éviter la peine due à ſon crime, il fuit avec quatre-vingt-quatre hommes ſur les bords de l'Amour, en perdit quinze, tués par les Toungouſes chez qui ils avoient exercé en paſſant le pillage, & arriva avec les reſtes ſur les cendres d'Albazin ; car les Ruſſes avoient ſoin de mettre le feu aux fortereſſes qu'ils abandonnoient. Ses gens y bâtirent un foible oſtrog, lui donnèrent le nom qu'avoit porté le fort qui n'exiſtoit plus, & remirent ſous la dépendance de la Ruſſie les Toungouſes qui avoient ſecoué le joug. Tchernigovski rendoit un ſervice

à l'État: il obtint sa grace & des gratifications pour lui & pour ses complices, qui avoient été en même tems les compagnons de ses travaux utiles à la patrie. Son nouvel établissement prospéra. Des villages, des monastères s'élevèrent autour de la ville nouvelle: la contrée fut défendue par de nouveaux forts, & de nouvelles peuplades furent soumises au tribut.

Cependant les Chinois apprennent qu'Albazin est relevé, que les Russes s'étendent dans le pays, que leurs forces s'accroissent en silence, & deviendront redoutables si on ne s'oppose pas à leur progrès. Ils font sommer le commandant d'Albazin de rendre la place: sur son refus, une armée vient en faire le siége: elle détruit en passant tous les forts construits sur la Séia, la Sélimba & le Tougour. L'artillerie chinoise consistoit en plus de cent pièces de campagne & en cinquante gros canons. Les Chinois avoient appris des Jésuites à fondre le canon avec plus d'art, à l'employer avec plus d'effet, à faire un usage plus régulier des armes à feu. Les secours qu'attendoient les défenseurs d'Albazin n'étoient pas même encore parvenus jusqu'à Nertchinsk. Dès le premier jour du siége, cent Russes furent tués: les fortifications furent criblées de boulets; la poudre & le plomb manquoient aux assiégés: ils

obtinrent la permiſſion d'abandonner Albazin & de ſe retirer à Nertchinsk. Leurs vainqueurs les ſuivirent juſqu'à l'embouchure de l'Argoun.

Les Chinois réduiſirent en cendres la fortereſſe, le couvent, les villages. Mais le bled que les Ruſſes avoient enſemencé reſta ſur la terre : auſſi l'ennemi étoit à peine retiré, que les Ruſſes revinrent faire la moiſſon. Les dangers paſſés ſortirent de leur mémoire ; ils ne furent plus ſenſibles qu'à la fertilité du ſol, à la beauté du climat, à la douce habitude de vivre dans un pays qu'ils avoient formé, & qui avoit ſi bien payé leurs travaux. Ils relèvent la place, la rendent plus forte que la première fois, lui donnent plus de beauté, plus d'étendue, & la rendent digne de porter le nom de ville.

Cette témérité ne pouvoit être heureuſe. Des partis de Chinois rodoient dans ces contrées : des Toungouſes venoient apporter leurs tributs dans Albazin, & alloient rendre compte aux ennemis de l'état de la place & des progrès des travaux. Cent-cinquante barques chinoiſes apportèrent devant Albazin quatre cent cinquante hommes & quarante pièces de canon : la cavalerie arriva en même tems, forte de trois mille hommes. Les aſſiégés n'étoient qu'au nombre de ſept cent trente-ſix, & ils ſe

défendirent jusqu'à l'hiver : ils étoient encore plus incommodés par le scorbut que par le feu par des ennemis.

La rigueur de la saison força les Chinois à changer le siége en blocus. Bientôt ils communiquèrent avec les Russes comme avec un peuple ami, leur offrirent des médecins, & en reçurent des présens. Enfin ils se retirèrent quand on eut la nouvelle certaine que des ministres venoient de Moskou règler avec les Plénipotentiaires de la Chine les limites des deux Empires. Nous avons parlé de ce traité dans la vie de Pierre I : nous avons vu que les Russes abandonnèrent Albazin & tout le pays arrosé par l'Amour. La Gorbitsa, & une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la source de cette rivière jusqu'à l'Océan oriental, fut marquée pour la frontière de la Chine & de la Russie.

DU KAMTCHATKA.

Muller. Krachéninnikof.

Les Russes, en s'avançant toujours dans la Sibérie, devoient enfin parvenir jusqu'au Kamtchatka, presqu'isle aussi grande que l'Angleterre & l'Écosse réunies, & qui forme, avec les pays des Tchouktchi, la borne la plus orientale de notre continent. Ils dûrent entendre

parler de cette contrée, dès le moment qu'ils rendirent tributaires les Koriaks qui habitoient vers le golphe de Pinjina. Ce n'est que sur de semblables rapports qu'Izbrand-Ides en a pu faire mention dans son voyage de la Chine. On ignore quels sont les Russes qui y sont entrés les premiers.

Mais on sait que, vers le milieu du dernier siècle, un Fédot-Alexéief, embarqué dans la Kolyma, pour naviger sur la mer Glaciale, fut jeté par la tempête sur les côtes du Kamtchatka. C'est même de son nom que le Nikoul, qui se jette dans la Kamtchatka, rivière qui donne son nom à toute la presqu'isle, est nommé par les Russes Fédoticha. Fédot & ses compagnons furent regardés par les habitans comme des dieux: mais leurs discordes prouvèrent bientôt qu'ils n'étoient que des hommes. Ces malheureux, rejetés loin de leur pays sur une terre inconnue & sauvage, & qui n'auroient dû penser qu'à s'aider mutuellement, comme des frères, à supporter leurs infortunes, se querellèrent, se battirent: leur sang coula; l'un d'eux fut tué; les Kamtchadales virent que ces étrangers n'étoient pas invulnérables & les massacrèrent. Lors de la première expédition du Kamtchatka, on voyoit encore sur les bords du Nikoul les ruines des zimovies construites par

Fédot & ses compagnons.

Ce n'est qu'à l'année 1697 qu'on doit rapporter la véritable découverte du Kamtchatka, qui n'étoit encore connu que par des bruits vagues & incertains.

Un certain Atlassof, envoyé d'Iakoutsk sur les bords de l'Anadyr, en qualité de commissaire, expédia l'un de ses Kosaques, nommé Morosko, pour rendre tributaires les peuplades qu'il pourroit découvrir. Morosko, dans ses courses, parvint jusqu'à peu de distance de la Kamtchatka, revint en conquérant après avoir soumis une habitation de Kamtchadales, & rapporta quelques papiers qui parurent indéchiffrables: ils devoient être en langue japonoise, & ils avoient appartenu à de malheureux Japonois qui avoient échoué sur les côtes du Kamtchatka.

Atlassof, sur le rapport de Morosko, prit avec lui soixante hommes, entra dans le Kamtchatka, & rendit, par caresses, par menaces, par violence, plusieurs peuplades tributaires. Il partagea sa troupe en deux corps, envoya l'un, aux ordres de Morosko, du côté de l'Océan oriental, conduisit l'autre vers le Midi, en suivant la côte du golphe de Pinjina, se réunit sur le Tiguil au corps commandé par Morosko, & alla construire un ostrog sur le rivage de la Kamtchatka. Il retourna enfin à Iakoutsk,

chargé d'un riche tribut de pelleteries, alla lui-même à Moskou les présenter à la Cour, & reçut, pour prix de ses services, le commandement des Kosaques d'Jakoutsk.

Il eut ordre de retourner au Kamtchatka : on lui assigna des troupes, de l'artillerie, des munitions. Mais, sorti de Tobolsk, il se comporta en brigand, vola une barque marchande & fut mis en prison. Ceux qui le remplacèrent étendirent dans le Kamtchatka la domination de la Russie. Le nombre des commandans fut porté jusqu'à trois : l'un eut pour son département l'ostrog supérieur de la Kamtchatka ; l'autre, l'ostrog inférieur ; & le troisième celui de la Bolchaïa-Réka, ou grande rivière. Les naturels dépendans de ce dernier département, indignés de la rigueur avec laquelle on levoit les tributs, se révoltèrent, mirent le feu à l'ostrog & tuèrent tous les soldats.

Cependant Atlassof, sorti de prison en 1706, reprit toute son autorité. On lui avoit prescrit la plus grande modération avec ses gens & avec ses naturels : mais il n'avoit pas encore gagné les bords de l'Anadyr, que déjà, par ses violences, il s'étoit aliéné ses propres Kosaques. Il réunit seul l'autorité qu'avoient partagée les trois commissaires ; mais, devenu chaque jour plus odieux, il perdit sur

ses Kosaques l'autorité dont il abusoit, les vit ouvertement révoltés contre lui, & finit par être égorgé. Deux autres commissaires eurent le même sort, & paroissent ne l'avoir pas moins mérité. Ils ne se contentoient pas de maltraiter les Kosaques; ils retenoient leur paie, & s'en faisoient donner des quittances. Dans ces dissentions des chefs & des troupes, on peut se représenter la cruelle situation des naturels du pays. Ils cherchoient à secouer le joug insupportable qu'on leur imposoit, dressoient des piéges aux Kosaques, en tuoient quelques-uns, & étoient eux-mêmes massacrés par centaines. Les assassins des commissaires furent brûlés par les Kamtchadales, qui les attirèrent dans une hutte, à laquelle ils mirent le feu. Telle étoit la haine qu'avoient excitée les Kosaques, que les ôtages qu'on leur avoit donnés, & qu'ils avoient chargés de chaînes, consentirent de périr avec eux, joyeux d'expirer dans des tourmens que partageoient leurs ennemis.

Long-tems le Kamtchatka n'offrit qu'une suite de semblables horreurs: tyrannie des commissaires envers les Kosaques & les naturels; révoltes des Kosaques contre les commissaires, & des naturels contre les Kosaques; entreprises mutuelles les uns contre les autres; guerres ouvertes, embuches, perfidies,

maſſacres, toujours vengés par des maſſacres nouveaux.

On ne connoiſſoit encore d'autre route pour ſe rendre au Kamtchatka, que celle de l'Anadyr; route dangereuſe, infeſtée par les Ioukaguirs & les Koriaks. Ce fut un Koſaque, nommé Sokolof, envoyé d'Okhotsk en 1715, pour reconnoître quelques isles, qui traça la route qu'on ſuit aujourd'hui. On s'embarque au port d'Okhotskoi, on met le cap au Sud-Eſt, & l'on entre dans la Bolchaïa-Réka, qui ſe jette dans la mer au Sud-Oueſt du Kamtchatka.

La Ruſſie fut, en 1731, ſur le point de perdre cette acquiſition. Il auroit été, ſans doute, difficile d'y rentrer de nouveau: les naturels avoient appris, par un long commerce avec leurs ennemis, l'uſage des armes à feu, & ils ſe feroient tenus conſtamment ſur leurs gardes. L'inſtant que leur haine avoit choiſi pour éclater, ſembloit favorable à leur deſſein. Un grand nombre des Koſaques avoient été retirés de la preſqu'isle pour différentes expéditions, & un commiſſaire venoit de s'embarquer pour l'Anadyr, avec quelques troupes, à l'embouchure de la Kamtchatka. Il ne reſtoit enfin qu'un petit nombre de ſoldats ſans défiance.

Alors les Kamtchadales, long-tems ſoumis en apparence, ceſſent de diſſimu-

ler l'horreur qu'ils ont conçue pour leurs tyrans. Ils maſſacrent tous les Koſaques qu'ils peuvent rencontrer, volent à l'oſtrog inférieur, y mettent le feu, tuent les Ruſſes à meſure qu'ils ſortent des flammes, & prennent tous les effets qu'ils peuvent ſauver de l'incendie. Fiers de leur victoire, ils ſe parent de tout ce qui leur tombe ſous la main: les uns revêtent les habits d'officiers, d'autres des robes de femmes, quelques-uns des habits de moines, quelques autres des ornemens ſacerdotaux: pluſieurs avoient à la fois des jupes de femmes, des veſtes de ſoldats & des coëffures de moines.

Mais cette joie fut de courte durée. Une tempête fit rentrer le vaiſſeau dans le port: les troupes qui le montoient ſecoururent les Koſaques qui n'avoient pas ſuccombé: les canons furent tirés du navire & pointés contre les rébelles. Vainqueurs près d'un oſtrog, les Ruſſes coururent au ſecours des deux autres: les Kamtchadales payèrent leur entrepriſe par des flots de leur ſang, & furent enfin obligés de tendre de nouveau la tête au joug.

Les chefs de la ſédition furent punis de mort, & montrèrent, au milieu des tortures, une fermeté inébranlable. Quels que fuſſent les tourmens qu'on leur faiſoit ſouffrir, ils ne jetoient qu'un premier cri, gardoient enſuite un ſilence

obſtiné, & l'on eût cru qu'ils étoient inſenſibles.

La domination des Ruſſes, devenue plus douce, eſt à préſent ſolidement établie dans le Kamtchatka. Les commandans ſont mieux choiſis, chaque naturel n'eſt ſoumis qu'au tribut léger d'une ſeule peau, & les différentes peuplades ont pour juges leurs propres chefs. L'habitude de vivre avec les Ruſſes, leur en a fait adopter les mœurs: leurs enfans ſont élevés dans des écoles fondépar le gouvernement; & le Chriſtianiſme, qu'ils ont preſque tous embraſſé, les unit à leurs vainqueurs.



NAVIGATIONS ET DÉCOUVERTES DES RUSSES,

DANS LA MER GLACIALE ET L'OCÉAN ORIENTAL.

Voyages de la mer Glaciale.

ON ne peut aſſigner le tems où les Ruſſes voiſins de la mer Glaciale, s'embarquèrent ſur cette mer pour aller à la chaſſe aux ours blancs, juſques dans la nouvelle Zemle, & pour y prendre de ces morjets ou vaches-marines, dont l'ivoire n'eſt guères moins recherché que celui des éléphans. Nous avons vu les Ruſſes d'Arkhangel, excités par l'intérêt du commerce de la mer Blanche, & pénétrer à travers mille dangers, dans les golphes de l'Ob, & du Taz; tantôt navigeant au milieu des glaçons, tantôt traînant, pendant pluſieurs jours, leurs vaiſſeaux ſur la terre. Enfin nous avons

vu qu'en 1636 des hommes, partis d'Iakoutsk, avoient successivement reconnu l'Iana, l'Indiguirka, l'Alazéia, & la Kolyma, que d'autres appellent Kovyma.

Ces premiers progrès inspirèrent le desir & l'espérance de faire des découvertes encore plus orientales. Un certain Ignatief, natif de Mézen, dans le gouvernement d'Arkhangel, partit de la Kolyma en 1646, &, faisant voile vers l'Est, trouva un passage libre entre les côtes & les glaces dont la mer étoit couverte. Après quarante-huit heures de navigation, il entra dans une anse bordée de rochers, & trafiqua avec les Tchouktchi, mais sans hasarder aucune communication familière avec eux. Les Russes exposoient leurs marchandises sur le rivage, & les Tchouktchi mettoient à la place des dents de chevaux marins, brutes ou travaillées. La défiance réciproque ne permit pas aux deux nations de négocier avec plus d'intimité. On se rapprochoit par intérêt, on se fuyoit par une juste crainte. D'ailleurs on manquoit d'interprêtes, & Ignatief, content de sa première découverte, ne tarda pas à retourner à Kolymskoi. Muller,

L'année suivante, un certain Fédot Alexéïef, commis d'un marchand de Moskou, se mit à la tête d'une nouvelle entreprise. On joignit aux gens qu'il avoit rassemblés le Kosaque Déchnef,

chargé de veiller aux intérêts de la Couronne. Quatre kotches descendirent ensemble la Kolyma : on avoit entendu parler de l'Anadyr, on se proposoit d'en trouver l'embouchure ; & l'on se promettoit de la découvrir dans la mer glaciale. C'étoit une erreur ; mais dans tous les genres, on n'est guères parvenu que par le chemin de l'erreur à la découverte de la vérité.

Tout le premier été fut perdu : les glaces ne laissèrent aucun passage libre. Ce retard procura de nouveaux compagnons à l'entreprise projetée & sept kotches se trouvèrent prêts en 1648, au retour de la belle saison. Chacune avoit à peu près trente hommes d'équipage. Tant d'hommes, unis par la même cupidité, devoient bientôt être divisés par elle. Avant le départ, la discorde se mit entre Déchnef & Ankoudinof, autre chef de Kosaques.

On mit à la voile le 20 Juin. Il est malheureux qu'il n'existe aucun détail de cette navigation. On ignore les obstacles que les navigateurs purent avoir à surmonter ; on ne sait pas si la mer fut entièrement libre de glaçons : Déchnef, dans sa relation envoyée à Jakoutsk, se contente de dire que la mer n'est pas tous les ans aussi praticable qu'ils eurent le bonheur de la trouver. On parvint à la pointe des Tchouktchi, devant laquelle

ſont deux isles peuplées d'hommes de la même nation, qui ſe percent les lèvres pour y paſſer des morceaux de dents de cheval marin. Ces deux isles ne ſe trouvent, ni ſur la carte de Muller, ni ſur la dernière carte générale de l'Empire de Ruſſie, à moins que ce ne ſoient celles qui reſſerrent l'entrée du golphe de Tchaoun.

Des ſept kotches qui partirent de Kolymskoi, il en eſt quatre dont on ignore le ſort. Celle d'Ankoudinof fit naufrage, en côtoyant la pointe des Tchouktchi, & l'équipage fut réparti ſur les bâtimens de Déchnef & d'Alexéief. On mit à terre une ſeconde fois; on eut à combattre contre les Tchouktchi; Alexéief fut bleſſé: on remit à la voile & les deux kotches ſe perdirent de vue. On ſut long-tems après que Fédot Alexéief avoit été jeté dans le Kamtchatka, où il finit miſérablement ſes jours.

Déchnef lutta long-tems contre les vents & les tempètes: il fit enfin naufrage au mois d'Octobre, &, autant que peuvent l'indiquer les circonſtances, il fut jeté ſur la côte des Koriaks, au nord de la preſqu'isle du Kamtchatka, & aux environs de la rivière d'Oloutora.

Il ne lui reſtoit que vingt-cinq hommes. Il erra dans ces pays affreux, pendant les trois mois les plus rigoureux de

l'année, sous un climat glacé, cherchant toujours l'Anadyr, & ne sachant où il devoit le chercher. Sa course incertaine le conduisit enfin à l'embouchure de ce fleuve, dans une contrée montagneuse & déserte, & dépouillée de forêts & dénuée par conséquent de gibier. Placé sur les bords d'un grand fleuve & près des côtes de la mer, il n'avoit pas d'instrumens pour la pêche. Douze hommes de la troupe allèrent découvrir l'intérieur du pays, errèrent pendant vingt jours entiers, sans rencontrer un seul homme, & retournèrent enfin sur leurs pas, ne rapportant que le désespoir dont leur cœur étoit déchiré. Quelques-uns rejoignirent le gros de la troupe : les autres périrent en chemin, de froid, de faim, de misère, de chagrin & de fatigue.

Déchnef, au retour de l'été, s'embarqua sur l'Anadyr, remonta ce fleuve, trouva enfin les Anaouli, en tira quelques secours & les engagea même à payer un tribut. Cette peuplade étoit peu nombreuse. Elle ne put bien comprendre comment elle devoit être sujette d'une domination qui lui étoit inconnue, fit quelques efforts pour conserver sa liberté, fut traitée de rébelle & bientôt exterminée.

Déchnef, obligé de vivre dans le pays sauvage où il se trouvoit jeté, fonda l'Ostrog Anadyrskoi. Il ne voyoit aucun

moyen, ni de retourner en Sibérie, ni d'y faire parvenir de ses nouvelles. Perdu, loin de sa patrie avec quelques compagnons de sa misère, oublié du reste des vivans, ou compté par eux au nombre des morts, il ne lui restoit plus que cette vague espérance, dernière consolation des malheureux. Elle ne fut pas déçue. Des découvertes réelles, qui succédèrent à de trompeuses recherches, lui amenèrent enfin des compagnons & des secours.

Un Mikaïl Stadoukhin, qui avoit bâti en 1644 l'Ostrog inférieur de la Kolyma, étoit retourné l'année suivante à Jakoutsk. Une femme lui avoit rapporté que, dans la Mer Glaciale, se trouve une grande isle qui s'étend depuis l'Iana jusques devant l'embouchure de la Kolyma, & qu'on pouvoit même l'appercevoir du continent: elle avoit ajouté que les Tchouktchi y passoient en hiver sur la mer glacée, dans des traineaux tirés par des rennes. Il avoit aussi entendu parler de la Pov itcha, grande rivière qui se jette dans la Mer Glaciale, à trois ou quatre journées de navigation de la Kolyma. Il avoit écouté ces discours avec confiance, les répétoit avec enthousiasme, & ils étoient reçus avec une avide crédulité.

On n'eut pas de repos qu'on n'eût fait les découvertes que ces rapports indiquoient. Stadoukhin fut renvoyé ; en

1647, à Kolymskoi, avec ordre de chercher l'isle de la Mer Glaciale, l'embouchure de la Povitcha, & sur-tout de rendre les peuples tributaires.

Il ne put s'embarquer que dans l'été de 1649. Un second bâtiment qu'il avoit avec lui, fit naufrage: lui-même navigea pendant sept jours sans trouver d'isle ni de rivière. Il prit terre, & ne put recevoir aucune instruction. Les habitans ne connoissoient pas de grande rivière dans toute la contrée. Il fut obligé de se rembarquer & de retourner à Kolymskoi, rapportant, pour tout fruit de son expédition, des dents de chevaux marins qu'il avoit ramassées sur la côte du continent.

On apprit dans ce tems-là même que la rivière Povitcha, dont on cherchoit l'embouchure dans la Mer Glaciale, se jetoit en effet dans l'Océan, & n'étoit autre que l'Anadyr. On sut aussi que, sans aller le chercher par mer, en doublant la pointe des Tchouktchi, on pouvoit y parvenir par un chemin de terre bien plus court. On dut ces connoissances à une course que firent en 1650, des Kosaques de Kolymskoi, en remontant la rivière d'Anoui.

Une troupe de Kosaques & d'Aventuriers, sous la conduite de Motora, fut chargée d'aller s'emparer de l'Anadyr, & de soumettre au tribut les peuples qui

habitent ſes bords. Ce fut cette troupe qui rencontra Déchnef, & c'eſt lui qui après la mort de Motora, deſcendit le fleuve juſqu'à ſon embouchure. Ainſi cet homme, qui n'auroit dû attendre qu'une mort ignorée, dans un déſert encore inconnu, eut le bonheur de revoir ſa patrie, après lui avoir rendu de nouveaux ſervices.

La curioſité que les diſcours de Stadoukhin avoient excitée en Sibérie, étoit ſatisfaite en un point, puiſque l'Anadyr, qu'il avoit appelé Povitcha, étoit enfin bien connu. Mais on ne pouvoit renoncer à découvrir l'isle de la Mer Glaciale. Une réflexion bien ſimple ſembloit en détruire l'exiſtence : c'eſt que, dans aucun des voyages qu'on avoit faits entre la Léna & la Kolyma, on ne l'avoit apperçue, quoique pluſieurs bâtimens, obligés par les vents ou par les glaçons à prendre le large, euſſent navigé ſur les endroits mêmes où l'on prétendoit la devoir trouver.

Si cette terre avoit exiſté, elle auroit été découverte par André Gorélof, qui avoit été envoyé, en 1650, d'Iakoutsk à l'Indiguirka, pour y rendre les peuples tributaires. Parti au mois de Juin, il apperçut le dernier Août l'embouchure de la Khorma. Mais, lorſqu'il ſe croyoit près d'y entrer, il fut ſurpris par les glaces. Peu éloigné du continent, il pouvoit

le gagner à pied : mais le dégel survint ; &, pendant six jours, le vaisseau fut emporté toujours au nord par le vent. Une seconde gelée l'arrêta de nouveau. Goréloi fut obligé d'abandonner le bâtiment, qui fut bientôt mis en pièces ; &, marchant sur la mer glacée, tirant avec lui ce qu'il avoit pu sauver, il ne gagna la terre qu'après quinze jours entiers de fatigue & de souffrances. Il parvint enfin sur des traineaux à l'embouchure de l'Indiguirka, pour y éprouver toutes les horreurs de la famine. Dans le long trajet qu'il avoit fait, par mer, & toujours du sud au nord, il n'avoit rencontré aucune isle ; & il auroit dû être arrèté par celle qu'on avoit indiquée à Stadoukhin, si, du moins, elle avoit eu l'étendue qu'on lui supposoit.

Les relations de plusieurs autres voyages déposoient également contre l'existence de cette isle : mais les bruits courans l'emportoient sur toutes ces probabilités, & l'on fondoit, sur cette nouvelle découverte, des espérances trop agréables, pour vouloir y renoncer.

Elles furent encore ranimées par de nouveaux rapports. On reçut, en 1710, à Jakoutsk, les dépositions de plusieurs Kosaques, dont les uns avoient apperçu l'isle de loin par un beau tems, & dont les autres en avoient entendu parler. Je ne voudrois pas les taxer absolument de

mensonge ; ils disoient peut-être la vérité ; mais on se trompoit en exagérant l'importance de l'objet. Je crois bien qu'ils avoient apperçu le grouppe des isles aux ours, situées au nord-ouest de l'embouchure de la Kolyma; mais on vouloit qu'il fût question d'une seule isle très-considérable.

Dès lors le gouverneur de Sibérie donna des ordres exprès de faire, non-seulement la recherche de cette isle, mais encore de celles qui pouvoient border le Kamtchatka. Un Kosaque, nommé Vaguin, fut employé le premier à cette entreprise par le Voévode d'Iakoutsk. Il partit, avec onze autres Kosaques, au mois de Mai 1712, de la Zimovie qui étoit à l'embouchure de l'Iana. Il ne s'embarqua pas : il avoit pour voitures des narty; c'est le nom qu'on donne à des traîneaux tirés par des chiens. Il suivit la côte jusqu'à Sviatoi-noss, ou cap sacré, traversa la mer glacée sur les mêmes voitures, en tirant vers le nord, & parvint à une isle déserte, dont on pouvoit faire le tour en neuf jours. C'étoit apparemment l'isle de Saint-Diomède. On appercevoit de cette isle une autre terre plus septentrionale. Ce doit être une terre montueuse, dont on connoît seulement une partie de la côte méridionale, & qui est indiquée sur la nouvelle carte de Russie, au couchant de l'isle de Saint-Diomè-

de. Les provifions commençoient à manquer ; on craignoit la fonte, ou du moins la divifion des glaces, & Vaguin regagna la terre ferme, entre le Sviatoi-nofs & la rivière de Khroma.

La troupe éprouva alors la plus cruelle difette. Elle fut obligée de manger d'abord les chiens qui l'avoient amenée, & de chercher enfuite des rats pour s'en nourrir. Dans leur défefpoir, les compagnons de Vaguin l'affaffinèrent, ainfi que Permakof, leur guide.

C'eft de la bouche de ces affaffins qu'on a tiré les détails que nous venons de rapporter. Mais quand il furent de retour à la Zimovie de l'Iana, ils ne parlèrent d'abord d'aucune découverte. Ils racontèrent même qu'ils n'avoient marché fur la mer que pendant une demi-journée, en partant du Sviatoi-nofs ; que des tourbillons d'une neige fubtile, élevée par des vents impétueux, les avoient forcés à fe tenir cachés pendant fept jours entre des glaçons; qu'égarés enfuite, ils avoient erré douze jours fur la glace, avant de pouvoir atteindre le continent.

Mais enfin leur crime fut découvert par la bouche de l'un des complices : ils furent arrêtés, & ce fut alors feulement qu'ils commencèrent à parler de leurs découvertes. Cependant leur premier filence ne fuffit pas pour faire révoquer en doute leur dernière déclaration. Ils

peuvent avoir caché d'abord la vérité, dans la crainte qu'on ne leur ordonnât de recommencer encore un voyage auſſi fatigant.

Stadoukhin, le même qui, le premier, avoit parlé de l'isle de la Mer Glaciale, fut chargé de la chercher encore. Il partit de la Kolyma, ſur un de ces bâtimens qu'on nomme *chitiki*. Ce ſont des eſpèces de barques dont les planches ſont jointes entr'elles, &, en quelque ſorte, couſues par des courroies. C'eſt ce qui leur a fait donner leur nom, tiré d'un verbe ruſſe, qui ſignifie *coudre*. Le fond de ces barques eſt plat, & elles ne ſont guères propres qu'à naviger ſur des rivières. Elles valent beaucoup moins que les kotches, qu'on avoit abandonnées.

Stadoukhin ne trouva point d'isles : il n'apperçut qu'une pointe qui s'avance de la terre ferme vers l'eſt, & que des glaces éternelles rendent inacceſſible. Pouſſé par un vent de mer très-violent, il eut bien de la peine à ſe ſauver.

On ordonna encore, en 1714, deux autres voyages pour le même objet. Les chefs ſe nommoient Markof & Kouſſakof. Le premier devoit partir de l'Iana, & l'autre de la Kolyma. On ne ſait rien du voyage de Kouſſakof. Markof déclara qu'on ne pouvoit naviger ſur la Mer Sacrée,(*)parce qu'elle eſt conſtamment gla-

(*) La mer ſacrée eſt un grand golphe de la mer

cée dans toutes les saisons. Il partit de l'embouchure de l'Iana, avec neuf hommes, sur des nates traînées par des chiens. Il courut droit au nord pendant sept jours, aussi vîte que ses chiens purent le tirer, & fut arrêté enfin par des glaçons énormes, qui s'élevoient comme une chaîne de montagnes. Quelques-uns ont soixante pieds au dessus du niveau de la mer. Il gravit au sommet du glaçon le plus élevé, n'apperçut que des glaces, & ne découvrit aucune apparence de terre. Il fut obligé, au retour, de tuer plusieurs de ses chiens pour nourrir ceux qu'il vouloit se réserver.

Il sembla, pendant les neuf années suivantes, que la curiosité se fût ralentie: mais elle fut réveillée, en 1723, par un enfant-boïar d'Iakoutsk, nommé Amossof. Il rappela la vieille tradition de l'isle de la mer glaciale, & offrit d'aller lui-même en faire la découverte. Il se rendit à Kolymskoi avec une troupe de Kosaques: il alloit sortir du fleuve dans les derniers jours de Juillet 1724; mais, quoiqu'on fût au cœur de l'été, il fut arrêté par les glaces flottantes qui bouchoient le passage.

glaciale, au fond duquel se trouve l'embouchure de l'Iana. Il est terminé au nord-est par la pointe qu'on appelle *sviatoi-noss*, ce qui signifie en françois cap sacré.

On

On croiroit qu'il auroit dû être rebuté : mais ses espérances furent au contraire ranimées par le récit d'un aventurier, nommé Villaguin.

A l'ouest de la Kolyma, se jette dans la Mer Glaciale une rivière qu'on appelle la Tchoukotcha. C'est de là qu'en 1720 étoit parti Villaguin dans la compagnie d'un autre aventurier comme lui : ils avoient fait leur voyage pendant l'hiver sur la mer couverte de glaces, & ils avoient trouvé terre : ils ne pouvoient dire si c'étoit dans une isle ou sur le continent qu'ils avoient abordé. Un brouillard épais, & la violence du vent, toujours dangereuse en hiver dans ces contrées, parce qu'elle menace d'ensevelir les voyageurs sous une énorme épaisseur de neige, ne leur avoit pas permis de visiter l'intérieur du pays. Ils avoient seulement trouvé sur le rivage quelques cabanes ruinées & les débris de quelques autres. Il ajouta que, par un tems serein, on pouvoit voir cette terre de l'embouchure de la Tchoukotcha. Cela s'accordoit parfaitement avec la situation des isles aux ours, & c'étoit d'elles, sans doute, que parloit Villaguin : mais il conjecturoit que cette isle devoit s'étendre au couchant jusqu'au méridien de Sviatoi-noss, & à l'orient jusqu'à la demeure des Chélagui. Cette conjecture étoit fort éloignée de la vérité.

Amoſſof, encouragé par ce rapport qui flattoit ſes deſirs, ſe rembarque; & voulant apparemment reconnoître, par ſon extrémité orientale, cette terre qu'il croyoit ſi vaſte, il fait voile à l'eſt, au lieu de porter directement au nord. Il trouva un paſſage qu'on lui avoit indiqué; mais les glaces flottantes lui permirent à peine d'avancer quelque tems en raſant la côte, & le vent contraire le força de retourner à Kolymskoi. Il crut cependant avoir apperçu une petite iſle, & voulut s'en aſſurer.

Il partit en traîneau de la Kolyma le 3 Novembre, & revint le 23 du même mois, après avoir trouvé en effet une iſle montueuſe dont on pouvoit faire le tour en une journée, & qu'on pouvoit atteindre auſſi en une journée en partant de la terre ferme. Il y trouva de vieilles cabanes en ruine, les mêmes apparemment dont avoit parlé Villaguin. Il apperçut encore deux autres iſles ſéparées de la première par de petis détroits. Plus les détails ſe multiplient, & plus il eſt clair qu'il s'agit ici des iſles aux ours, que la carte générale de Ruſſie indique au nombre de cinq, & qu'on doit appercevoir en effet de l'embouchure de la Tchoukotcha, comme le diſoit Villaguin.

Le rapport d'Amoſſof parut ſans doute ſuffiſant, & l'on ne parla plus de chercher

la grande isle de la Mer Glaciale: mais des vues plus vastes & d'une utilité plus générale firent ordonner dans la suite de nouveaux voyages sur cette mer. Les Anglois & les Hollandois avoient inutilement cherché un passage aux Indes par le nord. Les Russes auroient les plus justes prétentions à la domination de la Mer Glaciale, si en effet elle pouvoit être dominée, & quatre expéditions, tendant toutes au même but, furent ordonnées à la fois par la Cour pour reconnoître si le passage étoit praticable. Un navigateur devoit se rendre par mer d'Arkhangel aux bouches de l'Ob: un autre devoit aller par mer de l'Ob à l'Iénissei: un troisième, partant de la Léna & tirant à l'ouest, devoit entrer aussi dans le même fleuve, & le dernier, sorti de la Léna, feroit voile à l'est, & tâcheroit de doubler la pointe des Tchouktchi, & de parvenir par mer au Kamtchatka. Le détail de ces différentes expéditions, toutes assez malheureuses, mérite de fixer notre attention, parce que bien des spéculateurs s'obstinent à croire que le passage par le nord n'est pas impraticable. Chacune de ces navigations devoit être assez courte, à en juger par la distance: cependant celles mêmes qui ont réussi, ont occupé beaucoup de tems.

Mouravief, commandé en 1734 pour tenter le passage d'Arkhangel à l'Ob, ne

parvint pendant le premier été qu'à la Petchora. L'été ſuivant il traverſa le détroit de Vaigat, laiſſant ſur ſa gauche l'iſle qui porte le même nom, & le continent à ſa droite, & ſe trouva dans une grande mer appelée Karskoe-More, parce qu'elle reçoit les eaux de la Kara. Nous avons déjà vu, en parlant de la Sibérie, que cette navigation n'avoit pas été inconnue au ſiècle précédent ; mais on n'avoit pas encore doublé la pointe qui ſépare la mer de Kara du golphe de l'Ob. Ce fut dans l'expédition dont nous parlons ici que cette route fut montrée pour la première fois aux navigateurs ; mais ils en feront toujours détournés par le trop grand nombre des obſtacles.

En 1735 fut tenté la trajet de l'Ob à l'Iéniſſei. Le lieutenant Ovtſin, montant une double chaloupe, longue & étroite] pour paſſer plus facilement entre les glaçons, n'atteignit que juſqu'au 70ᵉ degré de latitude, & ne put ſortir du golphe de l'Ob qui s'étend du Sud au Nord. Il fut contraint par la faiſon trop avancée de retouner à Bérézof. Sa route fut encore moins longue l'été ſuivant ; il ne parvint qu'à la hauteur où les golphes du Taz & de l'Ob ſemblent confondre leurs eaux. Après avoir remonté le troiſième été juſqu'au 72ᵉ degré dégré 30 minutes de latitude, il fut repouſſé par les glaces & forcé à regagner le continent. Enfin en 1738,

acompagné de Cochélef, que l'Amirauté avoit envoyé à ſon ſecours, il doubla le cap Matſol à l'eſt du golphe de l'Ob, & entra ſans obſtacle dans l'Iéniſſei.

La double chaloupe l'Iakoutek, deſtinée à chercher, par l'oueſt, l'embouchure de l'Iéniſſei, étoit commandée par le Lieutenant Prontchiſtchef. Cette expédition devoit être encore plus difficile que la précédente, parce qu'il falloit doubler une pointe qui s'étend du pays des Samoïèdes juſqu'au-delà du 78e degré de latitude. Il partit le 27 Juin 1735 d'Iakoutsk, deſcendit la Léna, & ne parvint le premier été que juſqu'à l'embouchure de l'Olének. L'été ſuivant il paſſa devant les rivières d'Anabara & de Khatanga, & trouva des iſles qui s'avançoient, dans une direction au nord-oueſt, fort avant dans la mer. Tous les détroits qui les ſéparent étoient glacés: il crut qu'en portant au nord il trouveroit enfin une mer libre, ſon eſpérance fut trompée: il fut arrèté au 77e dégré 25 minutes par des glaces impénétrables. Il rentra à la fin d'Août dans l'Olének. Sa femme l'avoit accompagné dans cette courſe ſi dangereuſe, tant l'amour peut donner de courage à un ſexe foible & timide. Ces deux époux, dignes d'un meilleur ſort, moururent peu de tems après avoir gagné la terre.

A la place de cet infortuné Prontchiſt-

chef, estimable sans doute, puisqu'il avoit inspiré tant d'amour, on envoya de Pétersbourg le lieutenant Khariton-Laptief. Il fut arrêté par les mêmes obstacles qu'avoit éprouvés son prédécesseur, & se contenta de décrire la côte par terre, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu.

Enfin la dernière expédition devoit se faire en tirant à l'est depuis l'embouchure de la Léna pour doubler le cap des Tchouktchi, & arriver au Kamtchatka par l'Océan oriental. Le lieutenant Lassénius fut chargé de cette entreprise, dont l'ancien voyage de Déchnef sembloit assurer la possibilité. Il sortit de la Léna par le promontoire Bykhovskoi le 7 Août, ou le 18 suivant le nouveau style. L'arrière saison paroissoit encore éloignée : cependant après sept jours de navigation, les vents contraires, les brouillards, les glaces flottantes & les neiges, le forcèrent à chercher un port pour y passer l'hiver. Il entra dans une rivière qu'on appelle Karaoulakh, entre la Léna & l'Iana ; attaqué du scorbut avec tout son monde, lui-même mourut, & son équipage, composé de cinquante-deux hommes, fut réduit à sept.

On envoya, pour lui succéder, le lieutenant Laptief. Celui-ci partit en 1736, quoiqu'on fût déjà en été, il trouva la mer encore glacée à l'embouchure de la Léna : il ne restoit qu'un passage étroit

qui pouvoit porter des canots. Laptief en profita pour aller joindre le navire qui étoit resté dans le Karaoulakh. Il y parvint, & mit à la voile le 15 Août: il prit son cours au nord-est pour atteindre le Sviatoi-noss qui s'avance considérablement dans la mer entre l'Iana & l'Indiguirka. Mais, après deux jours seulement de navigation, il trouva une glace continue & impénétrable qui lui fit désespérer de pousser plus loin son entreprise. Pendant qu'il tenoit conseil, le navire fut entouré de glaces qui ne laissoient qu'un seul passage libre au sud-ouest. On en profita, & l'on eut le bonheur de rentrer dans la Léna.

Malgré le mauvais succès de ces deux tentatives, Laptief fut renvoyé de Pétersbourg en Sibérie pour en faire encore une troisième. On vouloit savoir si, par des efforts redoublés, on ne parviendroit pas à terminer une navigation qui avoit déjà été faite auparavant. Laptief descendit la Léna sur son ancien bâtiment, entra dans la Mer Glaciale, prit le large à la fin de Juillet, doubla le 15 Août le Sviatoi-noss, & parvint à la fin du mois à l'embouchure de l'Indiguirka. L'hiver étoit déjà si rude, que, dès le premier Septembre, le navire fut pris par les glaces. Il n'y avoit pas assez de fond pour faire entrer le vaisseau dans l'Indiguirka. Une tempête brisa la glace & poussa le

vaisseau jusqu'à quinze lieues au nord du continent, où les glaces l'enveloppèrent de nouveau : on fut obligé de l'abandonner. Laptief se rendit l'été suivant à la Kolyma, en longeant la côte, sur un petit bateau. La crainte des féroces Tchouktchi ne lui permettoit pas d'aller plus loin au Levant ni par terre ni par mer, & il gagna par terre l'Anadyr. Un auteur étranger, voulant prouver qu'encore aujourd'hui on double aisément la pointe des Tchouktchi, a cité l'expédition de Laptief qui ne la doubla pas.

Ces expéditions doivent détruire l'espérance de trouver, par le nord, une route aux Indes orientales. L'habileté des navigateurs ne pourra vaincre les obstacles que leur opposent des glaces éternelles, tantôt poussées vers la côte par les vents, tantôt chassées vers les poles, se liant entr'elles & formant une barrière invincible, aux premières approches du froid.

Pour que la navigation de la Mer Glaciale fût utile au commerce, il faudroit qu'elle pût se faire en une seule saison; & les Russes ont été souvent obligés d'employer plusieurs étés pour franchir un petit nombre de méridiens. Il ne paroît pas qu'on dût être plus heureux en s'approchant d'avantage du pole. L'immobilité des montagnes de glaces qu'on trouve à une certaine hauteur, & qui ne sont

jamais déplacées ni par les vents ni par le mouvement des eaux, prouve qu'elles ſont fixées par une continuité de glace juſqu'au pole, ou qu'elles ſont liées à des terres inconnues qui leur ſervent de baſe.

Le paſſage le long des côtes, qui a été franchi dans le dernier ſiècle, eſt peut-être rendu impraticable aujourd'hui par la diminution prouvée des eaux de la mer. On trouve, à quelque diſtance du rivage, aſſez loin des endroits auxquels la marée parvient encore aujourd'hui, des bois qu'elle a dépoſés.

Une autre cauſe doit avoir obſtrué des paſſages libres autrefois : c'eſt l'augmentation de la quantité des glaces. Car la rigueur des longs hivers, pendant leſquels l'intenſité du froid eſt encore augmentée par celui qui réſulte de la maſſe énorme des glaçons, doit conſolider une plus grande quantité d'eau qu'il ne peut s'en liquéfier pendant la courte durée des étés, dont la chaleur eſt encore ſouvent contrariée par les vents qui n'arrivent du pole qu'après avoir franchi des montagnes de glaces.

Si l'on veut ſuppoſer encore que des barques très plattes & fort légères pourroient trouver un paſſage entre les glaces & la côte, cette route n'en feroit pas moins inutile aux navigateurs étrangers qui ne peuvent faire ce voyage avec fruit

que ſur des vaiſſeaux chargés de marchandiſes & de proviſions. Mais d'ailleurs cette ſuppoſition, vraiſemblable pour une partie de la route, eſt bien gratuite pour la totalité, puiſqu'on ne paroît pas avoir jamais franchi l'eſpace de mer qui ſe trouve entre l'embouchure de l'Iéniſſei & celle de la Léna : on ne ſait en effet ſur quel fondement on a ſuppoſé qu'autrefois deux vaiſſeaux s'étoient avancés à trois cents lieues au nord-eſt de la Nouvelle Zemle. Avant de vouloir prouver, comme on l'a fait, par cette navigation, la poſſibilité du paſſage par le nord, il faudroit que cette navigation elle-même fût prouvée, & elle eſt plus qu'incertaine.

Il n'eſt pas moins douteux qu'on ait doublé la pointe des Tchouktchi depuis Déchnef, quoique Gmélin parle ſur des rapports vagues, & une tradition incertaine, d'un homme qui partit de la Kolyma ſur un canot, & atteignit par mer le Kamtchatka.

Nouvelles découvertes des Ruſſes, par Koxe.

Le dernier qui ait tenté cette entrepriſe fut un certain Chalavrof. Il conſtruiſit à ſes frais un chitik, & deſcendit la Léna en 1761, accompagné d'un officier de la marine impériale exilé en Sibérie. C'eſt à cet officier qu'on doit la carte de l'expédition. Dès le mois de Juillet, Chalavrof fut obligé par les glaces de conduire ſon bâtiment à l'embouchure de l'Iand,

où il fut long.tems retenu par la durée des mêmes obſtacles. Il remit à la voile le 19 Août, & les glaces l'empêchèrent encore de tenir la haute mer. Il doubla enfin le Sviatoi-noſs, reconnut la terre montueuſe qu'avoient apperçue les compagnons & les meurtriers de Vagui, & ne paſſa qu'avec beaucoup de peine, & un travail de huit jours entiers, le détroit qui ſépare l'isle de Saint Diomède de la Sibérie. Il dépaſſa par un vent favorable l'embouchure de l'Indiguirka & celle de l'Alazeïa. Mais, vers la fin de Septembre, le navire s'approchant trop de la côte, fut preſſé par d'énormes glaces flottantes entre les isles aux ours & le continent. Chalavrof paſſa l'hiver près des bouches de la Kolyma.

Les glaces ne lui permirent de remettre en mer qu'à la fin de Juillet 1762. Il fut embaraſſé par les glaces le 10 Août, & entièrement renfermé le 19. Débarraſſé le 23, il s'efforça de gagner la haute mer qu'il croyoit plus libre : mais il fut jeté par les vents contraires entre d'énormes glaçons flottans. Il parvint à les dépaſſer, & ſe flattoit de doubler bientôt le Chélatskoi-noſs : mais les vents contraires lui firent perdre un tems précieux, & l'approche de l'arrière-ſaiſon le força de chercher un hivernage. Il cingla au ſud, & découvrit une baie ouverte qui n'avoit pas encore été connue, & qui eſt bornée

par la côte occidentale de Chélatskoi-nofs. N'ayant trouvé ni forêts ni bois flotté, pour conftruire des barraques, il regagna l'embouchure de la Kolyma.

Il fe propofoit de doubler le Chélats-koi-nofs l'année fuivante : mais le défaut de provifions & la mutinerie de fon équipage l'obligèrent de regagner la Léna. Les obftacles qu'il avoit éprouvés, les maux qu'il avoit foufferts, n'avoient point abattu fon courage. Toujours perfuadé que fon entreprife n'étoit pas impoffible, il vouloit la terminer. Il équipa le même chitik qu'il avoit déjà monté, & fortit de la Léna en 1764. On ne l'a jamais revu depuis. On préfume qu'il a été tué avec tout fon monde par les Tchouktchi.



VOYAGES

Sur l'Océan Oriental.

Nous avons cru devoir rapporter de suite toutes les expéditions qui ont été faites sur la Mer Glaciale, parce qu'il faut les comparer entr'elles pour bien connoître les difficultés, peut-être insurmontables, qui s'oppofent à la route des Indes par le nord. D'autres entreprifes vont nous faire remonter au commencement de ce fiècle.

On apprit alors qu'une chaîne d'isles, Muller. dont on ne connoiffoit pas encore le nombre ni l'étendue, règnoit au fud du Kamtchatka. Un bâtiment japonois avoit fait naufrage fur les côtes de cette prefqu'isle; ce qui donna lieu de foupçonner qu'on n'étoit pas fort éloigné du Japon. Cette conjecture fut confirmée, lorfque d'autres Japonois échouèrent encore en 1710 au nord d'Avatcha: l'un d'eux fut envoyé à Pétersbourg. Ces infortunés firent bientôt affez de progrès dans la langue ruffe, pour donner des lumières fur les isles Kouriles & fur leur patrie.

Mais avant que la Cour pût en profi-

ter, des Kosaques du Kamtchatka, qui avoient un crime à réparer, s'embarquèrent à Bolchéretskoi sur une sorte de barques qu'on appelle *baidars*. Ces bateaux sont de l'invention des naturels du pays, & leur construction est un témoignage de la première industrie que le besoin donne à des peuples presque sauvages. Ils consistent en une carcasse légère, formée souvent de côtes de baleine, & recouverte de peaux de chiens de mer.

Les Kosaques gagnèrent la première des isles Kouriles. Ils eurent un combat à soutenir avec les habitans, à qui l'on donne improprement le nom de Kouriles, puisque ce sont des Kamtchadales, qui, au commencement de ce siècle, y cherchèrent leur sûreté.

Conquérans de la première isle, les Kosaques se servirent de trois bâtimens des vaincus pour passer à la seconde. Ils s'y trouvèrent trop foibles pour hasarder des hostilités, & retournèrent au Kamtchatka.

Après cette expédition volontaire, entreprise par des meurtiers qui cherchoient à mériter leur grace par quelque grand service, il s'en fit encore deux autres, sur un ordre d'Iakoutsk, de faire reconnoître les isles voisines du Kamtchatka, & d'en procurer une bonne description. On ne visita encore que les pre-

mières de cès isles : c'est sur le rapport de Kozirevski, chargé de ces expéditions, & sur-tout d'après les détails fournis par les Japonois naufragés, que nous allons suivre cette chaîne qui conduit jusqu'au Japon, & donner les noms des isles qui la composent. Ce sont leurs noms véritables, ceux que leur donnent les naturels & les Japonois leur voisins; & ils sont très-différens de ceux que leur ont imposés depuis les navigateurs Russes. Il faut observer qu'en suivant la chaîne qui lie, en quelque sorte, le Kamtchatka au Japon, nous négligerons une multitude d'isles inférieures qui la bordent au levant & à l'occident.

A l'extrémité méridionale du Kamtchatka, s'étend, à quatre à cinq lieues dans la mer, une pointe de terre basse, & qui n'a pas plus d'un demi quart de lieue de largeur. Sa figure lui a fait donner par les Russes le nom de *lopatka*, qui signifie pèle. Il ne faut que 2 ou 3 heures pour passer en baidar de cette pointe à la première des isles Kouriles, autrefois déserte, & occupée en 1706 par les Kamtchadales. Elle se nomme Choumtchou. On y prend des loutres de mer & des renards.

A une lieue de cette isle, se trouve la seconde, nommée Pouroumouchour. Les habitans s'habillent d'une toile d'or-

tie qu'ils fabriquent eux-mêmes, & reçoivent des Kouriles plus méridinaux, des étoffes de coton & de soie, des ustensiles de cuisine, des vases de porcelaine, & des sabres. Ils sont braves & bien armés. Ils emploient, avec la même adresse, l'arc, le sabre & la pique.

On peut traverser en une demi-journée, sur des baidars, le détroit qui conduit à la troisième isle, qu'on appelle Mouchou, ou Oni-Koutan. Les habitans prennent des loutres, des castors de mer, des renards, & vont dans les isles voisines faire la chasse aux zibelines. Ils savent fabriquer des toiles d'ortie, font quelque commerce, & vont acheter au Kamtchatka des fourrures qu'ils transportent chez les Insulaires plus méridionaux.

De l'isle Mouchou, on passe en quelques heures à celle d'Araouma-Koutan, inhabitée, & qui n'est remarquable que par un volcan.

Un trajet d'une même largeur conduit à celle de Sias-Koutan, qui n'a que fort peu d'habitans, mais qui est le marché ou le rendez-vous de commerce des Insulaires septentrionaux & méridionaux.

Il faut ensuite naviger pendant un jour entier pour arriver à Skhokoki. Les quatre isles suivantes, Motogo, Chachova, Ouchichir & Kitoui, toutes fort peu

étendues, inhabitées, & dont on ne dit rien de remarquable, ne ſont ſéparées entr'elles que par des bras de mer qu'on peut paſſer en une demi-journée de navigation: mais ces courtes traverſées ſont dangereuſes pendant la marée, parce qu'alors le courant eſt fort rapide.

L'onzième isle, nommée Chimouchir, eſt habitée, & n'eſt éloignée des précédentes, qu'autant que celles-ci le ſont entr'elles.

Un trajet un peu large conduit à Itourpou, la douzième des Kouriles, qui eſt grande & bien peuplée. Elle offre des ports aſſurés contre les tempêtes, & eſt couverte de hautes forêts, quoiqu'on ne trouve que peu de bois dans les précédentes. C'eſt à cette isle que commence un peuple différent de mœurs & de langage des Kouriles ſeptentrionaux. Ceux-ci donnent à ce peuple le nom de Kykh-Kourile: les Japonois les connoiſſent ſous le nom d'Ieſſo. Les Kouriles méridionaux ſe diſtinguent des autres par plus de politeſſe & par une propreté plus recherchée: ils joignent auſſi plus d'art au courage naturel. Ils ſe raſent la tête, & ſaluent en fléchiſſant le genou. On trouve chez eux un grand nombre d'eſclaves kamtchadales des deux ſexes.

Enfin, après avoir paſſé les isles Ouroup & Kounachir, on parvient à l'isle

Matmai, qui eſt la dernière & la plus grande de toutes. Sur la rive occidentale, s'élève la ville qui porte le même nom que l'isle. Elle a été bâtie & eſt habitée par des Japonois. La place eſt défendue par une garniſon pourvue d'armes à feu, & même d'artillerie. Des corps de garde ſont établis le long de la côte au levant & au couchant. L'isle Matmai n'eſt ſéparée du Japon (*) que par un détroit qui a peu de largeur, mais dont la traverſée eſt dangereuſe.

Ces détails, donnés par les Japonois, & confirmés depuis par les navigateurs Ruſſes, contrediſent les découvertes faites en 1643 par le vaiſſeau le Caſtricum, & la figure qu'on a donnée & qu'on donne encore ſur toutes les cartes à la terre d'Ieſſo. Au lieu des différentes isles Kouriles méridionales, on trace une ſeule grande isle qu'on appelle Ieſſo ou terre de Jéſo, une autre isle ſous le nom de Terre des États, & les côtes des prétendues terres de la compagnie. Mais le témoignage des Japonois qui commercent avec les inſulaires des Kouriles méridionales, qui ont bâti une ville dans la principale de leurs

(*) La plus conſidérable des isles qui compoſent ce que nous appelons le Japon, ſe nomme Niphon. Le mot Japon eſt inconnu dans l'Empire que nous avons appelé Japon. C'eſt une corruption, introduite par les Portugais, du mot Gé-puen, ou plutôt Dche-bing, par lequel les Chinois déſignent l'isle de Niphon.

isles, qui y entretiennent des troupes, & qui apparemment tiennent les habitans sous leur domination, doit l'emporter sur celui des Hollandois qui montoient le Castricum, qui n'ont pas abordé à ces différentes isles, & qui peuvent avoir pris plusieurs isles contiguës pour une seule terre, & les détroits qui les séparent pour des golphes. Enfin il paroit certain que le nom d'Iesso n'appartient point à un pays, comme l'indiquent les géographes, mais à un peuple qui est répandu dans plusieurs isles. Le moindre mousse Japonois doit savoir mieux tout cela que des savans de Paris, qui décrivent le monde dans leurs cabinets.

Pierre I, dans les derniers tems de sa vie, médita de plus grandes découvertes, qui, tentées plusieurs fois, excitoient encore la curiosité intéressée des navigateurs, & la curiosité oisive du monde savant: il s'agissoit de résoudre tous les doutes sur la division ou la continuité de l'Asie & de l'Amérique. Il crut qu'il étoit réservé à ses sujets de décider cette importante question; il dressa de sa main l'instruction qui devoit être remise aux navigateurs qu'on chargeroit de cette recherche, & confia au général Amiral le soin de la faire exécuter. Il prescrivoit de visiter les côtes du nord encore inconnues, d'examiner si elles tenoient à l'Amérique, & de reconnoître s'il y avoit

quelque port dont les Européens eussent déjà pris possession.

L'Empereur mourut peu de tems après avoir arrêté ce grand dessein : mais Catherine I n'en négligea pas l'exécution.

Vitus Béring, Danois de naissance, alors capitaine de vaisseau, fut mis à la tête de cette belle entreprise. Il eut sous lui deux lieutenans, Martin Spangberg & Alexei Tchirikof. Pour faire sentir toutes les difficultés de cette expédition, il faut suivre ces officiers depuis la capitale jusqu'au port d'Okrsotsk, & jusqu'au Kamtchatka.

Ils partirent de Pétersbourg au mois de Février 1725, arrivèrent en Mars à Tobolsk, & passèrent à Ilimsk, où ils prirent leurs quartiers d'hiver. On travailloit en même tems à faire les provisions nécessaires pour le voyage.

Au printems de 1726, ils descendirent la Léna jusqu'à Iakoutsk, & le lieutenant Spangberg prit les devans par l'Aldan, la Maïa, & l'Ioudoma, avec une partie des vivres, & les matériaux les plus pesans. Béring partit peu de tems après, & laissa Tchirikof à Iakoutsk, avec ordre de transporter par terre le reste des matériaux & des vivres. La difficulté des transports à travers des solitudes marécageuses, avoit rendu cette séparation indispensable.

Le voyage de Béring fut heureux. Mais Spangberg, ſurpris par les glaces dans l'Ioudoma, obligé de continuer ſa route à pied, faiſant traîner avec lui les matériaux qui lui étoient confiés, abattu par l'excès de la fatigue, ſouffrit une ſi cruelle diſette, que ſes gens furent obligés de manger leurs poches de peau, les courroies de leurs équipages, & juſques au cuir de leurs bottes. Il arriva enfin à Okhotsk au commencement de Janvier 1727, &, au lieu de goûter le repos dont il avoit tant beſoin, il fut obligé de retourner ſur les bords de l'Ioudoma, pour chercher les reſtes de ſa charge. Tchirikof n'arriva qu'en été, & n'éprouva aucun accident dont le ſouvenir ait merité d'être conſervé.

On conſtruiſoit cependant à Okhotsk le bâtiment la fortune, qui ſortit du port le 30 Juin, ſous le commandement de Spangberg à Bolchéretskoi, au ſud-oueſt du Kamtchatka, les charpentiers & les matériaux les plus néceſſaires. Béring & Tchirikof partirent deux mois après, & joignirent Spangberg. Ils paſſèrent enſemble à l'Oſtrog, qui ſe trouve à l'embouchure de la Kamtchatka, au levant de la preſqu'isle. On y conſtruiſit un paquebot qui fut nommé le Gabriel. Il fut lancé à l'eau le 10 Juillet 1728, & l'on partit dix jours après.

On fit voile au nord-eſt, ne perdant

presque jamais de vue les côtes du Kamtchatka. On reconnut, le jour de Saint-Laurent une isle à laquelle fut donné le nom du Saint dont on célébroit la fête, &, cinq jours après, le 15 Août, à la hauteur du 67° 18′, on atteignit un cap derrière lequel la côte couroit au couchant. Le capitaine supposa que cette côte conservoit toujours la même direction, & fuyoit celles de l'Amérique loin de pouvoir s'y réunir. Il crut dès-lors sa commission remplie, & ne pensa plus qu'au retour. On ne doit pas l'accuser d'une impatience peu raisonnée. Le tems approchoit où les brouillards épais de l'automne alloient rendre la navigation dangereuse, & où les glaces envelopperoient le vaisseau. Il ne pouvoit même se présenter à l'esprit d'hiverner de plein gré sur des côtes, qui, comme toutes celles de la mer glaciale, étoient dépouillées de bois; qui, peut-être, n'offriroient aucun port, & seroient bordées de rochers escarpés. Béring entra dans le Kamtchatka le 20 Septembre, vieux style, qui répond au premier Octobre.

Il entendit conter, à son retour, qu'en navigeant au Levant, on rencontreroit une terre peu éloignée. Lui-même, pendant sa navigation, avoit remarqué des vagues plus courtes & moins élevées qu'elles ne le sont ordinairement en pleine mer: il avoit vu flotter des pins qui ne

croiffent point dans la prefqu'ifle, & on l'affuroit en même tems que, des côtes élevées du Kamtchatka, on appercevoit par un tems ferein la terre voifine.

Il fe rembarqua l'année fuivante pour reconnoître cette terre : mais, après s'être éloigné de cinquante lieues de la côte, fans avoir rien apperçu, il fut arrêté par les vents contraires, changea fon cours, doubla la pointe méridionale du Kamthatcka, entra dans l'embouchure de la Bolchaïa-Réka, fe rembarqua pour Okhotsk, & retourna enfin à Pétersbourg.

Pendant qu'il étoit encore fur mer, occupé à chercher inutilement cette terre indiquée à l'eft du Kamtchatka, un bâtiment Japonois fut jeté fur la côte par la tempête. Un lieutenant de Kofaques, qui ne vit, dans le malheur de ces étrangers, qu'une occafion de s'approprier les débris de leur fortune, maffacra l'équipage, & ne réferva que deux hommes. L'un étoit un vieillard & l'autre un enfant d'onze ans. Le Kofaque reçut la peine due à fon crime, & les deux Japonois furent tranfportés à Iakoutsk, & menés enfuite à Pétersbourg, où ils arrivèrent en 1732. On leur enfeigna la langue ruffe; & ils furent chargés de faire, à l'Académie des fciences, des élèves dans la langue japonoife. Déjà quelques-uns de leurs difciples commençoient à faire de grands pro-

grès, lorſqu'ils perdirent leurs maîtres, dont l'un mourut en 1736 & l'autre en 1739.

Béring & ſes deux lieutenans, loin de ſonger à ſe livrer au repos, après les fatigues de leur première expédition, propoſèrent eux-mêmes d'en faire une ſeconde, & de tenter de nouvelles découvertes ſur une mer encore trop peu connue. Cette offre courageuſe fut goûtee de la Cour, qui, pour témoigner à ces deux braves officiers combien elle étoit ſatisfaite de leur zèle, éleva le capitaine Béring au rang de capitaine-commandeur, ou de Commodore, & les deux lieutenans au rang de capitaines. Il fut arrêté que l'on équipperoit pluſieurs bâtimens, dont les uns dirigeroient leur courſe à l'eſt vers le continent de l'Amérique, & les autres au Sud vers le Japon.

Le Sénat, voulant procurer aux chefs de cette expédition toutes les lumières capables de diriger leurs recherches, demanda, en 1732, à l'Académie des ſciences, un mémoire détaillé de toutes les connoiſſances qu'on avoit acquiſes ſur le Kamtchatka, ſur les mers dont il eſt baigné & ſur les contrées voiſines. Deliſle dreſſa une carte fautive, comme elle devoit l'être alors, & rendit compte par écrit des découvertes ſuppoſées déjà faites & des moyens d'en faire de nouvelles.

Le ſénat porta plus loin encore ſes ſoins

ſoins pour le ſuccès de l'entrepriſe : il ordonna à l'Académie des ſciences de choiſir un profeſſeur de ſon corps pour accompagner Béring, & déterminer, par des obſervations aſtronomiques, la vraie poſition des terres qu'on alloit découvrir. Deux membres de l'Académie s'offrirent d'eux-mêmes à faire ce voyage laborieux. L'un étoit Jean-Georges Gmelin, profeſſeur de Chymie & d'hiſtoire naturelle ; & l'autre, Deliſle de la Croyère, ſecond profeſſeur d'Aſtronomie. Le ſavant Muller ſe préſenta dans la ſuite pour écrire l'hiſtoire civile de la Sibérie, les antiquités, les mœurs & les uſages des peuples, & l'hiſtoire même du voyage qu'on alloit entreprendre.

Les offres de tous ces ſavans furent acceptées : mais la Croyère fut ſeul de l'expédition maritime. Les préparatifs prirent beaucoup plus de tems que l'on n'avoit prévu ; les années s'écouloient & l'on ne ſavoit pas encore quand on pourroit s'embarquer. Gmelin, après pluſieurs années de ſéjour en Sibérie, fut obligé, par ſa mauvaiſe ſanté, de demander ſon rappel : il fut remplacé par Steller. Muller, au lieu de s'embarquer, reſta dans la Sibérie pour la parcourir & en achever la deſcription.

Les mêmes vues qui préſidoient à l'expédition du Kamtchatka, faiſoient ordonner les dernières expéditions ſur la

Mer Glaciale dont nous avons rendu compte. Les préparatifs se continuent, lentement, quoiqu'avec ardeur : déjà six années s'étoient écoulées depuis qu'on s'occupoit laborieusement de ce grand projet. Le capitaine Spangberg, chargé du voyage au Japon, fut prêt le premier, parce que cette entreprise exigeoit des apprêts moins considérables que celle du Commodore.

Spangberg montoit le Dogre le Michel-Archange, & le lieutenant Walton la double chaloupe l'Espérance. Les glaces ne lui permirent de sortir d'Okhotsk que vers le milieu du mois de Juin 1738, quoiqu'à Saint-Pétersbourg, qui est presqu'à la même hauteur, la navigation soit toujours libre au commencement de Mai. Il gouverna vers le Kamtchatka, entra dans la Bolchaïa-Réka ; &, après s'y être arrêté autant qu'il le falloit pour préparer ses quartiers d'hiver, il dirigea son cours vers les isles Kouriles. Mais il n'étoit encore descendu qu'au 46e degré de latitude, lorsque l'automne déjà avancé le fit penser au retour.

Il remit en mer le 22 Mai 1739 : une forte tempête, accompagnée d'une brume épaisse, le sépara de Walton : ils se cherchèrent mutuellement sans se trouver, & achevèrent séparément leur route.

Spangberg mouilla l'ancre près des cô-

tes du Japon, le 18 Juin, à 36° 41 min. de latitude, suivant son estime. Des villages s'élevoient dans une campagne couverte de moissons ; une multitude de bâtimens Japonois bordoit le rivage. Deux barques s'approchèrent du vaisseau Russe, & firent signe à Spangberg de venir à terre: lui-même les invita par signes à venir à bord ; mais la défiance étoit mutuelle, & le capitaine leva l'ancre dans la crainte de quelque surprise. Tantôt il prenoit le large, tantôt il se rapprochoit de la terre.

Le 22, à la hauteur de 38° 25 minutes, on fit quelque commerce avec deux barques de pêcheurs. Quoique les Japonois avec qui l'on trafiquoit ne fussent que des gens du commun, ils montrèrent beaucoup de politesse & une grande équité dans le prix qu'ils mirent aux marchandises qu'ils recevoient ou qu'ils donnoient en échange.

Avant qu'on eût quitté cette hauteur, un bateau amena quatre hommes au bâtiment. Leurs robes brodées, leur bonne mine, annonçoient des personnes distinguées. En entrant dans la chambre du capitaine, ils s'inclinèrent jusqu'à terre, les mains jointes par-dessus la tête, & ne se relevèrent qu'après y avoir été forcés par Spangberg. Ils parurent goûter avec plaisir l'eau de vie & les mêts qui leur furent offerts. On leur présenta un globe &

une carte marine : ils reconnurent ſans peine leur pays, qu'ils déſignèrent par le nom de Niphon.

Lorſque Spangberg rentra dans le port d'Okhotsk, Walton y étoit déjà de retour. Deux jours après avoir été ſéparé du capitaine, il apperçut la terre du Japon par les 38° 17 minutes de latitude. Son eſtime lui donnoit une différence de 11° 45 minutes de longitude à l'oueſt de la première des iſles Kouriles : il continua de courir ſud, ſans perdre terre juſqu'au 35° 48 minutes : il ſuivit quelques bâtimens Japonois, & ſe trouva devant une ville. Une barque Japonoiſe, montée de dix-huit hommes, s'approcha du vaiſſeau ; ces gens invitèrent les Ruſſes à deſcendre à terre. Leur politeſſe inſpira de la confiance à Walton, qui envoya dans un eſquif le ſecond Pilote, nommé Kazimérof, le Quartier-Maître & ſix ſoldats. Il leur donna des tonneaux vides pour les remplir d'eau fraîche, & quelques bagatelles qu'ils puſſent offrir aux habitans.

Plus de cent petites barques vinrent au devant de l'eſquif. Le rivage étoit couvert de ſpectateurs : tous s'inclinèrent devant les Ruſſes. Les Japonois s'empreſſèrent à enlever les deux tonneaux vides, allèrent les remplir & les rapportèrent à l'eſquif.

Kazimérof n'y laiſſa que deux ſoldats & mit pied à terre. La ville occupoit à

peu près 3 quarts de lieue le long du rivage, & contenoit environ 15 cents maisons, tant de pierre que de bois. Tout offroit une grande propreté dans les rues & dans l'intérieur des maisons. On voyoit un grand nombre de boutiques où l'on vendoit sur-tout des toiles de coton. Kazimérof & ses gens entrèrent dans la maison où il avoit vu porter ses tonneaux. Le maître vint au devant d'eux à la porte, les fit entrer avec beaucoup de civilité & leur présenta une collation de fruits & de confitures, dans des vases de porcelaine.

Plus de cent petits bâtimens, dont chacun étoit monté de quinze hommes, reconduisirent Kazimérof jusqu'au vaisseau. Dans une de ces barques étoit un homme de condition qui entra dans le navire. La richesse de ses habits, les respects qu'on lui témoignoit, firent juger qu'il tenoit dans la ville un des premiers rangs. Il fit présent à Walton d'un vase rempli d'un vin coloré, assez fort & d'un goût agréable, mais mêlé d'un peu d'aigreur: comme on ne le but qu'à Okhotsk, peut-être avoit-il acquis ce défaut dans le transport.

Walton, après avoir croisé quelque tems sur les côtes du Japon, fit voile à l'est pour reconnoître s'il ne découvriroit pas quelque terre, &, n'ayant rien apperçu, il retourna au Kamtchatka, &

ensuite à Okhotsk.

Le but de ce voyage avoit été de déterminer la vraie position du Japon par rapport au Kamtchatka. On avoit cru longtems qu'ils étoient presque sous le même méridien. C'est ainsi que les avoit placés Strahlenberg, & cette erreur avoit été copiée par Kirilof, dans la carte générale de l'Empire de Russie. Mais, suivant le cours & les observations de Spangberg & de Walton, le Japon est situé de 11 à 12 degrés de longitude à l'ouest du Kamtchatka.

Enfin au printems de l'année 1741, tout fut prêt pour l'expédition du Commodore, & les deux paquebots, dont l'un devoit être monté par lui-même, & l'autre par le capitaine Tchirikof, alloient sortir du port d'Avatcha, qui fut alors nommé *Pétropavloskoi*, (Pierre & Paul). Il ne restoit plus qu'à convenir du cours que l'on tiendroit.

On assembla un conseil composé de tous les officiers : on n'ignoroit pas les indices d'un pays voisin à l'est ; mais elles étoient contrariées par la carte que Delisle avoit dressée & présentée au Sénat. Delisle de la Croyère en avoit une copie qu'il apporta au conseil : on n'y voyoit à l'est qu'une mer libre ; mais au sud-est d'Avatcha, étoit indiquée une prétendue terre vue par Jean de Gama. On ne connoît pas ce Jean de Gama ; on ignore quand

il a fait la découverte qu'on lui attribue : on sait seulement que Texeira, cosmographe du Roi de Portugal, l'a indiquée le premier dans une carte qu'il publia en 1649. Il la place à 10 ou 12 degrés au nord-est du Japon, & elle paroît être la même que la prétendue terre de la compagnie, vue du Castricum, qui n'est autre chose que l'une ou plusieurs des isles Kouriles. Mais Delisle avoit indiqué cette terre trop à l'est, & comme une dépendance de l'Amérique; & cette erreur de géographie cause tous les malheurs de l'expédition, parce qu'on perdit le tems à courir au sud-est.

On mit à la voile le 4 de Juin : le Commodore avoit à son bord Steller, adjoint de l'Académie des sciences, & Tchirikof avoit le professeur Delisle de la Croyère. Parvenu au 46e degré de latitude, on reconnut qu'on chercheroit en vain plus long-tems la terre de Gama. On revira de bord, on courut au nord jusqu'au 50e degré de latitude, & alors on gouverna à l'est pour découvrir le continent de l'Amérique. Mais, le 20 de Juin, une forte tempête & des brouillards séparèrent Tchirikof du Commodore. Ils avoient ordre de ne se pas quitter, pour se donner mutuellement des secours : ils se cherchèrent en vain & ne devoient plus se revoir.

Le 18 Juillet, le Commodore apperçut

le continent de l'Amérique, & trois jours auparavant, Tchirikof avoit atteint la même côte. En rectifiant leur estime, pour la longitude, d'après les indications que donne la route de leur retour, comparée à celle du départ, le savant Muller croit que le premier a vu la terre au 58° 28 minutes de latitude & au 236° de longitude; & le second au 56° de latitude & au 241° de longitude (*). En comparant cette position avec celle de l'extrémité la plus septentrionale connue de la Californie, on ne trouve, du point découvert par Tchirikof, qu'une différence de treize degrés en latitude & d'un peu plus de cinq en longitude. Il est d'autant plus à regrèter qu'on n'ait pas poussé jusques-là les recherches, qu'on auroit vérifié les découvertes douteuses de l'Amiral de Fuente. Mais les navigateurs Russes n'avoient pas connoissance de cette prétendue découverte.

La côte dont on avoit approché Tchirikof étoit escarpée, hérissée de rochers

(*) Béring, suivant son estime, apperçut le continent à 50° de longitude d'Avatcha; & Tchirikof à 55, aussi suivant l'estime. La longitude du port d'Avatcha est déterminée par des observations astronomiques au 176° 12' 30", à compter du méridien de l'isle de Fer. Ainsi le Commodore auroit apperçu la côte au 226 dégré de longitude, & Tchirikof au 231e. M. Muller suppose qu'il y avoit, dans leur estime, une erreur de dix degrés au moins.

& dénuée d'isles. Il jeta l'ancre à quelque distance, & envoya à terre sa grande chaloupe, sous les ordres du Pilote, avec dix hommes d'élite : il leur donna des vivres pour plusieurs jours, de bonnes armes & même un canon de bronze.

On les vit entrer dans une anse, derrière un petit promontoire, & les signaux apprirent qu'ils avoient abordé. Après plusieurs jours, la chaloupe ne revenant pas, on pensa qu'elle avoit été endommagée, & qu'elle avoit besoin de réparations avant de joindre le vaisseau. On envoya sur le canot le Bosman, avec des charpentiers & un calfateur. Une épaisse fumée s'élevoit continuellement sur le rivage. On vit le lendemain deux bateaux venir de terre à la rame : on crut que c'étoient les deux chaloupes ; mais c'étoient des Américains qui, après avoir vu tout le monde qui étoit sur le vaisseau, poussèrent de grands cris & regagnèrent le rivage à force de rames.

Il ne restoit plus ni chaloupe ni canot, & les rochers de la côte ne permettoient pas au vaisseau d'approcher. Un vent qui s'éleva avec force, & qui menaçoit de jeter le vaisseau contre les rochers, obligea de lever l'ancre & de gagner le large. Tchirikof croisa deux jours dans ces parages : lorsque le vent fut appaisé, il se rapprocha de la terre. Il fut obligé, par un résultat du conseil, d'abandonner

ſes malheureux compagnons, qui peut-être n'exiſtoient plus : la fumée, qu'on avoit vu ſi long-tems ſur le rivage, étoit peut-être celle du ſacrifice de ces victimes. On reprit, le 27 Juillet, la route du Kamtchatka.

Béring, de ſon côté, cherchoit à prendre connoiſſance de la côte qu'il avoit apperçue. Il ne voyoit encore que de hautes montagnes couvertes de neige; on mouilla enfin le 20 Juillet, à peu de diſtance du continent. Une pointe de terre qui s'avance dans la mer, fut appelée le Cap Saint-Élie; un autre cap, qu'on apperçut enſuite à l'oueſt du précédent, reçut le nom de St. Hermogène. Entr'eux eſt un golphe, où l'on ſe promettoit de pouvoir ſe retirer avec ſûreté.

Le maître Khitrof fut chargé de les viſiter : il trouva dans une iſle quelques cabanes déſertes, conſtruites apparemment par des ſauvages que la pêche attire quelquefois dans cette isle. Les planches bien unies dont ces cabanes étoient revêtues, prouvoient que ces Sauvages avoient quelque commencement d'induſtrie. On trouva dans l'une une caſſette de bois de peuplier; & une pierre ſur laquelle on voyoit l'empreinte des couteaux ou des haches de cuivre qu'on y avoit aiguiſés. C'eſt ainſi qu'en Sibérie, vers la ſource de l'Iéniſſei, on trouve, dans les anciens tombeaux, des inſtrumens tranchans de

cuivre, & que jamais on n'y a trouvé de fer. C'est ainsi,qne le besoin apprend aux hommes à faire suppléer les métaux les uns aux autres.

Steller,qui avoit aussi gagné la terre d'un autre côté, sur une chaloupe envoyée pour chercher de l'eau, trouva dans une cave une provision de saumon salé, des cordes, quelques meubles & différens ustensiles. Il entra dans une cabane où des Américains venoient de dîner; mais ils avoient pris la fuite à sa vue. Il apperçut du feu sur une colline couverte de bois: mais un rocher escarpé rendoit cet endroit inaccessible, & il n'avoit pas le tems de chercher le sentier par où les sauvages y avoient atteint. Les matelots qui avoient été à l'aiguade, rapportèrent à bord des poissons fumés, assez semblables à des carpes, & qu'on trouva d'un très bon goût. Ils avoient passé devant deux endroits où l'on avoit fait du feu. On envoya quelques présens qui furent laissés à terre, pour apprendre aux Américains qu'ils avoient été visités par un peuple ami.

On resta long-tems à la vue de cette côte, & embarrassé parmi les rochers qui la bordent. Souvent, après s'être crû en sûreté, on voyoit terre à l'avant & des deux bords. Quelquefois, pendant la nuit, sans que le vent eût changé, on voguoit tantôt dans une mer agitée, &

tantôt dans une eau calme, pour retomber encore entre des flots irrités qui permettoient à peine au Pilote de gouverner. On devoit apparemment ces calmes passagers à l'abri de quelque isle qu'on ne pouvoit appercevoir dans l'obscurité. Enfin on prit le parti de porter au sud, & l'on se trouva bientôt dans une mer sûre.

Le 30 Juillet, par un tems couvert de brouillards, on découvrit une isle qui fut nommée *Toumannoi*, la nébuleuse. Une navigation laborieuse & incertaine occupa tout le mois d'Août. Le scorbut se mettoit dans l'équipage, & le Commodore, que l'âge & son caractère rendoient peu actif, en fut plus incommodé que les autres, & ne sortit bientôt plus de sa chambre. L'un des premiers effets de cette cruelle maladie est d'ôter l'activité, tandis que son plus grand remède est le mouvement.

L'eau fraîche commençoit à manquer, ce qui obligea de porter le cap au nord le 29 Août: on revit bientôt le continent. La côte étoit escarpée & bordée d'une multitude d'isles, entre lesquelles on jeta l'ancre à 55° 25 minutes de latitude: on leur donna le nom du matelot Choumaguin, qui y fut enterré: c'étoit le premier homme de l'équipage que l'on perdoit. On ne trouva que de l'eau saumâtre; le besoin obligea d'en remplir les ton-

neaux vides, & Steller attribua à l'uſage de cette eau les attaques redoublées du ſcorbut, qui enlevèrent une partie de l'équipage.

Le vaiſſeau, expoſé à toute l'impétuoſité des vents du ſud, n'avoit au nord que des briſans & des rochers. Cette poſition dangereuſe engageoit à lever l'ancre; mais on avoit vu du feu dans une isle pendant la nuit, & le maître Khitrof, qui alors étoit de garde, demanda & obtint avec beaucoup de peine la permiſſion d'aller à la découverte.

Il prit avec lui cinq hommes ſur le canot: on ne trouva que les reſtes du feu qu'on avoit apperçu; les hommes s'étoient retirés. Khitrof voulut rejoindre le vaiſſeau, mais un vent contraire & impétueux l'obligea de ſe refugier vers une autre isle. A chaque inſtant les vagues menaçoient d'emporter les hommes & d'engloutir le canot. Heureuſement, dans le tems même qu'une vague rempliſſoit d'eau la chaloupe, une autre la porta contre terre. La même tempête força bientôt après le vaiſſeau à lever l'ancre pour chercher un abri plus sûr. Khitrof le vit partir, le perdit de vue & ſe crut abandonné. Il paſſa deux jours dans cette cruelle perplexité, ne voyant de terme à ſes maux que dans une mort affreuſe & trop lente. Son canot, briſé contre le rivage, ne pouvoit plus tenir la mer: le vent

permit enfin de lui envoyer la chaloupe.

On appareilla; mais le vent contraire força de se retirer encore entre les isles. On entendit des cris & l'on vit du feu : deux Américains approchèrent du vaisseau, & présentèrent le calumet en signe de paix. C'étoit un bâton court, au bout duquel étoient attachées des plumes de faucon. Il est singulier qu'on ait retrouvé le caducée des Grecs chez les sauvages de l'Amérique.

Les canots ou baidars de ces Américains sont faits comme ceux des Groenlandois. Ils sont longs & étroits, ne contiennent qu'un seul homme, & sont recouverts de tous côtés de peaux de chiens de mer. Au milieu est une ouverture ronde, bordée aussi d'une peau que le navigateur, après être entré dans le canot, noue autour de lui comme un tablier, ensorte que l'eau ne peut trouver aucune issue pour entrer dans le baidar, qui devient insubmersible. La nacelle ne faisant ainsi qu'un tout avec l'homme qui la monte & la gouverne, mériteroit justement le titre de scaphandre (*). Une rame, taillée en forme de pêle par les deux bouts, sert à la fois d'aviron & de gouvernail. Si le canot cha-

(*) *Scaphandre*, signifie homme nacelle; c'est un mot composé, tiré du grec, & transporté depuis assez peu de tems dans la langue françoise.

vire, le ſauvage ſait le remettre aiſément à flot.

On invita, par ſignes & par des préſens, les Américains à monter à bord; mais on ne les y put engager. Il fut réſolu de leur rendre viſite. Le lieutenant Vaxel gagna l'isle avec la grande chaloupe, accompagné de Steller & de neuf hommes bien armés. Il mit à terre trois hommes, entre leſquels étoit un interprête de la nation des Tchouktchi. Il ne put ſe faire entendre des ſauvages; mais on ſe donna par ſignes des témoignages d'amitié. Les Sauvages préſentèrent aux Ruſſes de la chair de baleine: ce mêts n'étoit pas alors de leur goût; nous verrons la miſère les rendre bientôt moins difficiles.

On ſuppoſa que les Sauvages n'étoient venus dans cette isle que pour la pêche de la baleine; car ils n'avoient point de femmes, & l'on n'apperçut nulle part de cabanes: ils n'avoient point d'armes: un ſeul d'entr'eux avoit à ſa ceinture un couteau long de huit pouces, fort épais, & dont la plus grande largeur étoit par le bout. Ils avoient le haut du corps vêtu de boyaux de baleine, & le bas de peaux de chiens de mer. Leurs bonnets, ornés de plumes, étoient de peaux de lions marins. Leur viſage étoit peint d'une couleur rouge, quelques-uns l'avoient bigarré. On crut remarquer dans leurs traits la même variété que parmi les Européens;

quelques-uns avoient le nez aussi plat que des Kalmouks. Tous étoient d'une taille assez haute. Ils se bouchoient le nez avec de petits paquets d'herbe, qu'ils retiroient de tems en tems pour lécher l'humeur qui découloit de leurs narines. On croit qu'ils se nourissoient de chair de baleine, & de celle des lamantins, des ours de mer, & des loutres marines. On les vit aussi chercher & arracher des racines, qu'ils mangeoient aussi tôt, après en avoir légèrement secoué la terre.

Un des Américains eut le courage d'entrer dans la chaloupe où Vaxel étoit resté. On crut le bien régaler en lui présentant une tasse deau de vie ; mais cette liqueur lui sembla si désagréable, qu'il cracha aussi-tôt ce qui lui en étoit entré dans la bouche, & poussa de grands cris pour demander aux siens du secours. On lui offrit des présens, sans pouvoir l'appaiser; il refusa tout. On lui permit de se retirer, & Vaxel rappela son monde. Les Américains irrités vouloient retenir les Russes, & se saisirent même du cable par lequel la chaloupe étoit amarrée. On fut obligé de le couper. Les Russes échappèrent de leurs mains; mais les sauvages ne vouloient pas lâcher l'interprête. Vaxel, pour les effrayer, fit tirer deux coups de fusil chargés à poudre. Ce bruit, nouveau pour eux, les renversa par terre, & l'on regagna heureusement le vaisseau.

On gouverna ſud pour ſe dégager de la côte. Le vent fut toujours contraire juſqu'à la fin du voyage, & ne varia guères qu'entre oueſt-ſud-oueſt, & oueſt-nord-oueſt : d'où l'on peut conjecturer que les vents d'oueſt ſoufflent conſtamment ſur cette mer pendant l'automne. On vit, le 24 Septembre, une terre remarquable par ſes hautes montagnes & par les iſles qui la bordent. On donna à la plus haute de ces montagnes le nom de Saint-Jean (*).

Un vent du ſud rendoit le voiſinage de la côte dangereux : mais, retournant bientôt à l'oueſt, il ſe changea en une horrible tempête qui dura dix-ſept jours entiers. Un vieux pilote, qui avoit tenu la mer pendant cinquante ans, n'en avoit jamais vu de ſemblable, &, pour ſurcroît de malheur, on ne connoiſſoit pas la mer ſur laquelle on étoit ſi cruellement balotté.

Le beſoin, le manque d'eau fraîche la maladie, l'éloignement, la ſaiſon avancée, tout devoit engager à chercher un port pour paſſer l'hiver ſur la côte d'Amérique. Cependant il fut réſolu dans un conſeil, qu'on tâcheroit de retourner au Kamtchatka. On reconnut

(*) On eſtima que cette montagne étoit ſituée au 51° 27' de latitude, & par le 197° de longitude. Suivant Tchirikof, qui vit auſſi cette côte, elle eſt au 51° 12' de latitude.

un grouppe d'isles qui reçurent les noms de Saint-Macaire, de Saint-Étienne, de Saint-Théodore & de Saint-Abraham. Enfin, le 19 & le 30 Octobre, on apperçut deux autres isles, qu'on eut le malheur de prendre pour les plus septentrionales des Kouriles. Elles sont bien à la même élévation du pôle; mais elles en sont à peu près éloignées de huit degrés de longitude est. On crut qu'on n'étoit plus qu'à deux journées d'Avatcha; la joie s'empara des cœurs & l'on porta le cap au nord.

Cette funeste erreur fit donner à ces isles le nom de séduction. Elle fut reconnue trop tard. On reprit le cours à l'ouest; mais on n'appercevoit point de côte, & la saison trop avancée ne laissoit plus aucune espérance d'atteindre au port. L'équipage travailloit sans relâche, constamment arrosé d'une pluie froide. La maladie faisoit sans cesse des progrès rapides. Deux matelots malades étoient obligés de soutenir sous les bras un de leurs camarades, malade comme eux, pour l'amener au gouvernail. Lorsqu'il ne pouvoit plus rester assis ni tenir le timon, il étoit remplacé par un autre mourant. On n'osoit faire force de voiles, parce que, dans le besoin, personne n'auroit eu la force d'amener celles qu'il auroit fallu supprimer. Elles étoient d'ailleurs si vieilles, qu'un vent un peu fort les eût mises en pièces.

On en avoit cependant de rechange; mais on n'avoit pas assez de monde en état d'agir, pour les substituer aux anciennes.

A la pluie succédèrent la neige & la grêle. Les nuits plus longues & plus obscures rendoient le danger plus imminent, & l'on étoit sans cesse menacé du naufrage. On n'avoit plus le courage de travailler à fuir la mort, & le vaisseau resta plusieurs jours sans être gouverné.

Comment donner des ordres à des mourans? Comment faire obéir des hommes qui ne s'intéressoient plus à la vie? Dans cet abattemment, dans ce désespoir général, le lieutenant Vaxel conserva son courage, & le rendit, à force de prières, à quelques matelots : on manœuvra du moins, quoique bien foiblement, & sans connoître l'élévation du pôle, sans pouvoir faire d'observations, sans savoir à quel éloignement on étoit du Kamtchatka. On n'avoit pu, depuis long-tems, prendre hauteur, ni corriger l'estime.

Enfin on apperçut terre ; mais ce n'étoit encore que des sommets de montagnes couvertes de neige. La nuit vint avant qu'on pût en approcher. Le lendemain le vaisseau fut poussé par des vagues énormes contre un rocher, & le heurta par deux fois. La force de la lame le faisoit trembler jusqu'à la quille. On jeta successivement deux ancres, & on les perdit toutes deux; on alloit en jeter & en per-

dre une troisième, lorsqu'une grande vague porta le vaisseau par dessus le rocher, & l'on se trouva mouillé dans une eau calme, sur un fond de sable. C'est ainsi qu'on fut porté, le 6 Novembre, par un accident heureux, dans le seul endroit par où l'on pût aborder.

Ce fut avec peine que l'équipage, épuisé par la maladie & par ses nouvelles fatigues, put descendre la chaloupe. Vaxel & Steller allèrent reconnoître l'asyle qui leur étoit accordé. Ils trouvèrent une terre couverte de neige, point de forêts, quelques broussailles apportées par la mer sur le rivage, point de bois dont on pût se construire des abris contre la rigueur de l'hiver, un torrent qui n'étoit pas encore glacé, & qui rouloit une eau claire & agréable au goût. Il n'y avoit pas de choix : il falloit périr sur la mer, ou accepter cette affreuse retraite.

Entre des collines de sable qui bordoient le torrent, on trouva des fosses assez profondes ; on résolut de les nétoyer, de les couvrir de voiles ; & tels furent les lieux de repos destinés à des malheureux, abattus par la maladie & la fatigue.

Il falloit transporter les malades à terre. Quelques-uns expirèrent sur le tillac, dès qu'ils eurent senti le grand air ; d'autres moururent dès qu'on les eut descendus dans la chaloupe, & plusieurs ne vécurent à terre que quelques instans.

On apprit, par ces funeftes expériences, que le tranfport fubit des malades à l'air libre étoit mortel. Cette leçon prolongea de quelques jours la vie du Commodore. On l'enveloppa foigneufement, & on le défendit des atteintes de l'air extérieur avant de le tranfporter à terre. Il mourut le mois fuivant, & l'on peut dire, en quelque forte, qu'il fut enterré vif. Il fe détachoit continuellement du fable des bords de la foffe dans laquelle il étoit couché; il en avoit les pieds & les jambes couvertes; &, les derniers jours, il défendit de l'ôter, parce que cette couche de fable lui rendoit quelque refte de chaleur. Il finit par en être couvert jufqu'au basventre, & l'on fut obligé de le déterrer après fa mort, pour l'inhumer d'une manière convenable. Son nom fut donné à l'isle où il expira.

Aucun des malades qui avoient gardé le lit fur le vaiffeau, ne put échapper à la mort. Le mal commençoit par une extrême laffitude, par un dégoût, une apathie générale, & par un abattement égal de corps & d'efprit. A ces premiers fymptômes, fuccédoit une difficulté de refpirer qui augmentoit au moindre mouvement. Bientôt tous les membres étoient affectés de douleurs aiguës, les pieds s'enfloient, le teint devenoit jaune, le corps fe couvroit de taches livides, les gencives faignoient, les dents étoient ébranlées,

Le malade n'auroit pu devoir la vie qu'à un exercice violent, & il ne vouloit pas même ſe remuer ; il lui étoit indifférent de vivre ou de mourir. Pluſieurs ſujets étoient ſaiſis d'une terreur panique au moindre bruit. Quelques-uns ne perdoient pas l'appétit, & croyoient à peine être malades. Ils s'habillèrent eux-mêmes, dès qu'ils ſurent qu'on avoit atteint la terre, ſe hâtèrent de gagner le pont, & tombèrent morts en y arrivant.

Les officiers, obligés de donner ſans ceſſe des ordres, de veiller ſur toutes les manœuvres, & de ne quitter preſque jamais le tillac, n'eurent que de foibles atteintes de cette affreuſe maladie. Steller étoit toujours avec eux ; Steller, médecin, naturaliſte, & philophe enjoué, dont l'ame, toujours égale & tranquille, ne pouvoit être ébranlée ni par les ſouffrances ni par la crainte, leur fut encore plus utile par ſon courage & par ſa gayeté, que par ſes conſeils & ſes remèdes.

L'isle de Béring devint le ſéjour de la parfaite égalité. On n'y connoiſſoit ni ſupérieur ni inférieur. Les officiers, les matelots, les ſoldats n'étoient plus que des frères & des compagnons de la même infortune. Tous recevoient la même portion & la même qualité de vivres ; & ceux qui habitoient la même foſſe, mangeoient enſemble ſans aucune diſtinction.

Quoiqu'il fût mort trente perſonnes dans l'isle, les proviſions du vaiſſeau auroient été inſuffiſantes. On tua des loutres de mer dont la chair étoit ſi dure, qu'on étoit obligé de la hacher pour l'avaler ſans aucune maſtication. Les inteſtins, trouvés plus délicats, furent réſervés pour les malades. Les flots apportèrent ſur le rivage une baleine qui, ſans doute avoit long-tems flotté ſur la mer, & dont la graiſſe étoit déjà rance. Elle fut reçue comme un préſent de la fortune, & fut appelée, apparemment par Steller, le magaſin de vivres. Une autre baleine plus fraîche fut apportée de même au commencement du printems.

On ceſſa de voir des loutres au mois de Mars: mais elles furent remplacées par un animal amphibie, à qui les Ruſſes du Kamtchatka ont donné le nom de chat de mer, & que Dampier appelle ours marin. Les plus gros pèſent plus de cinq cents livres; mais la chair en eſt dégoûtante. On reçut ſucceſſivement des chiens & des lions de mer, & enfin de ces vaches marines que nous appelons lamantins, & dont la chair eſt auſſi bonne que celle du meilleur bœuf.

Le printems ramena le deſir du retour. On ne pouvoit remettre à flot le paquebot, qui avoit été fort endommagé, & qui étoit profondément enſablé par la quille. Il fut réſolu de le mettre en pièces

& de conſtruire un nouveau bâtiment de ſes débris. Mais les trois charpentiers étoient morts. Il ſe trouva heureuſement, parmi les matelots, un Kozaque de Kranoïarsk, qui avoit travaillé dans le chantier d'Okhotsk. On lui donna les proportions; il les ſuivit, & conſtruiſit un petit bâtiment à un mât, qui ſe trouva auſſi bon voilier, que s'il eût été l'ouvrage d'un habile maître. Ce ſuccès mérita au Koſaque le rang d'enfant boïar. On entra enfin dans le port d'Avatcha, le 25 Août 1742.

Le retour de Tchirikof avoit été plus prompt, mais preſque auſſi malheureux. L'eau avoit manqué, & l'on avoit été réduit à diſtiller l'eau de la mer, qui perdit ſa ſalure & conſerva ſon amertume. On la mêloit par moitié avec ce qui reſtoit d'eau douce. Cette mauvaiſe eau agrava les accidens du ſcorbut. Enfin on rentra, le 9 de Novembre 1741, dans le port d'Avatcha. Deliſle de la Croyère, qui gardoit depuis long-tems la chambre, tomba mort en montant ſur le tillac. On perdit vingt-un homme ſur ſoixante & dix.



DÉCOU-

DÉCOUVERTE

De nouveaux Archipels.

Nouvelles découvertes des Russes, par Koxe.

LEs habitans du Kamtchatka, qui apprirent tous les maux qu'avoient soufferts les compagnons du malheureux Béring, furent moins effrayés du récit de leurs souffrances, que tentés à la vue des belles peaux de loutres marines qu'ils rapportèrent & qui se vendent très cher aux Chinois. Ils ne négligèrent pas cette source de richesses. Ils allèrent les chercher dans l'isle qui avoit été funeste à l'estimable navigateur, &, de cette isle, ils ne tardèrent pas à découvrir celle que, dans la suite, ils appelèrent *Mednoi*, ou de cuivre, parce qu'on y trouve de gros morceaux de cuivre natif.

Quand les animaux qui fournissent de riches fourrures, furent devenus plus rares dans ces deux isles par la poursuite opiniâtre des chasseurs, l'intérêt fit entreprendre de nouvelles expéditions, & procura de nouvelles découvertes. Les différens grouppes d'isles nouvellement connues, conduiront, sans doute, bientôt les navigateurs jusqu'à l'Amérique. Il paroît certain à présent que le Nouveau-Monde n'a pas, entre le 50° & le 60° degré de latitude, de côte plus voisine de

l'Asie que celles où touchèrent Béring & Tchirikof.

Les derniers navigateurs ont fait connoître la véritable position de cette chaîne d'isles qui lient l'Asie & l'Amérique, & qui sont peut-être les débris d'une terre qui unissoit autrefois les deux continens.

Suivant les observations de ces navigateurs, l'isle de Béring gît presque directement à l'est de l'embouchure de la Kamtchatka. Celle de cuivre en est fort peu éloignée.

Les isles Alécoutskié, ou Aléoutiennes, suivent la même direction que celles de Béring & de cuivre, par le 185° de longitude, & le 54e de latitude. C'est en 1745 qu'on y est descendu pour la première fois.

On parle d'un grouppe composé de six isles au moins, qui gissent au nord des Aléoutiennes, & qui ne se trouvent ni sur la carte générale de l'Empire de Russie, ni même sur celles qui ont été publiées par M. Coxe. Elles ont été découvertes en 1761, par le vaisseau Saint-André & Natalie, & ont été nommées Andréanovski. Elles sont éloignées des isles Aléoutiennes de six à huit cents verstes, ou de cent cinquante à deux cents lieues. Placées entre le grouppe de ces isles, & celui des isles aux Renards, elles complètent la chaîne qui lie, en quelque sorte, le Kamtchatka à l'Amérique. On croit qu'el-

les commencent vers le 53e degré de latitude, près de la plus orientale des Aléoutiennes : on ajoute que celle qui gît le plus au nord-eſt eſt ſi voiſine de la plus méridionale des isles aux Renards, qu'elle a quelquefois été priſe pour une terre de ce dernier grouppe. On ſuppoſe même qu'Atak & Amlak, qui ont été comptées parmi les isles aux Renards, ſont partie des isles Andréanovski.

La chaîne des iſles aux Renards, ou *Liſſié oſtrova*, découverte en 1758, s'étend entre les 56 & 61e degrés de latitude, & depuis le 211e degré de longitude apparemment juſqu'au continent de l'Amérique. Les habitans de ces iſles penſent que, plus au nord, ſe trouve un pays montueux, couvert de forêts, & un grand promontoire qui doit être une extenſion du continent. Les loutres de rivière, les loups, les ours, les ſangliers, les rennes qui ſe trouvent dans les isles les plus orientales ſont des indices d'un continent voiſin. D'autres indices annoncent aux navigateurs une mer moins ouverte & le voiſinage de la terre.

Les habitans des isles Aléoutiennes ſont vêtus de peaux d'oiſeaux, de loutres & de veaux marins tannées. Ils ont pour la chaſſe des eſpèces de chapeaux de bois. Leurs couteaux ſont de pierre : les traits qu'ils lancent avec une machine de bois, ſont armés d'os ou de cailloux. Leurs ha-

bitations ſont des huttes creuſées en terre & recouvertes d'un toit de bois. Ils ſe nourriſſent principalement d'animaux marins, qu'ils harponnent avec des lances armées d'os : ils mangent auſſi des racines & des fruits ſauvages. Les ruiſſeaux fourniſſent des ſaumons, & la mer des turbots qu'on prend avec des hameçons de bois.

Les naturels des isles aux Renards ſe percent les oreilles, le nez & la lèvre inférieure pour y paſſer des os. Les femmes ſe font au viſage des bandes noirâtres avec une aiguille & du fil qu'elles s'introduiſent dans la peau. Les armes & la manière de vivre ſont les mêmes que dans les isles Aléoutiennes. La nation eſt diviſée en différentes aſſociations, dont quelques-unes ne ſont compoſées que de cinquante perſonnes & d'autres de deux cents.

Leurs huttes contiennent juſqu'à trente à quarante perſonnes à la fois, & ſont ſi chaudes, qu'ils y reſtent nus; quoiqu'ils n'y faſſent jamais de feu. Ils n'ont aucune idée de décence ni de pudeur, ſe livrent ſans honte, dans leurs habitations communes, aux plaiſirs de l'amour, & ſouvent même à des plaiſirs contraires à la nature. Ils ne connoiſſent aucune cérémonie pour le mariage: chaque homme prend autant de femmes qu'il en peut entretenir; on n'a pas vu cependant qu'ils en euſſent

plus de quatre: ils ne ſont aucune difficulté de les prêter ou de les échanger. On n'a pu découvrir chez eux aucun indice de religion : cependant ils ont leurs ſorciers. Ils vont nu-pieds, même pendant l'hiver, mangent la vermine dont ils ſont dévorés, & font conſiſter la propreté à ſe frotter d'urine avant de ſe laver avec de l'eau.

Ils ont des canots à la manière des Groenlandois, qui ne peuvent contenir qu'une ſeule perſonne, & d'autres qui en contiennent juſqu'à trente ou quarante. Tous ſont compoſés d'une carcaſſe légère, recouverte de cuir. Ils mangent toute crue la chair des animaux marins, & ſéchent à l'air & ſans ſel celle qu'ils veulent conſerver.

La dernière découverte dont on a quelque connoiſſance, juſqu'à préſent aſſez vague, eſt celle du lieutenant Synd. Il appareilla d'Okhotsk en 1764 pour une expédition vers le continent de l'Amérique. On ne ſait par quel accident il ne doubla le cap Lopatka qu'en 1766 : il gouverna enſuite au nord ; il paſſa l'hiver au ſud de la rivière Ouka, remit en mer au retour de l'été, & cingla à l'eſt & au nord-eſt : il découvrit un grouppe d'isles qui, ſuivant la carte dont M. Coxe garantit l'authenticité, s'étendent entre le 61e & le 64e degrés de latitude, & entre les 199e & 202e degrés de longitude. A l'eſt de ces

isles, & à un degré de la côte des Tchouktchi, il découvrit une côte montueuse entre les 64e & 66e deprés de latitude. Son extrémité la plus occidentale gît à peu près par le 201e degré de longitude. Si l'observation est juste, il faut reculer à l'ouest la côte des Tchouktchi, qui, suivant la nouvelle carte générale de Russie, s'étend à cette hauteur : à peu près au 206e degré de longitude. Mais la côte, vue par le lieutenant Synd, paroît être la même que l'on trouve dans la carte de M. Muller, comme ayant été découverte en 1730 par le Géodésiste Gvozdef. Elle y est indiquée entre le 65e & le 66e degrés de latitude, & son extrémité la plus occidentale est au 210e degré de longitude ; ce qui s'accorde mieux avec les notions qu'on croit avoir acquises sur les limites orientales de la côte des Tchouktchi.



DU COMMERCE
DE LA RUSSIE (*).

PRODUCTIONS DE LA RUSSIE, ET INDUSTRIE DES HABITANS.

L'IMMENSE étendue de la Russie lui procure une variété de productions dont aucune autre domination ne peut se vanter. Si le luxe ne s'y étoit pas introduit avec tous les goûts & tous les caprices qu'il entraîne, elle se passeroit aisément du commerce des autres peuples & des productions des contrées étrangères.

Un grand nombre de ses provinces sont très fertiles en grains de toute espèce. Ses contrées boréales ne sont pas entièrement privées de cette fécondité : on recueille

(*) J'ai cru que cet article pourroit intéresser quelques lecteurs. Quoiqu'il laisse bien des choses à desirer, il donnera du moins quelque idée des richesses & du commerce de la Russie. J'ai fait beaucoup d'usage, en le composant, de l'*Essai sur le commerce de Russie*, de l'*Antidote*, dont l'Auteur de l'*Essai* s'est aussi servi sans le citer, d'un morceau de M. Muller sur le commerce de la Sibérie, & de quelques notes que j'ai reçues de bonne main.

même du lin à Kargapol, au $61^{\circ} 29'$ de latitude ; & si le sol de Mézen, voisin du cercle polaire arctique, se refuse à produire le lin & le froment, il offre du moins aux cultivateurs d'abondantes moissons d'avoines, qui servent à l'entretien des haras établis dans les environs. Ces mêmes contrés, d'où les anciens croyoient que la nature morte & glacée rejetoit tous les êtres vivans, nourrissent des troupeaux de bœufs de race hollandoise, & beaucoup plus grands que l'espèce ordinaire. Le veau d'Arkhangel est remarquable par sa grandeur, & recherché par la délicatesse de sa chair. On en trouve qui pèsent plus de cinq cents livres. Dès qu'on est descendu jusqu'au 62e degré, on trouve des moissons si supérieures aux besoins des habitans, qu'une quantité considérable de grain est employée à brasser de l'eau de vie.

Les gouvernemens de Livonie, de Pleskof, de Smolensk, d'Ukraine, de la grande & de la basse Novgorod, de Moskou, de Belgorod, de Voronèje, de Kazan, sont les greniers de l'Empire. Après avoir reçu de ces terres si fertiles une abondante subsistance, après en avoir exigé tout le grain que consomment les brasseries, après en avoir tiré toute l'eau de vie dont le peuple des villes fait un si prodigieux abus : on cède le superflu des récoltes à la Suède, à l'Angleterre, à la Hollande.

On a évalué la consommation annuelle de l'eau de vie de grain en Russie, à cent cinquante-six millions de pintes de Paris. En supposant que la population soit de dix millions, cela ne seroit pas huit pintes & demie par personne : mais si l'on fait l'abus le plus condamnable de bette boisson dans les grandes villes, l'usage en est rare dans bien des campagnes.

Mais par tout on brasse de la bière, & c'est encore un tribut que l'on impose à la fécondité de la terre. Il faut qu'elle rapporte aussi toutes les espèces de gruaux ; nourriture saine pour les riches & ressource abondante pour les pauvres.

Les récoltes de chanvre, après avoir fourni la quantité inappréciable d'huile que le peuple consomme dans ses carêmes multipliés, après avoir suffi aux besoins de la marine & des fabriques de toiles, laissent encore un superflu considérable qu'achettent les étrangers. C'est le chanvre de Russie qui fournit à toute la marine de l'Europe, excepté celle de France, les voiles & les cordages.

D'abondantes récoltes de grains ne sont pas la seule richesse de l'Ukraine. Elle porte les plus beaux fruits. Ses gras pâturages nourrissent des troupeaux nombreux, & cette province vend plus de dix mille bœufs chaque année. On y cultive le tabac, on y recueille la cire & le miel. Quand

on voudra tourner le travail & l'induſtrie des habitans vers la culture des mûriers, ils pourront nourrir la chenille précieuſe qui tire la ſoie de ſon ſein.

Aſtrakhan, célèbre par ſes fruits, ſes melons d'eau & la beauté de ſes raiſins, conſerve encore une race de moutons remarquables par leur groſſeur extraordinaire, & par la beauté de leur fourrure. Elle fut amenée par les Tatars, lorſqu'ils vinrent établir dans ce climat délicieux l'une de leurs dominations.

Cette même contrée renferme des ſalpêtrières conſidérables. On ne vend du ſalpêtre aux étrangers, que lorſque les magaſins de la Couronne en contiennent une grande ſurabondance.

On tire des bords du Volga les œufs d'eſturgeon, ou le caviar, qui, frais encore, eſt un mêts agréable, & qui, preſſé & ſéché, perd beaucoup de ſa bonté, & eſt cependant encore recherché par pluſieurs nations de l'Europe. On en tranſporte même dans la Turquie & dans les Indes. C'eſt des veſſies d'air de ces mêmes poiſſons qui fourniſſent le caviar, que ſe fait la colle de poiſſon.

La province de Kazan, fertile en grains & en fruits, eſt couverte de vaſtes forêts. On en tire les plus beaux mâts & les meilleurs bois de conſtruction.

Pluſieurs provinces fourniſſent beaucoup de chevaux légers, infatigables,

qui exigent peu de ſoins, & ſont ſujets à peu de maladies. Des ſeigneurs ont établi des haras dans leurs terres, &, par le mélange & le croiſement des races, ils procurent à la Ruſſie des eſpèces qui lui étoient inconnues.

Le ſel des ſalines de Ruſſie ne s'exporte guères chez les étrangers : il s'en conſomme chaque année dans l'empire le poids de trois cents trente millions de nos livres. Il ne ſe vend que trente ſols le poud (*); ce qui fait un peu moins d'un ſol la livre. Les frais d'exploitation & de tranſport coûtent plus que la vente ne produit : mais l'Impératrice aime mieux ſupporter cette perte, que de hauſſer le prix d'une marchandiſe ſi néceſſaire aux pauvres.

Il ſeroit impoſſible de calculer combien de belles pelleteries ſont apportées en tribut par les Barbares dépendans de la domination Ruſſe; combien ſont priſes par les chaſſeurs; combien il s'en exporte chez les étrangers; & combien il s'en conſomme dans l'Empire pendant la rigueur des hivers. Il ſuffit de ſavoir que la Ruſſie fournit la plus grande quantité des fourrures communes; qu'elle ſeule poſſède les pelleteries les plus précieuſes, & qu'elles ſont, dans toutes les ſaiſons, un ob-

(*) Trente-trois de nos livres de Paris, font le poud de Ruſſie.

jet de luxe pour toutes les Nations de l'Asie. Le prix d'une seule pellisse de renard noir suffiroit à la fortune d'un particulier sans faste & sans ambition.

Des objets plus utiles, quoique méprisés par le riche dédaigneux, contribuent à la richesse de la Russie. Le suif fait l'un des articles les plus importans de son commerce. Il se tire de plusieurs de ses provinces; mais principalement d'Orenbourg, où l'apportent les nations errantes, qui nourissent sur-tout des troupeaux innombrables, pour trafiquer de leurs peaux & de leurs graisses. On en exporte chaque année environ pour un million de roubles, ou pour quatre millions cinq cent mille livres de notre monnoie (*). On envoie de Pétersbourg de la chandelle toute faite à plusieurs contrées de l'Allemagne.

Il est difficile de se faire une juste idée de la prodigieuse abondance du poisson & du gibier de la Russie. On peut dire, en général, que, dans tout ce qui est nécessaire à la vie, la quantité de ses productions est bien supérieure à celle de sa consommation.

Elle joint à tant de richesses la facilité de leur distribution, par les grands fleu-

(*) J'évalue ici le rouble à 4 liv. 10 s. de notre monnoie, ce qui fait une valeur moyenne entre les différentes variations du change.

ves qui la traversent, & par les traînages peu dispendieux sur la neige & sur la glace des rivières & des lacs, pendant la longue durée des hivers.

Les étrangers regardent la Sibérie commé le tombeau de la nature, & croient que son séjour suffit au supplice des plus affreux scélérats (*). Cependant aucune terre, peut-être, ne prodigue plus généreusement à l'homme sa subsistance. La richesse y est en même tems commune & inutile. La fertilité du sol excède les besoins des consommateurs, & une étonnante variété de gibier & de poisson sem-

---

(*) La Sibérie est bien peinte dans ces vers de M. le Comte Chouvalof:

Lorsque le voyageur franchit les Monts Riphées,
Qu'il vient se reposer, de sa course lassé,
Sur les bords du Tobol, sur ceux du Jénissé,
La nature, en ces lieux brillante & solitaire,
Frappe son œil surpris d'une pompe étrangère,
Prête à tous les objets des vêtemens nouveaux,
Et d'un cachet plus fier a marqué ses travaux.

Cette description est tirée de l'épître à Voltaire, dans laquelle se trouve ce vers si touchant, & si profondément senti :

Les plaisirs sont plus purs au matin de la vie.

Mais en admirant les beautés fières & imposantes de la Sibérie, & ses richesses réelles & de convention, il faut convenir que la rigueur de ses hivers doit effrayer des hommes nés sous des climats plus doux, & que l'abondance dont on y jouit est due, en partie, à la foiblesse de sa population.

ble prévenir leurs desirs. L'hiver y est rigoureux; mais d'épaisses forêts ôtent la crainte d'éprouver le froid dans l'intérieur des maisons, & les animaux qu'elles recèlent fournissent les fourrures les plus douces & les plus solides, les plus chaudes & les plus légères, qu'on connoisse sur toute l'étendue du globe.

Les fourrures communes y sont à vil prix, & surpassent en beauté & en bonté les plus belles des autres pays. Telles sont les peaux des zibelines tuées pendant l'été ou le printems: celles des petits-gris dont le poil épais & lustré approche de la couleur de l'ardoise, celles des pestsi ou isatis, que l'on appelle renards blancs, celles enfin des lièvres dont le poil s'adoucit, s'épaissit pendant l'hiver, & prend la blancheur de la neige.

Mais les pelleteries précieuses de la Sibérie sont l'objet du plus riche commerce. Le sobol, que nous appelons martre zibeline, tué en hiver & bien choisi, peut tenir entr'elles le premier rang. Une seule peau de ce petit animal, bien fournie de poil & d'une couleur brune & bien lustrée, coûtoit, il y a quarante ans, 250 livres de notre monnoie dans la Sibérie même; & le prix en a depuis augmenté. Celles qui étoient d'une beauté parfaite, se payoient encore beaucoup plus cher. Les hermines ne sont guères plus grandes que les taupes de nos champs, & elles coûtoient 75 livres le cent.

Un dos de castor ordinaire se vendoit de 20 à 25 livres; mais les peaux de loutres marines, qu'on appelle castors du Kamtchatka, se vendoient alors cent écus aux Chinois. J'en ai vu qui n'étoient pas parfaites, & qui avoient coûté 500 livres en Sibérie.

Une peau de renard, qui avoit une bande noire depuis la nuque jusqu'à la moitié du dos; ou même jusqu'à la queue, & & qui n'avoit l'extrémité du poil blanchâtre que sur les côtés, se vendoit jusqu'à 500 livres; mais quand la peau en étoit parfaitement noire, elle coûtoit, en proportion de sa beauté, depuis 3000 jusqu'à 5000 livres.

Les renards bleus sont encore plus rares, & la curiosité y met un plus haut prix.

On donne quelquefois, chez les étrangers, le nom de renards bleus à des pestsi d'une couleur bleuâtre. C'est l'animal que M. de Buffon appelle isatis. Cette fourrure est de peu de valeur. La peau coûte en Sibérie de 5 à 7 livres 10 sols.

La peau du glouton est assez agréable par sa couleur variée de fauve & de noir. Dans le tems dont je parle, elle se vendoit 15 livres à Irkoutsk. On payoit aussi de 15 à 20 livres les peaux des ours blancs, qui sont bien plus rares que les noirs.

Je ne parlerai pas des marbres de la

Sibérie, de ſes pierres précieuſes, de ſes topazes, de ſes améthiſtes, de ſon lapiſ-lazuli, de ſon ivoire foſſile, ni de ſon muſc, beaucoup moins odorant que celui de la Chine. On tire du ſein de cette vaſte contrée l'or, l'argent, le cuivre & le fer. Le cuivre y eſt d'une bonne qualité, & ſouvent il eſt chargé d'or: ce qui en fait défendre l'exportation. Il n'eſt pas même permis de faire ſortir de la province les monnoies de cuivre qui y ſont frappées. On ne trouve pas le fer de la Sibérie inférieur à celui de la Suède.

Les mines d'or de Bérézof ont fourni, en 1776, ſoixante & quinze livres d'or; mais cet or n'étoit pas parfaitement purifié. De cent pouds, ou trois mille trois cents livres du meilleur minéral, on tire cinq pouds ou cent ſoixante cinq livres d'or. Les mines d'or de la couronne ont rendu, en 1772, mille neuf cent quarante-ſept livres d'or, & ſoixante-deux mille trois cent quatre livres d'argent: mais le produit n'eſt pas tous les ans auſſi conſidérable. Les mines d'Eſpagne ont produit aux Romains en neuf ans, ſuivant Pline, 8000 marcs; ce qui ne fait par an, en compte rond, que 888 marcs, ou 444 livres.

Les productions de la terre ſont la première richeſſe; mais elle eſt conſidérablement augmentée par l'induſtrie. Celle des Ruſſes s'eſt exercée de bonne

heure à la fabrication de ces cuirs ſi recherchés qu'ils appellent ioufte, que les Lévantins nomment Bolgari, & que nous appelons cuirs de Rouſſi. Aucune nation n'a pu les contrefaire, ſoit qu'en effet les fabricans aient un ſecret qu'ils n'ont pas laiſſé pénétrer, ſoit plutôt qu'aucun autre pays ne puiſſe fournir, en aſſez grande abondance, le tan de bouleau néceſſaire à cette fabrication.

On comptoit, il y a quelques années, plus de cent fabriques d'ioufte, & le nombre s'en accroît chaque jour. L'exportation de ce ſeul article produit chaque année un million de roubles, ou quatre millions cinq cent mille de nos livres.

Les Ruſſes paroiſſent auſſi avoir ſu de tout tems fabriquer ces draps groſſiers qui ſervent à l'habillement des payſans & de toutes les peuplades barbares, juſqu'aux frontières de la Chine. On ne peut compter le nombre des fabriques de ces draps. Cette branche d'induſtrie, ſi peu brillante, eſt d'un rapport conſidérable.

Ils achetoient autrefois de l'étranger, & fabriquent eux-mêmes à préſent, les gros draps deſtinés à l'habillement des troupes. On en compte cinquante fabriques, qui occupent 1700 métiers, & qui n'emploient que des laines du pays.

Il eſt inutile de parler ici de la fabrique

des draps fins d'Iambourg, la seule qu'il y ait dans l'Empire, & qui coûte beaucoup plus qu'elle ne produit. On n'y emploie que des laines d'Espagne, & elles y sont travaillées par des mains étrangères.

La Russie, recueillant beaucoup de chanvre & de lin, doit avoir un grand nombre de fabriques de toiles. Le linge de table damassé, qui se fait à Iaroslavle & à Moskou, égale en beauté celui de Silésie. Les fabriques du linge de table ordinaire, que nous appelons ouvré, sont innombrables. On fabrique par tout une grande quantité de toiles, mais fort étroites, & d'une médiocre ou mauvaise qualité. Les fabriques de toiles à voile suffisent à la marine de l'Empire & à presque toute celle de l'Europe. La toile fine d'Arkhangel ne le cède qu'à celle des Pays-Bas.

Il s'exporte une grande quantité de toiles de Russie pour l'Angleterre & la Hollande, & une moindre quantité pour l'Espagne & le Portugal.

On fabrique à Moskou & dans les environs, des velours, des damas pour meubles, des droguets, des pluches de soie, des taffetas & des étoffes riches; mais tout cela est bien loin d'égaler la perfection de nos fabriques. On fait aussi en Russie beaucoup de velours de coton.

L'exportation de la quincaillerie & de la coutellerie de Toula est défendue.

COMMERCE

Avec les peuples de l'Asie.

LA Russie, avec un superflu considérable, doit faire un grand commerce: ses correspondances s'étendent jusqu'à la Chine. La Cour étoit dans l'usage d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pékin: une brouillerie survenue entre les deux Cours interrompit ce commerce. Quelques fraudes des marchands Russes furent le prétexte dont les Chinois, le peuple du monde le plus frauduleux, colorèrent leur rupture: mais la mésintelligence fut réellement causée par l'asyle que la Russie accorda en 1757 à cette même horde de Kalmouks, qui, en 1771, retourna sous la domination de la Chine. Les différends viennent enfin d'être terminés & les caravanes rétablies.

L'importation & l'exportation des principaux articles du commerce de la Chine, & sur-tout des fourrures précieuses, étoient autrefois réservées à la Couronne; mais l'Impératrice règnante a depuis long-tems renoncé à ce monopole.

Kiakhta est le centre du commerce des

Ruſſes & des Chinois : elle eſt bâtie ſur les bords d'une rivière qui lui a donné ſon nom, dans le diſtrict de Sélinguinsk, & n'eſt éloignée que de cent vingt toiſes d'une place de commerce chinoiſe qui correſpond avec elle : toutes les deux ſont fortifiées. Dans le tems même de la plus grande langueur du commerce entre les deux Empires, celui de la Ruſſie montoit chaque année a 1, 600, 000 roubles, ou 4, 800, 000 livres.

Les Chinois n'achettent que des zibelines de médiocre qualité, parce qu'ils ſavent les teindre avec tant d'art, qu'elles égalent, après avoir paſſé par leurs mains, les zibelines les plus précieuſes ; ils en revendent même aux Ruſſes : mais ils paient chèrement les loutres de mer & les caſtors du Kamtchatka & des Archipels nouvellement découverts. Ils reçoivent auſſi des Ruſſes des camelots, des draps, du corail, de l'horlogerie & quelques productions du pays, & leur vendent des pierres précieuſes, du thé, des ſoies en nature & travaillées, du muſc, du coton & de ces toiles que nous appelons nankin. Ils livrent le bon thé à raiſon de quatre roubles la livre, & les Ruſſes qui ne le revendent que trois roubles ou trois roubles & demi, ſe dédommagent de cette perte ſur le bénéfice des autres articles. Au défaut d'échange, ils ſe font payer par les Chinois en lingots

d'or, qu'ils livrent à la Couronne, & dont ils reçoivent la valeur en argent monnoyé.

La Russie commerce avec plusieurs races de Tatars, mais sur-tout avec ceux de la Boukharie qui sont sédentaires, industrieux & policés : elle reçoit d'eux des étoffes de soie & de coton de leurs propres fabriques, des marchandises de l'Indoustan & de la rhubarbe : elle leur livre des draps fins, des cuirs de Roussi, & toutes sortes de marchandises de l'Europe.

Elle fournit à la Perse des étoffes de laine, des pelleteries, du fer, de l'acier, du plomb, des toiles, &, en tems de troubles, des vivres & des vaisseaux de transport. Les principaux articles qu'elle en reçoit, par elle-même ou par l'entremise des Arméniens, sont les soies du Guilan, les cotons filés & non filés du Manzanderan, des épiceries, des drogues, des tapis, des étoffes & des pierres précieuses. Le commerce de la Perse est encore loin d'être aussi avantageux qu'il pourra le devenir.

Celui de la Mer Noire, long tems foible, & qui ne pouvoit se faire que par l'entremise des marchands Grecs, Arméniens & Turcs, va recevoir une nouvelle activité, à présent que la Russie possède des ports sur cette mer, & qu'elle s'est fait assurer, par le dernier traité de paix, la liberté de la navigation.

COMMERCE

Avec les peuples de l'Europe.

ARKHANGEL & Kola, ſur la Mer Blanche, furent long-tems les ſeuls ports de commerce que poſſédât la Ruſſie. Malgré leur éloignement, & quoiqu'ils ſoient fermés ſept mois de l'année par les glaces, l'intérêt y amenoit des vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes. Quand Pierre I eût fondé Pétersbourg; quand il eut privé le commerce d'Arkhangel de toute la faveur qu'il accordoit à celui de ſa nouvelle ville; le commerce de la Mer Blanche tomba dans la langueur. Il ne tarda pas à ſe relever, quand Éliſabeth lui eut rendu ſes anciens priviléges; &, en 1773, il a reçu 180 vaiſſeaux hollandois, & un plus grand nombre de Hambourgeois & de Dantzickois.

On charge dans ce port des ſuifs & de la chandelle, des nates, des cuirs de Rouſſi, de la cire jaune, de la graine de lin, de l'huile & de la colle de poiſſon, du beurre fondu, des cordages, toutes ſortes de fourrures de Sibérie, des toiles, du ſavon, des viandes & des poiſſons

falés, &c. Plufieurs de ces articles fe chargent auffi à Kola.

Le plus grand commerce de la Ruffie avec les nations de l'Europe, fe fait par la Mer Baltique : c'eft par cette voie qu'elle reçoit les vins & les huiles de l'Efpagne & du Portugal ; les draps fins, les étoffes de foie, les étoffes riches, & les produits des fabriques de la France, de l'Angleterre & de la Hollande ; les bières angloifes, les eaux de vie de raifin, les laines d'Efpagne, le fucre & le café, le bois d'acajou, les bois de teinture, la bijouterie, les glaces, les dentelles, les toiles fines, les modes, les fruits de l'Europe qui peuvent fouffrir le tranfport, mille objets enfin d'utilité, de commodité, de luxe & de caprice.

La marine marchande de Ruffie, pour les grands trajets, ne confiftoit, il y a quelques années, qu'en 15 vaiffeaux au plus, qu'elle expédioit pour Bordeaux & pour la Hollande. Le nombre en eft bien augmenté depuis la guerre entre la France & l'Angleterre. Elle a un grand nombre de petits vaiffeaux pour le cabotage entre fes différens ports.

La foibleffe de fa marine marchande lui fait perdre des profits immenfes que lui procureroit le frêt de l'importation & de l'exportation. Mais la variété de fes productions, & la grande confommation qu'elle fait des marchandifes étran-

gères, attirent dans ses ports les vaisseaux de toutes les nations de l'Europe; depuis les ports de l'Allemagne sur la Baltique, jusques à ceux de l'Italie, sur la Méditerranée.

Ce sont les Anglois, qui ont la plus grande influence dans ce commerce, qui jouissent des plus grands priviléges, & qui font les plus grandes affaires. La Russie croit qu'il est de son avantage d'accorder les plus grandes faveurs à la nation qui fait les plus grandes demandes. Elle gagneroit peut-être encore plus, en tenant la balance égale entre toutes les nations, ou plutôt en accordant à chacune d'elles les priviléges pour les marchandises qu'elles emporteroient de leur cru. Par là, elle recevroit la plûpart des articles de la première main.

On exporte, sur-tout de Pétersbourg, une grande quantité de chanvre & de lin, du fer, des cuirs, des peaux non préparées, des pelleteries, du miel, de la cire, des suifs, des toiles à voiles, des mâtures, des cordages & du goudron; Et de Riga, des grains, des mâtures, & du chanvre.

Le port de Riga reçoit, chaque année, jusqu'à sept cents vaisseaux étrangers, & celui de S. Pétersbourg, plus de huit cents.

Malgré le grand nombre d'articles que la Russie tire de l'étranger, la balance du com-

commerce penche considérablement en sa faveur.

D'après un relevé fait du commerce de plusieurs années, on trouve que les marchandises & les productions russes exportées (*), montent chaque année à la somme de 17,653,428 roubles. A quoi il faut ajouter les droits d'exportation qu'on prélève dans les douanes, & qui montent à 3,562,919 roubles, ce qui fait un total de 21,216,347 roubles, ou de . . . , . . 95,473,561 l.

Les marchandises étrangères, importées, n'ont monté qu'à 13,308,801 roubles : ou 59,889,601

Ainsi la balance en faveur de la Russie, est de 7,907,546 roubles, ou de . . . . 35,583,960 l.

(*) Essai sur le commerce des Russes.



ÉTAT

Des marchandises exportées de Russie, année commune (*).

	Livres, poids de Paris.
Grains, comme froment, seigle, millet, orge, avoine, bled sarrazin, riz, farine, gruaux, &c. . .	18,516,828
Houblon	91,113
Thé. . . , ...	4,950
Tabac	1,561,329
Graine de lin . . .	18,213,211.
Lin	11,678,666
Huile de lin & de chanvre	4,959,042
Chanvre	58,213,452
Fil	1,511
Cables de chanvre . .	1,195,395
Caviar	523,710
Cire	186,120
Miel	4,455

(*) J'ai tiré cet état de l'*Essai sur le commerce de Russie*. J'ai réuni pour l'abréger les articles de même espèce, comme les différentes espèces de toiles, &c. J'ai réduit les poids à la livre de Paris. L'auteur avertit que, pour former une année commune, il a pris les années 1767, 68, 69. Mais il faut observer que, depuis cette époque, le commerce de la Russie s'est augmenté.

Beurre	147,708	Livres de Paris.
Savon	1,072,060	
Suif bouilli, & chandelles	8,231,553	
Fer	64.398,312,	
Cuivre	212,322	
Acier	16,467	
Sel	122,463	
Viande ſalée	269,049	
Poiſſon ſalé ou fumé .	418,737	
Colle de poiſſon . .	133,980	
Dents de morjes . . .	2,640	
Dents foſſilles d'éléphans	132	
Colle forte de cuirs . .	1,651	
Rhubarbe	2,200	
Soie de la Chine & autre	2,871	
Soie de porc . . .	566,742	
Cuirs de Rouſſi . .	5,119,125	
Goudron . , . .	8,620,359	
Poix	997,590	
Salpêtre	71,478	
Pierre ſpéculaire, ou verre de Moskovie . .	99	
Crin	236,049	
Poil de chèvre	1,419	
Potaſſe	38,973	

Toiles de différentes eſpèces & de toute la largeur, 7,586, 218 archines, à 26 pouces & demi l'archine.

Souliers pour hommes & pour femmes, 7218 paires.

Bottes, 6063 paires.

Bœufs, 3000.

Il ne s'eſt exporté annuellement de chevaux que pour 33000 liv. environ.

Nates d'écorces de jeunes tilleuls, 1,000,000. Elles ſe tranſportent ſur tout en Allemagne, où elles tiennent lieu, comme en Ruſſie, de nos toiles d'emballages.

Nous ne parlons pas ici des articles de pelleteries, parce qu'il ſeroit difficile d'en déſigner les différentes eſpèces, & de les réduire à des meſures connues. Mais nous en avons dit aſſez pour faire connoître que ce commerce eſt d'un produit conſidérable. Ajoutons ſeulement qu'il s'exporte, chaque année, plus de quatre-vingt dix-huit mille peaux d'hermines, plus de cent-vingt mille peaux d'une autre eſpèce d hermine plus petite, plus de deux millions de peaux de petit-gris, plus de quarante mille peaux d'agneaux des Kalmouks & de l'Ukraine. Joignons à cela les riches & nombreux articles des zibelines, des renards de toutes les eſpèces, des martres, des caſtors, des loutres, & quantité d'autres articles de pelleteries, dont les noms mêmes ſont incon-

nus en France; & nous pourrons alors nous faire au moins une idée vague de l'importance de ce commerce.

DE LA LITTÉRATURE DES RUSSES.

LEs Ruſſes ont l'avantage de poſſéder, peut-être, la plus belle langue qui ſe parle à préſent en Europe. Riche de ſon propre fonds, elle peut chaque jour encore s'enrichir au beſoin, ſans faire aux étrangers des emprunts humilians. Elle doit ſeulement ſe plaindre de n'avoir pas été exercée par des auteurs habiles ſur une aſſez grande variété de ſujets. Cette ancienne langue, qu'on croit reconnoître dans les deux mots de l'idiôme des Mèdes, qu'Hérodote nous a conſervés (*), n'a guères été conſacrée juſqu'à ce ſiècle qu'à exprimer les beſoins ordinaires de la vie & les vérités de la religion.

(*) Suivant Hérodote, la nourrice de Cyrus ſe nommoit *Spac* ou *Spaco*, ce qui ſignifioit chienne; *ſobak* eſt un des mots de la dialecte ſlavonne ruſſe, qui ſignifie chien; & ce mot *ſobak* peut s'être changé en *ſpac* par contraction. Les Mèdes appeloient les petits chevaux *nizéens*; & *niz*, *nijgny*, *nizok* ſignifie bas de taille, petit, dans toutes les dialectes du slavon.

Elle étoit assez riche, elle avoit assez de grandeur dès le commencement de l'onzième siècle, pour exprimer, par une traduction fidèle, les sublimes images des Saintes Écritures; & notre langue, au seizième siècle, parodioit encore & travestissoit, plutôt qu'elle ne traduisoit les poésies de David & des prophètes. Encore à présent, les Russes qui veulent écrire sur des sujets élevés, travaillent à former leur style sur celui de leur bible. Aucune des langues de l'Europe n'a subi d'aussi foibles changemens en un aussi grand nombre de siècles.

Cependant, si l'on en excepte des annales, écrites avec autant de sécheresse que de simplicité, des chansons ont formé longtems toute la littérature des Russes. On a conservé quelques vers des tems antérieurs au règne de Pierre I, & ils ne font pas regreter qu'on n'en ait pas conservé davantage. Mais on trouve déjà une certaine énergie dans le style du Métropolite Kiprian, qui écrivoit, au quatorsième siècle, l'histoire de son pays, & dans celui de Stolnik Lyzlof, qui, sous le règne du Tsar Michel, composa une histoire des Scythes.

Phéophane Prokopovitch, archevèque de Novgorod, qui fut d'un si grand secours à Pierre I, dans la réforme de l'église Russe; ce Phéophane, qui avoit étudié à Varsovie & à Rome, essaya ses

talens dans plusieurs genres de littérature. Il composa des sermons éloquens, des panégyriques, des éloges, des histoires & des poésies (*). Il établit un gymnase, où l'on élevoit des jeunes gens qui montroient de l'esprit & des dispositions : on lui doit la naissance des lettres en Russie.

Le Prince Dmitri Kantémir, fils de ce Hospodar de Moldavie, qui se donna à Pierre I, a composé des satires, admirées dans leur tems & qu'on ne lit plus.

Trédiakovski avoit la passion plus que le talent des lettres. C'étoit écrivain infatigable : élève de Rollin, admirateur de son maître, il traduisit l'histoire ancienne & romaine de cet habile professeur. Son travail étoit presque terminé ; le feu prit à sa maison & brûla ses manuscrits. Il recommença, continua, finit l'énorme version, & c'est le seul ouvrage de Trédiakovski qu'on ait conservé.

Sa traduction en vers du Télémaque n'est célèbre que par le ridicule : on la fait lire par pénitence dans l'hermitage de l'Impératrice (*). On lit aussi, pour

(*) On lui reproche d'avoir trop affecté l'ancien style slavon, & d'avoir fait un mêlange étudié de différentes dialectes.

(*) L'hermitage est un bâtiment qui communique par une galerie au palais Impérial. C'est là que la Souveraine goûte les plaisirs de la solitude, ou se

rire, une tragédie qu'il s'avisa de faire. Ses ouvrages se distinguent par la bizarrerie du style, de la forme & des idées.

Pendant que Trédiakovski luttoit malheureusement contre la nature, en s'efforçant d'être poëte; Lomonossof plantoit en Russie la palme de Pindare & d'Horace. Il sera longtems le Prince des poëtes Russes. On doit oublier qu'il a composé deux tragédies: mais on n'oubliera jamais en Russie ses odes, ni ses sublimes imitations des psaumes de David & du livre de Job. Il a fait une épître sur le verre, qui est à la fois poétique, ingénieuse & savante. Il avoit commencé un poëme épique, & avoit choisi Pierre I pour son Héros. On regrète qu'il n'en ait composé que deux chants. Il a paré la physique des charmes de l'éloquence dans ses discours sur la lumière, sur l'électricité, sur l'origine des métaux, sur l'utilité de la chymie.

Je vais placer ici la traduction d'une de ses odes: mais les beautés de sa poésie sont si souvent renfermées dans l'expression, que c'est les effacer que de les traduire.

---

livre aux douceurs d'une société sans contrainte & sans étiquette. Elle a fait placer dans l'hermitage la superbe collection de tableaux qu'elle a rassemblée.

ODE

A l'Impératrice Elisabeth.

DÉLICES des Princes & des Empires, aimable tranquillité, félicité des hameaux, gardienne des cités, que tu ès utile & belle! Autour de toi les fleurs se colorent & les épis jauniſſent dans les guérets. Chargés de tréſors, les navires oſent te ſuivre ſur les mers, & tu ſèmes, d'une main libérale, tes richeſſes ſur la terre.

Éteignez-vous, foudres guerriers, & ceſſez d'effrayer la terre. Ici, dans le ſein de la paix, Éliſabeth veut étendre l'empire des ſciences. Vents impétueux, gardez-vous de mugir, & murmurez avec douceur le récit de nos tems heureux. Univers, écoute en ſilence : une lyre exaltée veut célébrer les plus grands noms.

Toujours admirable dans ſes œuvres, le Créateur avoit arrêté de manifeſter de nos jours ſa puiſſance. Il envoie en Ruſſie un homme tel que les ſiècles n'en ont jamais produit. A travers tous les obſtacles, ce Héros élève ſa tête couronnée par la victoire, & tranſporte avec lui juſqu'aux cieux la Ruſſie terraſſée par l'ignorance.

Dans les pleines enſanglantées, Mars s'ef-

fraie de voir ſon épée entre les mains de Pierre, & Neptune treſſaillit à l'aſpect de notre pavillon. Soudain fortifiée de remparts, entourée de palais, la Néva doute & s'écrie: Ai-je donc perdu le ſouvenir, ou me ſuis-je écartée de la route que j'ai toujours ſuivie ?

Alors, à travers les montagnes, les fleuves & les mers, les ſciences divines étendent les bras vers la Ruſſie, & s'adreſſent à ſon Héros; nous ſommes prêtes à cultiver, à faire naître dans ton Empire les fruits les plus doux de l'eſprit. Le Monarque les appelle : déjà la Ruſſie s'attend à jouir de leurs utiles travaux.

Mais, ô deſtin cruel ! ce Héros digne de l'immortalité, la cauſe de notre bonheur, & maintenant l'objet de nos cruels regrets, nous eſt arraché par le ſort envieux, & nous plonge dans une profonde douleur. Attentifs à nos gémiſſemens, les côteaux du Parnaſſe mugiſſent, & les Muſes en pleurs conduiſent aux portes des cieux cet eſprit de lumière.

Dans leur juſte douleur, elles s'arrêtent dans leur carrière, & ne veulent plus regarder que ſa tombe & ſes exploits. Mais la ſage Catherine, notre ſeule conſolation après la mort de ſon époux, leur tend une main généreuſe. Ah ! ſi ſes jours euſſent été prolongés, depuis longtems la Seine, orgueilleuſe de ſes talens, le céderoit à la Néva.

Mais, au ſein d'un ſi grand deuil, de quel éclat nouveau brille le Parnaſſe ? Oh ! qu'on y pince-

agréablement les plus douces cordes de la lyre!
Des chœurs mélodieux couvrent tous les côteaux, & leurs concerts sont répétés dans les vallons. L'auguste fille de Pierre surpasse la générosité de ses ayeux, elle multiplie le bonheur des Muses, elle ouvre la porte à la félicité.

Il est digne de grands éloges, le guerrier qui peut égaler le nombre de ses victoires à celui de ses combats, & qui passe sa vie dans les camps. Mais les soldats qu'il commande ont toujours part à ses succès: le bruit affreux des armes couvre la voix sonore de la renommée, & le son de sa trompette se confond avec les plaintifs gémissemens des vaincus.

Ta gloire appartient à toi seule, illustre souveraine. Oh! comme ton vaste Empire te rend graces. Lève les yeux sur les monts altiers, promène tes regards sur les vastes plaines qu'arrosent le Volga, l'Ob & le Borysthène: les trésors qu'elles recèlent seront découverts par les sciences que tu rends florissantes.

Quand le Très haut a soumis à ton heureuse puissance de si vastes régions, il a mis au jour des trésors tels que ceux dont l'Inde s'énorgueillit. Mais la Russie demande des mains formées par les arts: seuls ils purifient les filons dorés; & les rochers mêmes sentent le pouvoir des sciences que tu daignes accueillir.

En vain des neiges éternelles couvrent ces plages du Nord, où Borée agite tes étendards de ses ailes glacées: au milieu des rochers de

glace, Dieu s'annonce par des merveilles. Là, semblable au Nil, la Léna nourrit les nations de ses eaux pures & rapides; & perdant enfin ses rivages, elle égale l'étendue des mers.

Oh! combien de prodiges inconnus aux mortels opère la nature dans ces lieux ombragés de forêts épaisses, qui servent aux animaux de remparts impénétrables: où, dans la profondeur des ombres raffraîchissantes, le cri de l'homme n'a jamais dispersé les troupes d'élans qui bondissent en paix dans les pâturages; où jamais le chasseur n'a lancé sa flèche; où chantent des oiseaux que le bûcheron n'effraya jamais du bruit de sa cognée!

Ce vaste champ va servir de carrière aux Muses. Quelle rétribution pouvons nous offrir à ta magnanimité? Nous élèverons ton nom jusqu'aux Cieux, & nous consacrerons d'éternels monumens à ta générosité, dans ces régions où le soleil commence son cours; où le fleuve Amour serpente entre des rives parées de verdure, porte ses eaux chez les Manjours (*), & desire rentrer encore sous ta domination.

Voilà que l'espérance abaisse devant nous les barrières des ténébreuses destinées. La sagesse posera son temple dans des contrées ou la justice & les loix étoient inconnues. Devant elle l'i-

(*) Nous les appelons Mantchoux ou Mantchoux. Ils sont à présent les dominateurs de la Chine. Les Russes furent maitres d'une grande partie de l'Amour, jusqu'au traité de Nertchinsk.

gnorance pâlit. Je vois blanchir les humides sillons tracés par tes vaiſſeaux ; & la mer ſe plaît à leur céder. Tes navigateurs volent, à travers les flots, annoncer tes vertus à de nouveaux peuples.

Là, ſemé d'isles innombrables, l'Océan ſe diviſe en mille fleuves paiſibles, & le corbeau, revêtu de l'azur des Cieux, efface les brillantes couleurs du paon. Là volent des nuages d'oiſeaux divers, qui, par la richeſſe de leur plumage, effacent les riantes livrées du printems. Nourris dans des bocages parfumés, nageant ſur des ondes délicieuſes, ils n'ont jamais connu les rigoureux hivers.

Vois Minerve frapper de ſa lance le ſommet des Riphées. L'or & l'argent jailliſſent, & couleront pour ta dernière poſtérité. Pluton dans ſes abîmes entr'ouverts, ſe trouble & frémit de voir livrés aux mains des Ruſſes ſes précieux tréſors, enſevelis par la nature dans le ſein des montagnes. L'aſtre éclatant du jour le force à détourner ſes regards ténébreux.

O vous, qu'attend la patrie, vous qui devez naître dans ſon ſein, vous qu'elle deſire voir reſſembler à ces mortels éclairés qu'elle appelle des contrées étrangères ; que vos tems ſeront heureux ! Ne craignez point. Oſez montrer, par vos efforts, que la Ruſſie peut enfanter ſes Platons, & nourrir le génie pénétrant de Newtons nouveaux.

Plus jeune que Lomonoſſof, Soumo-

rokof lui voulut arracher le ſceptre de la poéſie. Avec moins de force, moins d'imagination & plus de douceur, longtems il lutta contre lui dans le genre lyrique, & fut vaincu. Mais il eſt le fondateur du théâtre ruſſe. Élégant comme Racine, il tâcha d'imiter la conduite de ſes plans; mais il ne put pénétrer le ſecret de notre inimitable Poete. Il voulut être ſage comme lui; il fut froid, & ſa ſcène manqua de mouvement. Il a trop imité, dans ſes comédies, la manière des comiques françois, & ne les a point égalés: il devoit créer un nouveau comique, puiſqu'il avoit à peindre des mœurs nouvelles. Il a montré dans la ſatyre plus d'humeur que de profondeur & de fineſſe. Ses idylles ont le charme de la douceur: mais la manière en eſt trop françoiſe; elles intéreſſeroient davantage, ſi l'on ſentoit qu'elles ſont une production de la Ruſſie. Mais tous les applaudiſſemens ſe ſont réunis en faveur de ſes fables. On ne peut leur refuſer la première place après celles de la Fontaine. Nous allons tâcher d'en faire connoître quelques-unes. Mais il faut ſe rappeller qu'aucune nation n'a pu faire paſſer dans ſa langue les graces naïves de la Fontaine: & celles de ſon émule n'auront pas moins à perdre, obligées de parler avec contrainte une langue étrangère.

LE MORALISEUR.

Fable.

IL étoit un certain réformateur des mœurs, amateur décidé de la grandeur d'ame. Il confortoit, il consoloit les affligés. Tous ses voisins le regardoient comme un grand homme, tous écoutoient ses discours comme des loix. Avoit-on été volé ; quelqu'un avoit-il perdu ses enfans ou sa femme; l'innocence attaquée vivoit-elle dans l'oppression : à l'en croire, tout cela n'étoit pas un mal. Il avoit une jeune femme. Étoit-elle belle ? Eh ! qu'importe ? aux yeux d'un amant, une chouette est une déesse. Mais la mort fait peu respecter l'amour, & ne compte pas les années. Il lui est fort égal de frapper oncle ou neveu. Elle saisit donc dans la jeunesse la femme de notre homme. Il se frappe, il crie, il s'arrache les cheveux : l'air retentit de ses clameurs. Les voisins accourent, se rassemblent : souviens-toi, lui disent-ils, notre cher Moraliseur, de ce que tu nous as dit toi-même. Quand je vous donnois des leçons, répondit-il, quand je vous consolois, c'étoit vous qui aviez perdu vos femmes ; mais à présent, c'est la mienne qui est morte.

LE PAYSAN ET LA VALISE.

Jase tout à ton aise sur les peines d'autrui. Oh! ce travail n'est pas aussi dur que le mien. Non ? je n'en suis pas étonné; car il n'est rien au monde que tu aimes plus que toi. Tu t'inquiètes fort peu

d'adoucir les peines des autres,& il ne t'en coûte rien de blâmer ce que tu ne connois pas. Mais si tu m'interroges, je te dirai, sans détour, que jamais honnête homme ne se rendra coupable de cette bassesse. Écoute, & retiens bien. Un paysan portoit un quintal de plomb dans une petite valise. Il étoit tout plié;& comment faire autrement? Ce n'étoit vraiment pas une pièce de deux sols qu'il portât au cabaret. Le monde l'accabloit d'injures en voyant comme il se courboit: la fatigue du porte-plomb ne leur paroissoit pas bien grande. Le paysan impatienté, leur dit: ma peine vous paroît petite; mais Dieu sait ce qu'il y a dans la valise, & le sait fort bien aussi celui qui la porte.

Soumorokof a changé le tour & la morale de la fable de l'ours & des deux amis, & se l'est rendue propre. La voici:

LES DEUX AMIS ET L'OURS.

Deux amis vivoient comme deux frères, & peut-être encore mieux. L'un ne pouvoit passer une heure sans l'autre. Quels que fussent leurs entretiens, l'un n'avoit pour l'autre rien de caché. Ils ne se fâchoient jamais, jamais ils ne se pointilloient; on les eût pris pour Damon & Pythias. L'un regardoit-il quelqu'un comme son ennemi; c'étoit aussi tôt l'ennemi de l'autre. Ils se promenoient ensemble, mangeoient ensemble, buvoient ensemble: ma foi! je croirois qu'ils aimoient ensemble aussi; car ce point là est le plus fort. Ils s'étoient juré de vivre & de mourir ensemble, & vouloient sur tout être fidèles à ce serment.

Un jour, il leur arriva d'être ſeuls dans un bois, il vint un ours au devant d'eux: il ne s'attendoient point du tout à cet honneur. L'ours étoit monſtrueux, & nos gens de trembler autant qu'il eſt poſſible. Leur devoir étoit de ſe défendre mutuellement, &, s'ils n'en avoient pas la force, mourir tous les deux. Cependant il ſe trouve là un grand chêne : l'un de nos gens oublie ce qu'il a juré à ſon ami; il grimpe, & emporte avec lui ſon ferment tout au plus haut de l'arbre. L'autre reſte & meurt de peur ; car qui ne craindroit pas un tel champion ? Il ne comptoit plus guères retourner au logis ; l'ours ne le lui permettroit pas ; car un ours ſonge peu s'il faut prendre des gens quand ils ſont dans l'affliction, & les laiſſer retourner au gîte. Le malheureux avoit entendu dire qu'il faut, en ſemblable occaſion, contrefaire le mort. Il ſe laiſſa tomber, s'étend, ſe donne l'air d'un trépaſſé. L'ours approche, frotte, tourne & retourne la tête du prétendu défunt, ne lui trouve pas de ſouffle, éternue, & s'en va. Je croyois bien, diſoit-il, avoir trouvé un homme vivant. Quand il fut bien loin, notre brave deſcendit de ſon chêne, ſentant une double joie de retrouver ſon ami, & de n'avoir pas enfreint ſon ferment de mourir avec lui : car, pour vivre enſemble, c'eſt ce qu'il eſpèroit bien. Il étoit content, il le montroit à ſon ami, & lui demanda ce que l'ours lui avoit dit en ſecret à l'oreille. Il m'a averti, répondit l'autre, de ne pas prendre pour amitié une liaiſon ordinaire, & de reconnoître à l'avenir mes amis dans le beſoin.

La dernière pièce de Soumorokof eſt

une ſatire : on aſſure qu'il l'a compoſée dans le lit de mort. Cette circonſtance en fait le plus grand intérêt, & ſa briéveté me permet de la rapporter ici.

Graces au deſtin, je vais donc finir ma vie, & je me réjouis d'y laiſſer en paix les fous, les coquins, & les pervers. Comme je plains ton ſort, fidèle ami ! toi qui, ne connoiſſant aucun détour, reſtes dans cette vie où la raiſon, l'honneur, ſont inconnus : toi qui ne peux pas abandonner, comme moi, cet inſupportable ſéjour des frippons, où tout miſérable montre ſa figure avec impudence &, dans ſa fureur impunie, ſème encore de nouveaux déſordres où la droiture eſt généralement mépriſée & devient l'objet d'une riſée honteuſe. Oh ! combien, mon ami, dans cette vallée de larmes, il te reſte encore à ſouffrir de la part des deſtins irrités ! Combien y eſt malheureux tout honnête homme, juſqu'à ce que ces jours ſoient enfin tranchés ! Il traîne, ſans allégement, une vie malheureuſe, & ne trouve que de nouvelles douleurs quand il implore des conſolations. Mais moi, délivré déſormais de toute vanité, je quitte avec joie ce monde affreux, qui traite de bagatelle & de chimère la conſcience, l'honneur, la raiſon, le cœur & la droiture. Là, plus un homme eſt imprudent & trompeur, plus il a de ſcélérateſſe, & plus il eſt sûr d'obtenir des graces & des éloges. Je proteſte en ce moment, à l'univers entier, que j'abandonne ce monde avec un eſprit ſatiſfait : je rends grace au Tout-Puiſſant qui a préſervé ma vie de la perverſité, & qui va bientôt la mettre en sû-

reté sous la tombe, où je n'aurai rien à démêler avec aucun fripon.

Nous avons déjà vu que la Russie a, depuis quelques années, un poëme épique: l'auteur est M. Mikhaïl Kéraskof, l'un des curateurs de l'université de Moskou. Il a choisi pour son héros le Tsar Ivan Vassiliévitch, & pour l'action de son poëme la conquête de Kazan. Je ne vais traduire ici qu'un seul morceau de ce poëme.

Le Tsar a résolu dans son conseil de marcher lui-même à la tète de ses combattans, & de partager leurs fatigues & leurs dangers.

La Tsaritse apprend que son époux va braver loin d'elle les périls & la mort: elle vole éperdue à la salle où le conseil est encore rassemblé, où les grands sont animés par le courage du Prince.

Ils la voient s'avancer, les yeux baignés de larmes, & tenant le jeune Prince dans ses bras. Il semble que la lumière ait déjà fui de ses yeux: les angoisses de son ame se paignent sur son visage, sa profonde douleur est empreinte dans tout ses traits, & elle frappe son sein de ses mains tremblantes & glacées. Ainsi la lune s'obscurcit, enveloppée par les épais brouillards: elle ne montre plus à la terre qu'une face décolorée, & son éclat ordinaire se change en une triste pâleur. Elle entre, regarde son époux, gémit, &

rappelant avec peine ses forces abattues: Tu pars, cher époux, lui dit-elle; tu pars! Sans doute, tu ne mets pas un grand prix à tes jours. Mais peux-tu donc oublier que tu me laisses dans la douleur; ou, si mon amour ne peut te toucher, ne seras-tu pas attendri du moins par le sort de cet enfant? Tu le vois à tes pieds avec sa malheureuse mère;tu le vois privé du sentiment & de la voix. Regarde comme il s'efforce de tourner vers toi ses yeux en pleurs. Il veut te dire: Né m'abandonne point à la mort. Lis dans ses yeux ses discours innocens: ses regards te diront ce que sa langue ne peut dire encore. Il s'écrie: Conserve-moi mon père, ne livre point ma tendre mère aux douleurs, à l'abandon du veuvage. O mon Prince, ô mon époux! ne mets point entre nous la vaste étendue des déserts: n'expose point ta tête aux dangers des combats. N'est-il donc point dans ton Empire de guerriers courageux? Qui te force à t'exposer toi-même? Ignores-tu de quel prix tes jours sont à la Russie? Conserve-les pour ton fils, pour moi, pour la nation. Arrête, je t'en prie en gémissant: arrête! ou, si ton cruel dessein est irrévocable, s'il n'est pas au pouvoir du Monarque de se dispenser d'aller aux combats, permets-nous de partager tes destinées. Qu'il soit permis de te suivre à ton épouse, à ton fils. Avec toi les fatigues me deviendront chères; avec toi je regarderai le sable, les cailloux, les rochers, comme ma couche nuptiale: par tout heureuse, si je ne te quitte pas.

Ivan étoit agité comme un cèdre battu par les

vents : mais son esprit n'étoit pas ébranlé. Il voyoit sur tous les visages la douce & tendre compassion : ses fiers Boïars versoient eux-mêmes des larmes, & tous le pressoient de rester.

Touché de leur zèle & sensible à leurs pleurs, il porta lui-même sur eux des regards humides, & embrassa tendrement sa fidèle épouse. Il répondit enfin aux grands : Pourquoi suis-je sur le trône, si je crains le poids de la fatigue ; si, dans la molle oisiveté, je ne gouverne pas moi-même mon Empire ? c'est donc par les mains des autres que je combattrai dans les champs, & c'est avec la raison des autres que je donnerai des loix ! Je me réserverai seulement le vain titre de Monarque, & je partagerai la puissance avec toute la nation ! je ne serai souverain que de nom, & j'attendrai des loix de mes sujets! Enchaîné au trône comme un esclave, abandonnant à des mains étrangères les rênes de l'État, je ne porterai la couronne que pour ma honte ! est-ce donc pour cela que je règne ? Tendre épouse, ô toi qui ne m'ès pas moins chère que la vie, je te suis attaché par les liens du cœur : mais, avant de serrer ces nœuds, j'étois lié à la patrie. Dès l'instant où je naquis l'héritier d'une couronne, je fus soumis à des devoirs rigoureux. Dès lors il me fut prescrit de mettre mon bonheur dans la prospérité de la nation ; de m'oublier moi-même pour ne penser qu'à la félicité commune, de mépriser la mollesse & les plaisirs, & de voir dans mes sujets mes proches & mes amis. Voilà le devoir d'un Prince, ô fidèle épouse. Ma première loi, c'est de servir ma patrie. Ne cherche point à

me délivrer de ce fardeau ſacré pour mon cœur. Si, par amour pour toi, je pouvois oublier mon devoir, je ſerois à la fois indigne d'être Monarque & d'être ton époux.

Si les morceaux que je viens de rapporter ne ſuffiſent pas pour donner une idée complète de l'état des lettres en Ruſſie, ils feront du moins connoître que les Ruſſes ſont bien éloignés de cet état de barbarie qu'on ſe plaît à leur reprocher. Ils peuvent faire prévoir ce que les Ruſſes deviendront, quand la littérature nationale ſera plus généralement & plus conſtamment encouragée. Mais elle riſque de périr dans ſon berceau, ſi les efforts des auteurs, loin de leur mériter des récompenſes & de la conſidération, ne ſont payés que par le ridicule.

Si François I, au lieu d'encourager la littérature naiſſante dans ſon pays, n'avoit accueilli que les Muſes Italiennes, ſeules alors floriſſantes, peut-être les François ſeroient-ils encore des barbares. Le traducteur Amyot fut plus conſidéré, mieux récompenſé, que ne le furent dans la ſuite des hommes d'un génie créateur : & cela étoit utile; car il falloit imprimer un mouvement aux eſprits encore inactifs. Les encouragemens accordés à Ronſard & à ſes barbares contemporains, ont préparé le beau

ſiècle de Louis XIV, & nous devons peut-être Britannicus, Phédre, Athalie, à la gratification accordée au jeune Racine pour une ode fort médiocre. Les chefs-d'œuvre littéraires ſont des fruits de l'enthouſiaſme : rien ne l'éteint plus ſûrement que l'indifférence des contemporains ; rien ne l'anime davantage que des récompenſes, qui procurent de la conſidération, & ſont regardées comme le prix du mérite.

Quand une nation poſſède enfin un grand nombre de chefs-d'œuvre, le talent naiſſant & brut encore, n'eſt plus remarqué : il ſe dégoûte, il ſe cache ; & la médiocrité opiniâtre, effrontée & lâche, quête, obtient, arrache les récompenſes deſtinées au mérite.



DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DE RUSSIE (*).

DISTRIBUTION PHYSIQUE.

SI une deſcription géographique de la Ruſſie eſt néceſſaire pour bien ſuivre l'hiſtoire de cet Empire, il ſemble d'abord que nous aurions dû la placer à la tête de notre ouvrage. C'eſt ce qu'a fait avec raiſon M. de Voltaire dans ſon hiſtoire de Pierre I; mais nous aurions eu tort de ſuivre ſon exemple: car, étant remontés dans notre ouvrage juſqu'aux premiers tems où nous conduiſent les monumens hiſtoriques; ou nous aurions

(*) Cette deſcription ſera longue; ce ſera un traité aſſez complet de la géographie de l'Empire de Ruſſie: mais il ne ſera pas inutile, & plaira peut-être à quelques lecteurs, parce que cet Empire eſt encore aſſez généralement inconnu aux étrangers les plus inſtruits. J'ai ſuivi la deſcription géographique de l'Empire de Ruſſie par Tchébotaref, & le Dictionnaire Géographique du même Empire par Polonnin, augmenté & mis au jour par Muller. Ces deux ſavans ouvrages n'exiſtent encore qu'en langue ruſſe.

donné la deſcription d'un Empire qui n'exiſtoit encore que dans quelques unes des parties qui le compoſent aujourd'hui, où nous aurions été obligés de revenir pluſieurs fois ſur nos pas & de donner pluſieurs deſcriptions ſucceſſives; ainſi, après avoir décrit les pays qui compoſoient la domination de Novgorod, ou même celle de Rurik, il auroit fallu le décrire encore quand il eut été augmenté par ſes ſucceſſeurs, encore après les conquêtes d'Ivan Vaſſiliévitch, puis après celles de Pierre I, & il auroit bien fallu en venir, en finiſſant, à la deſcription que nous allons faire de ſon état actuel.

Jamais il n'a exiſté d'Empire auſſi vaſte: il comprend à peu près la cinquième partie des terres connues du globe: en comptant depuis l'extrêmité occidentale de l'iſle de Dagoë juſqu'à la pointe des Tchouktchi, & depuis les frontières de la Turquie, de la Perſe, des Kalmouks & de la Chine, juſqu'aux côtes les plus ſeptentrionales de la Laponie, de la Nouvelle Zemble & de la Sibérie, on trouve qu'il contient environ 525000 lieues quarrées.

En partant de l'iſle de Dagoë, au 40e degré de longitude, & voyageant toujours juſqu'à l'Archipel le plus oriental, découvert par les Ruſſes, dont les dernières iſles ſont au delà du 225e dégré, on a parcouru plus d'un diamètre de la

terre, ſans quitter un inſtant la domination de la Ruſſie. Quand le ſoleil marque à Riga la moitié du jour, une autre journée eſt déjà commencée pour les iſles aux renards. Cet Empire eſt bien loin d'être peuplé en proportion de ſon étendue; &, s'il l'étoit, il faudroit bien qu'il ſe diviſât.

MERS.

Cette vaſte étendue de terre eſt entourée de mers, ſemée de lacs, traverſée par des fleuves. Ces différentes eaux méritent de fixer d'abord notre attention.

La Livonie eſt baignée à l'occident par la MER BALTIQUE, qu'on appeloit autrefois la mer des Varaigues, & qu'on peut regarder comme un grand golphe de l'océan. Il lui fournit moins d'eau qu'elle n'en reçoit des lacs & des fleuves de la Ruſſie, de la Suède, de la Pologne & de l'Allemagne. Auſſi eſt-elle peu ſalée, & ſa ſalure augmente quand les eaux de l'océan y ſont pouſſées par un vent de mer. On a remarqué qu'elle éprouve un foible mouvement de flux & reflux, quoiqu'il ſoit preſque inſenſible. Sa plus grande profondeur n'eſt que de 50 toiſes, & les ſavans de Suède ont obſervé qu'elle diminue de 45 pouces en un ſiècle. Les vagues y ſont moins hautes que dans l'océan, mais elles s'y ſuccèdent en plus

grand nombre & avec plus d'impétuosité, & fatiguent d'avantage les vaisseaux. Dans son agitation, elle dépose de l'ambre sur les rivages de la Courlande & de la Prusse.

LE GOLPHE DE FINLANDE communique avec cette mer, & commence au dessous de Pétersbourg, où il reçoit les eaux de la Néva. Il est contenu au midi par les côtes de la Russie, & au nord par celles de la Russie & de la Suède. Il a 105 lieues de long, & 26 de large.

LE GOLPHE DE RIGA, qu'on appelle autrement golphe de Livonie, appartient aussi à la Mer Baltique.

LA MER GLACIALE baigne au nord toutes les côtes de la Russie, dans une étendue de 158 degrés de longitude. Elle charrie des glaces dans presque tous les tems de l'année. Son mouvement de flux & reflux est sensible, même dans les rivières qui s'y jettent. Nous avons déjà rapporté que des marques certaines témoignoient la diminution de ses eaux. Ainsi l'on ne doit pas être étonné de trouver dans la terre & loin des rivages, des ossemens d'animaux marins. En partant des côtes de la Mer Glaciale, & s'avançant toujours au midi, on ne trouve aucun arbre jusqu'à plus de cinquante lieues: cependant elle dépose une quantité considérable de bois sur le rivage. Il est probable qu'elle en apporte des côtes de

l'Amérique, qui, peut-être, ſont peu éloignées : mais elle doit en recevoir auſſi de fleuves de la Sibérie.

La Ruſſie eſt bornée à l'eſt par l'OCÉAN ORIENTAL ou MER DU KAMTCHATKA. Cette mer pénètre entre la rive occidentale de cette preſqu'isle & celle du diſtrict d'Okhotskoi : les Ruſſes l'appellent alors OKHOTSKOIE MORE, mer d'Okotsk, & les Toungouſes l'appellent Lama : elle ſe reſſerre encore d'avantage vers le nord entre le Kamtchatka & la Sibérie, & prend le nom de mer de Penjina : elle ſe termine enfin par deux golphes, celui de Penjina à l'orient, & celui de Guijiguina au couchant.

LA MER CASPIENNE, qui ſépare la Ruſſie de la Perſe, devroit être compriſe parmi les lacs, puiſque la terre l'enveloppe de toutes parts : ſa forme & ſon étendue étoient inconnues des anciens ; comme ils ne connoiſſoient pas ſes côtes ſeptentrionales, ils croyoient qu'elle ſe réuniſſoit à la mer du nord. Il eſt plus vraiſemblable qu'elle ne faiſoit autrefois qu'une ſeule mer avec le lac Aral, & le Pont-Euxin. Sa longueur du nord au midi eſt à préſent de 250 lieues environ, & ſa plus grande largeur de 100 lieues. Les plus grands fleuves qu'elle reçoit, ſont le Volga, la Kouma, enrichie des eaux de pluſieurs lacs, le Térek, le Kour, qui s'eſt auparavant joint à l'Aras, l'Emba

groſſie des eaux de Saguis & l'Iaïk, qu'on appelle à préſent Oural. Que devient cette énorme quantité d'eaux qui n'ont point d'iſſue? Les anciens ont cru qu'elles ſe précipitoient dans un gouffre, & qu'après avoir couru longtems ſur la terre, elles ſe réuniſſoient au Pont-Euxin. Mais le gouffre n'exiſte pas. Des modernes en ont voulu trouver un autre dans un golfe qui eſt à l'orient de la Mer Caſpienne. Ils aſſuroient que l'eau entroit dans ce golphe par un courant rapide, & qu'on n'oſoit y naviger, parce qu'on ſeroit entraîné vers le golphe par une force invincible. Ils croyoient que, par cette route, les eaux Caſpiennes alloient ſe perdre dans la Mer Glaciale, ou peut-être dans l'océan oriental. Mais ces contes ont été détruits par l'obſervation, & le goufre & le courant impétueux doivent être mis au rang des fables. Il faut recourir au calcul de l'évaporation, pour expliquer comment une maſſe d'eau qui paroît devoir s'accroître ſans ceſſe par le tribut de tant de fleuves, peut toujours être contenue dans le même baſſin.

Les poiſſons de la Mer Caſpienne ſont ceux qu'on pêche dans les fleuves, ſes oiſeaux ſont les mêmes qui ſe plaiſent ſur les rivières, & ſes eaux n'ont qu'une très foible ſalure.

Les habitans des bords de la Mer Caſpienne prétendent que ſes eaux s'élèvent

pendant trente ou trente-cinq ans, & emploient le même tems à s'abaisser. Ils ajoutent que cette différence est de cinq à six toises. Ils disent unanimément qu'elles ont commencé à s'accroître en 1715, qu'elles étoient à leur plus grande hauteur en 1742, & qu'elles ont commencé à décroître en 1743. Il a été en effet reconnu qu'en 1744 les eaux avoient baissé à peu près de trois pieds; mais il n'est pas également certain qu'elles eussent commencé à s'accroître en 1715. On assure aussi que les années des hautes eaux sont très froides, & celles des basses eaux très chaudes. Il est très vrai qu'en 1741 & 1742, les arbres les plus délicats de la plûpart des jardins, périrent par la force des gelées. Mais pour attribuer cette perte à la hauteur des eaux, il faudroit avoir une longue suite d'observations bien constatées. J'ai cru devoir rapporter ces phénomènes; mais ce seroit perdre le tems d'en rechercher la cause avant de s'être bien assuré de leur existence.

La Russie, par son dernier traité de paix avec les Turcs, compte au nombre de ses eaux la MER D'AZOF, que les anciens appeloient Palus-méotides, & que les Russes nommoient autrefois mer pourrie. C'est un golphe du Pont-Euxin auquel elle se réunit par un détroit. La quantité de sable qu'y apportent les riviè-

res la rend chaque jour moins propre à la navigation.

LACS.

La Ruſſie renferme les plus grand lacs de l'Europe, & LE LADOGA tient entre eux le premier rang ; il a plus de quarante lieues du Sud au Nord, ſur vingt-ſix environ de largeur : il donne naiſſance à la Néva qui ſe jette dans le golfe de la Finlande. Les fréquentes tempêtes dont il eſt agité changent la ſituation des bancs de ſable, ſoulèvent de nouveaux écueils & rendent la navigation dangereuſe. C'eſt ce qui a engagé Pierre I à faire creuſer un canal qui, commençant à Schlüſſelbourg, ſuit la rive ſeptentrionale du lac, & ſe termine au Volkhof. Il a vingt-cinq écluſes & reçoit les eaux de cinq rivières qui ſe jetoient auparavant dans le Ladoga.

LE LAC ONÉGA eſt ſitué au nord-eſt du Ladoga, entre ce lac & la Mer-Blanche. Il a du Sud au Nord 45 lieues de long, ſur 20 de large. Il reçoit par différentes rivières les eaux de pluſieurs lacs inférieurs, & lui-même, par le Svir, jette les ſiennes dans le Ladoga.

LE BELO-OZÉRO, ou Lac-Blanc, eſt au ſud-eſt de l'Onéga : il contribue à enrichir le Volga avec lequel il communique par le Chekſna.

LE LAC ILMEN eſt célèbre dans les

antiquités ruſſes, parce que c'eſt ſur ſes bords que s'élève Novgorod : il a dix lieues de long ſur ſept de large : il reçoit les eaux de pluſieurs rivières, & donne lui-même naiſſance au Volkhof qui ſe jette dans le Ladoga.

LE LAC PÉIPOUS étoit autrefois appelé par les Ruſſes *Tchoutskoie-Ozéro*, (le lac des Tchoudes,) nom qu'on donnoit aux peuples de la Livonie. Il forme à ſon extrémité méridionale un golphe qu'on appelle le lac de Pleskof. Le Péipous répand ſes eaux dans le golphe de Finlande par la Narova, qui a donné ſon nom à la ville de Narva.

On trouve en Ruſſie des lacs qui, comme la Mer Caſpienne, reçoivent pluſieurs fleuves & ne donnent naiſſance à aucun. Tels ſont les lacs *Axkal* & *Kargaldjin* dans le gouvernement d'Orenbourg; tels ſont encore les lacs *Koptchi*, *Tchany*, *Karaſouk*, & pluſieurs autres dans la Sibérie. On en voit auſſi qui ne reçoivent ni ne produiſent aucune rivière.

LE LAC ALTYN ou Altai, qu'on appelle auſſi Téleskoë, dans le gouvernement de Tobolsk, a, du Sud au Nord plus de trente lieues de long ſur vingt à peu près de large. Il eſt ſitué vers le 107° de longitude & le 52° de latitude. Il reçoit au midi pluſieurs fleuves, & l'Ob ſort de ſa partie la plus ſeptentrionale. Les eaux de ce lac ne s'accroiſſent que pen-

dant les plus grandes ardeurs de l'été, parce que les neiges des monts Altaï résiſtent à la douce chaleur du printems. Il ſe couvre de glaces pendant l'hiver dans ſa partie ſeptentrionale ; & ſes eaux conſervent toujours au midi leur liquidité.

Le Lac Baikal, ou la Mer Sainte, comme l'appellent les orientaux, s'étend à peu près depuis le 52 juſqu'au 56 degré de latitude, & depuis le 122 juſqu'au 127e degré de longitude. Sa longueur du couchant au levant eſt de cent vingt-cinq lieues, & ſa largeur de cinq à ſept lieues. Du grand nombre de rivières qu'il reçoit, la plus conſidérable eſt la Sélenga, qui a ſes ſources dans les ſtèpes de la domination chinoiſe. Il produit l'Angara, qui, après avoir pris le nom de Toungouska, & avoir couru longtems, en ſerpentant du midi au nord, ſe tourne vers le couchant par des mouvemens circulaires, parcourt encore une grande étendue de pays dans cette nouvelle direction, & ſe joint enfin à l'Iéniſſei.

FLEUVES.

C'eſt dans la Ruſſie que ſe trouvent les plus grands fleuves de l'ancien continent : il n'eſt que le fleuve Jaune, ou Kho-an-ko, qui traverſe toute la Chine du couchant au levant, qu'on puiſſe leur comparer.

LA DVINA OCCIDENTALE, que les étrangers appellent Duna, sort d'un lac dans le gouvernement de Pleskof, non loin de Toropets, sépare le gouvernement de Polotsk & celui de Riga de la Lithuanie & de la Courlande, & se perd dans le golphe de Riga.

LA NÉVA est large & très profonde; elle sort du Ladoga & tombe dans le golphe de Finlande, après un cours de quinze lieues. Elle se sépare en trois bras différens en traversant Pétersbourg. Celui qu'on appelle la grande Néva a 140 toises de large à l'endroit où l'on place le pont de bâteaux, & 266 toises entre l'isle du Vieux Pétersbourg & celle de l'amirauté.

LA DVINA SEPTENTRIONALE sort du lac Kovimskoe au sud-ouest du gouvernement d'Arkhangel, & s'appelle Soukhona jusqu'à ce qu'elle réunisse ses eaux à celles de l'Iouga près d'Oustioug: elle se jette dans la Mer Blanche à Arkhangel.

LE DNEPRE, que les Grecs ont appelé Borysthène, & les latins *Danapris*, sort d'un marais dans le gouvernement de Smolensk, sur les confins de celui de Tver, vers le 56ᵉ degré de latitude. Ses rivages sont presque par tout fort élevés. Vers le 48ᵉ degré son cours est embarrassé par treize écueils successifs que les géographes appellent les cataractes, & quelquefois les sauts du Dnèpre. Plusieurs

de ces écueils conſervent encore les noms qu'ils portoient du tems de Conſtantin Porphyrogenète, vers le milieu du dixième ſiècle; ce qui prouve combien la langue Slavone a peu changé. Ce fleuve ſe jette dans la Mer-Noire entre Otchakof & Kinbourn, après avoir formé le golphe Liman, long de quinze lieues, & large dans quelques endroits de deux & demie.

LE DON, que les anciens appelloient Tanaïs, & que les Tatars appellent Touna, ſort du lac Ivan, à peu de diſtance de Toula, court longtems vers l'orient, & ſemble près de confondre ſes eaux avec le Volga, & tournant enſuite à l'occident, il ſe jette, près d'Azof, dans les Palus-Méotides.

LE VOLGA eſt le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appeloient Rha, les Tatars le nomment Edel. Il a ſes ſources dans pluſieurs lacs & marais du gouvernement de Novgorod, non loin de celle de la Dvina occidentale. Il traverſe les gouvernemens de Moskou, de Nijégorod, de Kazan & d'Aſtrakhan, dans un cours de 750 lieues, & ſe jette, par un grand nombre de bouches, dans la Mer Caſpienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve auſſi poiſſonneux, & l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs & de travailleurs.

L'IAÏK, à préſent Oural, en latin *Rhymnus*, a ſa ſource dans les monts

Ouralsks, dans le gouvernement d'Orenbourg: il entre par deux bouches dans la Mer Caſpienne, après un cours de plus de ſept cents lieues. Il abonde en poiſſons d'une chair plus délicate & d'un goût encore plus agréable que ceux du Volga.

L'OB, ou *Obi*, eſt le plus grand fleuve de la Ruſſie. Il ſort du lac Altai, au 52e degré de latitude & vers le 106e de longitude. Après avoir changé ſouvent ſon cours, tantôt vers le levant & plus conſtamment vers l'occident, il ſemble enfin ſe fixer à tendre vers le nord, & paroît vouloir ſe jeter dans la mer de Kara, lorſque, tournant bruſquement vers l'orient, il ſe jette enfin, au delà du 66e degré de latitude, & du 86e de longitude, dans un golphe auquel il donne ſon nom, & qui ne ſe réunit lui-même à la Mer Glaciale que près du 74e degré de latitude.

L'Ob eſt enrichi, dans les cent dernières lieues de ſa courſe, par l'*Irtich.* Cette grande rivière prend ſa ſource dans l'intérieur des pays de Kalmouks, entre dans le lac Zaiſſan, au 46e degré ½ de latitude, & au 105 de longitude, en ſort, reçoit dans ſon cours aſſez conſtant vers le nord-oueſt pluſieurs rivières, & ſur tout le Tobol, & après une courſe de 500 lieues, elle ſe confond avec l'Ob, vers le 61e degré de latitude, & le 86^e^

de longitude. On voit ſouvent de nouvelles isles s'élever ſur cette rivière, & les anciennes diſparoître; ſouvent auſſi les endroits les plus propres à la navigation ne peuvent plus recevoir les barques, & les bas-fonds deviennent navigables à leur tour.

L'IÉNISSEI, que les Toungouſes appellent Ioanedzi, eſt formée, au delà des frontières de la Ruſſie, & dans les déſerts de la domination chinoiſe, par la réunion de deux rivières au 51ᵉ degré 30 minutes de latitude : elle court preſque directement au nord, forme au 70ᵉ degré de latitude un long golphe hériſſé d'isles, & ſe perd enfin dans la Mer Glaciale. Sa largeur, à commencer d'Iéniſſeisk, eſt dans l'automne, qui eſt le tems des plus baſſes eaux, de cinq cent ſoixante & dix toiſes, & de près de huit cents dans le printems.

LA LÉNA ſort des montagnes qui bordent la côte ſeptentrionale du lac Baikal, vers le 54ᵉ degré de latitude, & le 126ᵉ de longitude. Elle court d'abord vers l'occident, enſuite au nord, parcourt une étendue de près de 25 degrés en tendant à l'orient, retourne encore au couchant; &, après avoir pris une courſe preſque directe & plus conſtante vers le ſeptentrion, elle ſe jette par cinq embouchures dans la Mer Glaciale, entre le 72ᵉ & le 74ᵉ degrés de latitude.

L'ANADYR sort du lac Ianko, au midi de la terre de Tchouktchi, court à l'occident & ensuite au midi; &, après avoir pris sa direction vers l'orient, & l'avoir conservée avec plus de constance, il tombe dans une partie de l'océan oriental, à laquelle il donne son nom.

MONTAGNES.

Le nombre & la grandeur des fleuves qui baignent la Sibérie, indiquent assez la présence des montagnes; car les montagnes sont en même tems les ossemens qui soutiennent la terre & les réservoirs des eaux qui l'arrosent.

Ce sont les MONTS OURALIQUES, (*Ouralskiia Gory*), qui procurent à la Sibérie un grand nombre des utiles canaux dont elle est traversée dans tous les sens. Ces montagnes tirent leur nom du mot tatar *oural*, qui signifie ceinture. Les Russes se sont rencontrés dans la même idée avec les Tatars: ils nommoient autrefois cette chaîne *kamennoi poias*, ceinture de rochers. Les anciens donnoient le nom de Riphées à la partie qu'ils en connoissoient.

Cette grande chaîne commence vers les bords de la Mer Glaciale, & sépare le gouvernement d'Arkhangel de l'ancienne Obdorie. La portion de ces montagnes qui s'étend depuis la mer jusques

près les ſources de la Toura, s'appelle à préſent *verkhotouski kamen*, rocher de verkhotourié, & s'appeloit autrefois monts Iougoriques. On croit que c'eſt par là que les Ougres ou Hongrois paſſèrent en Europe à la fin du neuvième ſiècle.

Cette chaîne, après quelqu'interruption, ou peut-être ſeulement après s'être aſſez baiſſée pour n'être plus remarquée ſur la ſurface du terrein, reparoît dans le gouvernement d'Orenbourg, & ſe ſépare en trois branches, avant d'en avoir atteint les frontières.

La première ſe montre vers les ſources de l'Iaïk ſous le nom d'*obſtchei ſyrt*, & traverſe tout le pays des Bachkirs entre cette rivière & la Samara. Elle ſe diviſe, s'étend d'un côté juſqu'au Volga, & de l'autre entre la Samara & la Bélaïa.

La ſeconde branche part du haut de l'Iaïk, ſuit la rive orientale de ce fleuve; tourne à l'occident entre les ſources de l'Ore & de l'Emba, & ſe prolonge juſqu'au lac Karakoul, non loin de la Mer Caſpienne.

La troiſième branche eſt la plus conſidérable. Elle s'étend à l'orient à travers la ſtèpe des Kirguis, le long des ſources de ces rivières qui toutes portent le nom de Tourgai, & qui ſe jettent toutes dans le lac Akſakal. De là elle va droit à l'Irtich, au midi du lac Zaiſſan, traverſe la

petite Boukharie, & ſe confond avec les monts Altaï. Ces deux chaînes réunies paſſent par Kaſchgar, bordent la mer de ſable, & ſe ſéparent encore en deux branches, dont l'une ſe termine vers la ſource de l'Indus, & l'autre ſe prolonge juſqu'à la Chine.

Une autre chaîne, ou peut-être la même hériſſe le pays des Bouriates à l'orient du lac Baikal, ſépare au nord de l'Amour la domination des Ruſſes de celle des Chinois, ſuit toute la longueur des côtes de la mer d'Okhotsk, prend le nom d'*Iablonnoi Khrebet* dans le pays des Tchouktchi, & ne ſe termine qu'avec les limites du continent; ou plutôt elle remontre encore ſes ſommets dans l'océan, pour y former pluſieurs archipels.

C'eſt cette même chaîne qui, étendant vers le midi l'une de ſes branches, ſème de montagnes la preſqu'isle du Kamtchatka, & produit dans la mer les iſles Kouriles, tandis qu'au nord elle ſuit & couronne la côte des Tchouktchi.

Enfin il paroît que ce ſont encore des branches de la même chaîne, qui, partant des bords ſeptentrionaux de la mer d'Okhotsk, vont couper ſouvent en deux parties preſqu'égales, & quelquefois hériſſer inégalement les terres entre tous les fleuves, depuis la Kolyma juſques vers les ſources de la Khatanga.

DISTRIBUTION POLITIQUE.

Après nous être fait une idée de la distribution physique de la Russie, il est tems de passer à sa distribution politique.

Pierre I l'a divisée en gouvernemens : le nombre en a été augmenté par les successeurs de ce Prince. Cet ordre vient d'être changé, & la plus grande partie de l'Empire vient d'être distribuée en *Namestnitchestva* ou lieutenances générales. Je vais suivre la division par gouvernemens, parce qu'elle subsistoit encore en 1776, lorsque l'académie a publié la carte générale de l'Empire.

Pour mettre quelque ordre dans cette description, je diviserai la Russie en occidentale & orientale : je ne comprendrai, dans la dernière division, que les vastes gouvernemens d'Orenbourg, de Tobolsk, & d'Irkoutsk ; je commencerai par décrire le gouvernement de Moskou, qui peut être regardé comme le centre de la Russie occidentale, & je parcourrai ensuite les autres gouvernemens dans l'ordre où ils se trouvent par rapport à celui de Moskou.

RUSSIE OCCIDENTALE.

I. GOUVERNEMENT DE MOSKOU.

LE gouvernement de Moskou eſt borné au nord par ceux d'Arkhangel & de Novgorod, à l'orient par ceux de Nijégorod & de Kazan, au midi par ceux de Voron je & de Belgorod, & au couchant par ceux de Novgorod & de Smolenks. Il eſt arroſé par la Moskva, l'Oka, la Kliazma & le Volga.

On y trouve le lac de Roſtof, ſur les bords duquel s'élève la ville qui lui a donné ſon nom, & le lac Clechnin près de Péreſlavle Zaleskoi. Ce lac mérite d'être célèbre, parce que Pierre I a fait ſur ſes eaux ſes premières études de la marine.

La ville de MOSKOU, capitale de tout l'Empire, ſe nomme en Ruſſe Moskva. Elle eſt ſituée au 55°. 6′ 30″ de longitude, & au 55°. 45′ 30″ de latitude. Trois rivières la baignent, le Moskva qui lui a donné ſon nom, l'Iaouza & la Néglinna. C'eſt la plus grande ville de l'Europe : elle a environ dix lieues de circonférence; mais les bâtimens n'y ſont pas ſerrés comme à Paris & à Londres, & la plûpart des maiſons ont des jardins. On aſſure

qu'elle renferme cinq cent mille habitans; mais on ne dit pas que cette évaluation ait été faite d'après un relevé exact des registres des morts & des baptêmes.

Moskou a été fondée en 1147 par Ioury Dolgorouki, & est devenue en 1328 la résidence des souverains, sous le règne d'Ivan Danilovitch. Elle a reçu depuis des accroissemens successifs, & est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes, & qui même en portent le nom.

Le premier de ces quartiers se nomme le KREMLE, mot tatar, qui signifie forteresse. C'étoit la résidence des souverains. Il est entouré d'un rempart & d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne : il a été achevé par des architectes Italiens sous le règne du Grand Prince Ivan Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. Il renferme cinq églises, dont chacune est couronnée, suivant le rit grec, de cinq tourelles sphériques, surmontées d'une croix; c'est ce que les Russes appellent des têtes. Ces têtes dorées, qui s'élèvent du centre & des quatre angles de chaque temple, offrent un aspect imposant. Parmi ces églises, on distingue celle d'Ivan, à laquelle appartient une cloche énorme, qu'on appelle *Ivan Véliki*, & qui a été fondue en 1600 sous le Tsar Boris. Mais elle le cède à une autre cloche fondue d'une muraille, sous le même souverain, du poids de trois cents trente

mille livres. Un incendie ayant détruit la tour où elle étoit suspendue, l'Impératrice Anne fit refondre cette cloche du poids de trois cents quatre-vingt seize mille livres. La nouvelle tour a été consumée par une incendie en 1737, & la cloche reste dans une fosse.

C'est dans le même quartier qu'est l'ancien palais des Patriarches, devenu la maison du Synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes & grecs.

KITAI-GOROD ou la ville *Kitai*, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine. Le mot *kitai* appartient à la langue tatare, & signifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle & la ville Blanche. Il a été bâti sous le règne du Tsar Ivan Vassiliévitch. On y compte vingt églises & quatre monastères, dans l'un desquels est une école, sous le titre d'académie pour la jeunesse, destinée à l'état ecclésiastique. On y enseigne le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie & la théologie. Cette école à été fondée par le Tsar Fédor Alexeiévitch, frère aîné de Pierre le Grand.

On remarque dans ce quartier l'imprimerie du Synode, dans laquelle est une belle & ancienne bibliothèque, & la maison de l'université, grand édifice, d'une

aſſez belle architecture. Elle renferme une bibliothèque, une ſalle de phyſique bien fournie de machines & d'inſtrumens pour les expériences, un cabinet de minéraux, un théatre d'anatomie, un laboratoire de chymie, une imprimerie, une fonderie de caractères, une librairie.

C'eſt auſſi dans ce même quartier qu'eſt la Cour des monnoies, & le *Goſtinnoidvor*, ou cour du commerce, où ſont réunies toutes les boutiques.

BÉLOI-GOROD ou la ville Blanche doit ſon nom à une muraille de pierre dont elle étoit entourée, & qui eſt tombée en ruines. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'univerſité fondée en 1755 par Éliſabeth, où l'on enſeigne le grec, le latin, l'allemand, le françois, l'anglois, l'italien, les mathématiques, la philoſophie, la médecine & la juriſprudence. Mais il n'eſt rien dans la ville Blanche qui mérite plus l'attention des ames ſenſibles, que la maiſon des enfans trouvés, fondée en 1763 par l'Impératrice Catherine II.

Enfin le ZEMLIANOI-GOROD, ou la ville de Terre, enveloppe les trois quartiers que nous venons de décrire. Elle doit ſon nom à un rempart de terre, dont le Tſar Fédor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incurſion des Tatars de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moskou, eſt elle-même enve-

loppée par plus de trente fauxbourgs. Les plus considérables sont la Slabode allemande & le fauxbourg de le Fort. C'est dans ce dernier que Pierre I a fondé un hôpital pour les malades, avec une école où l'on enseigne à la jeunesse le latin, l'anatomie, la botanique & la médecine.

Le gouvernement de Moskou renferme onze provinces.

I. Les villes les plus remarquables de la province de Moskou, proprement dite, sont *Kolomna*, *Kochira*, *Serpokhouf* au midi, *Volok-Lamskoi* & *Mojaïsk* au couchant.

Mais un endroit plus célèbre dans l'histoire que toutes ces villes, c'est le Monastère de la Trinité, que les Russes appellent *Troïtskoi monastyr*, ou *Troïtskaïa-Lavra*. On a vu Pierre I & sa famille y chercher plusieurs fois leur sûreté dans le tems des troubles. Il est au nord de Moskou, & en est éloigné de 16 lieues. Indépendamment de neuf églises renfermées dans ce couvent, des logemens des moines, des jardins, du palais des souverains; mille maisons & cinq églises sont contenues dans l'enceinte des murailles. On enseigne dans un séminaire dépendant de la Trinité, le latin, le grec, le françois, l'allemand, les mathématiques, la philosophie & la théologie.

Comme la plûpart des provinces tirent leur nom de leur ville principale, j'indi-

querai ces villes en les écrivant en lettres majuſcules, ſans faire des répétitions inutiles en nommant les provinces.

II. La ville de PERESLAVLE ZALESKOI, au nord de Moskou, fut fondée en 1152 par Ioury Vladimirovitch Dolgorouki.

III. OUGLITCH, eſt ſur tout connue pour avoir été l'apanage de Dmitri, fils du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, qu'on croit y avoir été aſſaſſiné.

IV. JAROSLAVLE ſur le Volga, à l'eſt d'Ouglitch, eſt grande, riche & peuplée. Elle eſt célèbre par ſes fabriques de cuir de Rouſſi, d'étoffes de ſoie, de coton & de laine, mais ſur tout par ſes belles fabriques de toile & de napage. Elle contient plus de 9500 marchands, la plûpart fort aiſés.

V. KOSTROMA, ſur le Volga, à l'eſt d'Iaroſlavle : on y compte plus de 3300 marchands.

VI. SOUZDAL, au ſud-oueſt de Koſtroma, a été quelque tems la réſidence des Grands Princes de Ruſſie. On y compte près de 1500 marchands.

VII. IOURIEF-POLSKOI, au ſud-eſt de Péreſlavle-Zaleskoi, renferme près de 800 marchands.

VIII. VOLODIMER, ou VLADIMIR, ſur la Kliazma, au ſud-eſt de Péreslavle-Zaleskoi, fut conſtruite dans le douzième ſiècle par Ioury Vladimirovitch Dol-

gorouki, & son fils André la rendit la résidence des souverains de Russie.

Mourom, au sud-est de Volodimer, a été longtems un apanage des Princes Russes, & avoit la réputation de fournir des guerriers courageux. Elle ne renferme pas moins de 1600 marchands.

IX. PERESLAVLE RÉZANSKI, au sud-est de Moskou, a des fabriques & plus de 1100 marchands.

Rézan ou plutôt *Riazan*, a été long tems une des principautés les plus puissantes de la Russie : mais dévastée en 1563 par les Tatars, elle ne s'est plus relevée.

X. TOULA, au sud-ouest de Péreslavle Rézanskoi, avoit, dans le tems de la dernière révision, 17752 marchands. Elle est célèbre par ses fabriques de quincaillerie.

XI. KALOUGA, sur l'Oka, au sud-ouest de Moskou, renferme 16758 marchands vivant dans l'aisance.

II. GOUVERNEMENT D'ARKHANGEL.

Le gouvernement d'Arkhangel est borné au Midi par ceux de Moskou & de Nijégorod; au Levant par celui de Kazan, & par une partie de la Sibérie; au Nord par la mer Blanche & par la mer Glaciale; au Couchant par la Lapponie

Sué-

Suédoiſe, & par le gouvernement de Novgorod.

Le gouvernement d'Arkhangel étoit connu ſous le nom de Biarmie avant le règne de Rurik. Peut-être les Biarmiens étoient-ils de la même race que ces Ougri ou Hongrois qui entrèrent en Europe au neuvième ſiècle par le nord de la Sibérie, & allèrent s'établir ſur les bords du Danube. Il paroît qu'une portion de ces Ougri s'arrêta dans le gouvernement actuel d'Arkhangel, entre la Petchora, cette partie des monts Ouralsks, qui s'appeloit alors Monts Iougoriques, & la mer Glaciale. Toute cette contrée fut nommée Iougrie ou Iougorie.

Les principales rivières de ce gouvernement ſont la Dvina ſeptentrionale, formée par la réunion de la Soukhona & de l'Ouga, au deſſous de la ville d'Ouſtioug, dont le nom ſignifie bouche de l'Iouga.

La Pinéga, le Mézen & la Petchora.

Ses lacs ſont, celui de Kovimsk & celui de Galitch.

Le gouvernement d'Arkhangel eſt partagé en quatre provinces: celle d'Arkhangel ou de la Dvina, & celles d'Ouſtioug, de Vologda & de Galitch.

I. La ville d'ARKHANGEL eſt ſituée ſur les bords de la Dvina ſeptentrionale. ſous le 64°34′ de latitude & le 56°21′ de longitude. On y compte plus de deux

mille marchands. Elle a cinq quarts de lieue de long ſur une demi-lieue de large. Toutes les maiſons y ſont de bois, excepté la cour du commerce : elle fut bâtie en 1585, près d'un monaſtère dédié à Saint Michel Archange. Les Luthériens & les Calviniſtes y ont une égliſe.

Les principales villes du gouvernement d'Arkhangel, ſont *Mézen* dans l'ancienne Oudorie, & *Kolmogori* ſur la Dvina ; qui doit toute ſa gloire à la naiſſance de Lomonoſof. On croit qu'elle fut la première ville des Biarmiens.

C'eſt de cette province que dépend la Lapponie-Ruſſe, qui s'étend en grande partie au delà du cercle polaire arctique ſous la forme d'une preſqu'isle, enveloppée par la mer Glaciale & la mer Blanche au nord, à l'eſt & au ſud.

Dans la partie ſeptentrionale de l'ithſme qui réunit cette preſqu'isle à la terre ferme, eſt la ville de *Kola*, ſous le 68° 52′ de latitude & ſous le 50° 43′ de longitude. Elle eſt petite, bâtie en bois, & ne renferme que cinquante-quatre marchands. Son port reçoit des vaiſſeaux étrangers, qui viennent ſe charger de viandes & de poiſſons ſalés ; & il en ſort chaque été des vaiſſeaux ruſſes, qui vont à la pêche de la baleine & des veaux marins.

Les LAPPONS, qu'on nous dépeint comme des pygmées, ſont d'une taille

médiocre & d'une complexion vigoureuſe. Ils ont le viſage plat & le teint baſanné. Leurs femmes ſont aſſez jolies, au moins pendant leur jeuneſſe. Quoiqu'ils vivent ſous un climat rigoureux, ils ſont gais & ont la plus haute idée de leur pays. Ils vivent de la chaſſe, de la pêche, du lait & de la chair de leurs rennes, & ne dédaignent pas même la chair des oiſeaux de proie. Quand ils veulent s'écarter de leurs gîtes, ils conſtruiſent ſur des arbres, à la hauteur de ſix à ſept pieds de terre, des eſpèces de greniers, où ils dépoſent leurs effets & leurs proviſions; &, quoiqu'ils ne connoiſſent ni cadenats ni ſerrures, ils ne perdent jamais rien. Beaucoup de Lappons Ruſſes ſont Chrétiens de nom, & font un mêlange du peu qu'ils ſavent de chriſtianiſme & de leurs anciennes ſuperſtitions.

Il faut auſſi comprendre dans la province d'Arkhangel les SAMOÏEDES, qui vivent en deça des monts Ouralsks, entre ces montagnes & le Mézen, & ſur les bords de la mer Glaciale. Ils s'appellent eux-mêmes KAZOVY. Ils ſont laids, ont le viſage plat, le nez épaté, le menton avancé, les yeux petits, les oreilles longues, la bouche très grande, le teint enfumé. Il eſt rare de trouver entr'eux un homme au-deſſus de cinq pieds; il ne l'eſt pas d'en rencontrer qui n'en ont

guères plus de quatre. Avant qu'ils fussent soumis à la Russie, ils n'avoient point de chefs, & marquoient seulement quelque déférence aux conseils des vieillards. Il n'y avoit de peines que contre les meurtriers, qui étoient vendus comme esclaves. Ils paroissent n'avoir que des idées grossières de la Divinité. Ils se prosternent devant des idoles qui représentent des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons; on prétend même qu'ils divinisent des peaux d'ours & de quelques autres animaux: mais il faudroit savoir quelles idées ils ajoutent à ces actes extérieurs. Croirons-nous qu'ils adorent la peau de l'our qu'ils viennent de tuer? N'est-il pas plus vraisemblable qu'ils consacrent à la Divinité la dépouille de leur proie? Est-ce pour avoir le droit de s'estimer eux-mêmes d'avantage, que tant de faux raisonneurs exagèrent l'absurdité de l'esprit humain?

Ils n'ont point de demeures fixes, & se plaisent surtout à errer sur le rivage de la mer, & sur les bords des rivières & des lacs. Ils se creusent des huttes pour l'hiver, & se construisent des cabanes pour l'été. Toute leur fortune consiste dans des troupeaux de rennes. Leurs mariages n'exigent d'autres cérémonies que le consentement des contracteurs. Il est rare de trouver un Samoïède qui ait plus d'une femme. Ils ont des sorciers, qu'ils

croient capables d'opérer des prodiges & de prédire l'avenir. Les Samoïèdes s'étendent dans la Sibérie, non loin des côtes de la mer Glaciale, presque jusqu'aux bords de la Léna.

II. La ville d'OUSTIOUG, au 60° 46′ de latitude, chef lieu d'une province à laquelle elle donne son nom, renferme, suivant la dernière revision, 2281 marchands, vivant tous dans l'aisance. Elle doit son commerce à sa richesse & à sa situation sur le chemin d'Arkhangel en Sibérie.

Si l'on parle ici d'*Iarensk*, c'est seulement pour observer qu'à l'est de cette ville se trouvent les Zyrianes, dont la langue a beaucoup de rapport avec celle des Permiaks, & qui paroissent être un reste des anciens peuples de la Biarmie.

III. VOLOGDA, au 59° 20′ de latitude, ville provinciale sur les bords d'une rivière du même nom, qui tombe dans la Soukhoua, renferme 2300 marchands & beaucoup de fabriques de papier, de cire d'Espagne, de litharge, de bleu, de chandelle, la meilleure de toute la Russie, de cuir de Roussi, de mouchoirs, ceintures & rubans de soie.

IV. GALITCH, ville provinciale, sur la rive méridionale d'un lac du même nom, fut autrefois un apanage des Princes Russes; elle contient plus de 1400 marchands.

Ladoga Novaia, la nouvelle ville de Ladoga, à deux lieues & demie de la viéille, entre le lac & le canal.

Olonets, ville marchande, près de l'embouchure de l'Olonka dans le lac Ladoga. Cette ville est célèbre par le chantier de vaisseaux que Pierre I y avoit établi avant qu'il fondât la ville de Pétersbourg & son amirauté. Ce Prince avoit donné de la réputation aux eaux chaudes d'Olonets, dont il faisoit souvent usage pour sa santé. La mode, plutôt que la raison, les a fait tomber en discrédit.

II. BÉLOZÉRO, ville provinciale sur la rive méridionale du lac qui lui a donné son nom, renferme 900 personnes de l'état marchand.

Kargopol, sur l'Onéga, à l'endroit où cette rivière sort du lac Latché, est une ville de commerce, qui contient 1300 marchands.

IV. GOUVERNEMENT DE VYBOURG.

Le gouvernement de Vybourg, ou plutôt de Vyborg, est une nouvelle acquisition faite par les armes de la Russie sous le règne de Pierre I, ou sous celui d'Élisabeth sa fille. La contrée qui le compose faisoit partie de la principauté de Finlande, & s'appelle Finlande-Russe.

Les naturels du pays sont un peuple

particulier qui n'a rien de commun avec les nations de race Gothique ou Slavonne, mais qui a la même origine que les Lapons, les Tchoudes de la Livonie, les Tchérémiſſes, & les Tchouvaches. Eux-mêmes ſe donnent le nom de *Sama* ou *Souoma* : ils doivent peut-être le nom de Fines ou de Finois aux peuples Germaniques leurs voiſins. Mais ils étoient connus ſous ce nom dès le tems de Tacite : „ peuple ſauvage, dit-il, d'une affreu-
„ ſe pauvreté, ſans armes, ſans chevaux,
„ ſans pénates : l'herbe étoit leur nourri-
„ ture, des peaux leurs vêtemens, la
„ terre leur lit : toute leur eſpérance
„ étoit dans leurs flèches, qu'ils armoient
„ d'os, par diſette de fer. La même chaſ-
„ ſe nourriſſoit les hommes & les fem-
„ mes : elles les accompagnoient, elles
„ partageoient leur proie. Les enfans
„ n'avoient contre les pluies & les bêtes
„ féroces, d'autres aſyles que des tiſſus
„ de branchages. Là revenoit la jeuneſſe,
„ là ſe renfermoient les vieillards. Ils trou-
„ voient ce genre de vie plus heureux
„ que de gémir dans les campagnes, de
„ travailler dans les maiſons, de balot-
„ ter leur fortune & celle des autres en-
„ tre l'eſpérance & la crainte. En ſûreté
„ contre les hommes, en ſûreté contre
„ les Dieux, ils étoient parvenus, ce qui
„ eſt bien difficile, à n'avoir pas même

„ de vœux à former " (*).

Les Finois furent longtems libres, ou ſoumis ſeulement à leurs chefs: mais ils furent enfin ſubjugués par la Suède, & le deſir de conſerver ou d'acquérir les terres ingrates de leur pays alluma bien des guerres entre les Suédois & les Ruſſes.

La Finlande-Ruſſe eſt bornée au couchant par une petite portion du gouvernement d'Arkhangel & par le Ladoga; il eſt ſéparé au midi par la Néva du gouvernement de Saint-Pétersbourg, & touche au couchant & au nord à la Finlande Suédoiſe.

Elle ſe diviſe en trois diſtricts, celui de Vybourg, celui de Kexholm & celui de Kiménégard.

I. La ville de VYBOURG s'appelle en finois Somélidé, & plus communément Smenlinna: elle eſt ſituée ſous le 60° 47'

(*) Fennis mira feritas, fœda paupertas, non arma, non equi, non penates: victui herba, veſtitui pelles, cubile humus. Sola in ſagittis ſpes, quas, inopiâ ferri, oſſibus, aſperant: idemque venatus viros pariter ac feminas alit; paſſim enim comitantur, partemque prædæ petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbrinmque ſuffugium, quàm ut in aliquo ramorum nexu contegantur. Huc redeunt juvenes, hoc ſenum receptaculum. Id beatius arbitrantur, quàm ingemere agris, illaborare domibus, ſuas alienaſque fortunas ſpe metuque verſare. Securi adversùs homines, ſecuri adversùs Deos, rem difficillimam aſſecuti ſunt, ut illis ne voto quidem opus ſit. *Tacitus de Mor. Germ.*

de latitude & ſous le 46e de longitude. Son port, ſur le golphe de Finlande, reçoit chaque année quarante à cinquante vaiſſeaux. Son principal commerce conſiſte en planches & en goudron. Elle étoit, ſous les Suédois, la capitale de la Carélie, & leur ſervoit de rempart contre les Ruſſes. Elle a été bâtie en 1293; mais elle a pluſieurs fois été détruite par des incendies.

FRIDRICSHAM, au couchant de Vybourg, ſur la côte ſeptentrionale du golphe de Finlande, a été bâtie à la place de Tékélax, ville brûlée par les Ruſſes en 1712. Le ſol où avoit été cette ville ayant été rendu à la Suède en 1721 par la paix de Neuſtadt, Fréderic y fit conſtruire une nouvelle ville, à laquelle il donna ſon nom: elle tomba dans la ſuite entre les mains des Ruſſes, & ils la conſervèrent par le traité d'Abo, en 1743.

Vilmanſtrand s'appeloit autrefois Lapſtrand, pays des Lappons: ce qui prouve qu'on a donné autrefois le nom de Lappons aux Finois, comme on a appelé les Lappons, Finois fuyards, *Strikfinnes.* On regardoit les deux peuples comme formant une même famille. Les Suédois perdirent près de Vilmanſtrand, une grande bataille en 1741. Elle eſt reſtée à la Ruſſie par la paix d'Abo.

Siſterbek, à neuf lieues de S. Péterſbourg; petit endroit remarquable ſeule-

ment par la fabrique d'armes qui y a été établie par Pierre I, & qui eſt toujours floriſſante.

II. Le diſtrict de KEXHOLM avoit longtems appartenu à la république de Novgorod. La ville qui porte le même nom eſt appelée Korély dans les chroniques ruſſes. Elle eſt bâtie ſur deux petites isles que la rivière Voxa forme à ſon embouchure en tombant dans le Ladoga.

III. Le diſtrict de KIMÉNÉGARD formoit la partie méridionale de la province de Savolax, qui appartient à la Suède.

Il ne contient que la ville de NISLOT, appelée par les Finois Savolina, priſe par Pierre I, rendue à la paix de Neuſtadt, & cédée une ſeconde fois aux Ruſſes par le traité d'Abo.

V. GOUVERNEMENT DE S. PÉTERSBOURG.

Le pays qui forme aujourd'hui le gouvernement de Saint Pétersbourg, s'appeloit auparavant Ijorie ou Ingrie. Il eſt borné au nord par le golphe de Finlande & par le gouvernement de Vybourg, au levant, au midi par celui de Novgorod, & au couchant par celui de Rével. Tout ce pays avoit appartenu à la Ruſſie; mais il avoit été par la ſuite des tems envahi par la Suède, qui ſe l'étoit fait ſolemnellement céder par le Tſar Michel. Il a été

recouvré par les armes de Pierre I.

I. SAINT-PÉTERSBOURG eſt la nouvelle capitale de l'Empire, & la réſidence des ſouverains. Elle eſt ſituée ſous le 59° 57′ de latitude, & ſous le 47° 57′ de longitude, près de l'embouchure de la Néva, où s'élève à préſent cette ville. On ne voyoit en 1703 qu'une petite maiſon de campagne, tombant en ruines, & quelques cabanes de pêcheurs. Dès le 16 Mai de cette même année, Pierre nouvellement maître de Neintchants, fit poſer les premiers fondemens d'une citadelle & d'une égliſe. Les édifices publics ne furent d'abord que de bois. La fortereſſe elle-même & l'amirauté ne furent entourées que d'un rempart de terre. On n'habita longtems que l'isle qui s'appelle encore le vieux Pétersbourg. C'eſt là que le ſouverain eut une petite maiſon qu'on a conſervée.

Mais tout changea quand il eut été vainqueur à Poltava. C'eſt du champ de bataille qu'il écrivit au général amiral Apraxin : " à préſent eſt ſolidement poſée „ la pierre fondamentale de Saint-Péterſ- „ bourg ". La conquête de la Livonie & la priſe de Vybourg, préſagèrent la durée & le futur éclat de la nouvelle capitale. Cependant, à la mort de Pierre, ſa ville n'étoit encore qu'ébauchée, ſi on la compare à l'état de grandeur & de beauté auquel elle eſt parvenue.

Le règne trop court de Catherine I ajouta peu à ce grand ouvrage. Pierre II préféra la résidence de Moskou. Mais Pétersbourg s'accrut & s'embellit sous le règne de l'Impératrice Anne, sous celui d'Élisabeth, & sur tout sous le règne brillant de Catherine II.

Cette ville est divisée en plusieurs isles & quartiers. La grande Néva coule au milieu, ayant sur sa droite la forteresse, l'isle du vieux Pétersbourg, celle de Vassili, & le quartier de Vybourg; &, à sa gauche la citadelle de l'amirauté, l'isle de l'amirauté, le quartier de la fonderie & celui de Moskou.

La citadelle, élevée sur une isle de peu d'étendue, n'a été entièrement terminée qu'en 1734, sous le règne de l'Impératrice Anne. Il est probable qu'elle sera toujours inutile.

C'est dans la citadelle qu'est la plus belle église de Russie: mais elle n'est pas comparable aux belles églises d'Allemagne & de France. Là, reposent les corps de Pierre I, & de l'Impératrice Catherine son épouse: du Tsarévitch Alexis, & de son épouse la Princesse de Volfenbutel; des deux Impératrices Anne & Élisabeth.

L'isle du vieux Pétersbourg est entourée de la grande Néva, de la petite Néva & de la Nevka. C'est là qu'est la petite maison de bois que Pierre fit construire pour lui-même en commençant les travaux de la forteresse. Elle est sur le bord

de la grande Néva. Par respect pour le grand homme qui l'habitoit, on l'a couverte d'un hangard soutenu par des piliers de pierre : ainsi cette maison est elle-même renfermée dans une autre.

C'est dans cette isle que les plus grands seigneurs eurent leurs palais, que le sénat fut établi, que l'académie des sciences fut inaugurée. Mais ce quartier, à présent abandonné à des gens du peuple & à des soldats, est encore respectable par la maison d'inoculation.

Le quartier de Vybourg n'est remarquable que par deux hôpitaux, l'un pour les soldats de terre, & l'autre pour ceux de la marine. On y enseigne les sciences relatives à la chirurgie & à la médecine.

L'isle de Vassili ou Basile (*Vassilievski ostrof*) est la plus grande de toutes celles qui composent la ville de Pétersbourg, & s'étend jusqu'au golphe de Finlande. Les édifices qui s'y font le plus remarquer sont consacrés à l'utilité publique, à l'administration générale & à des établissemens respectables.

Au nord de cette isle & sur la petite Néva est le port de Saint Pétersbourg, hérissé, pendant la belle saison, de mâts étrangers : la salle de la Bourse, où s'assemblent les négocians pour discuter les affaires de leur commerce, n'est que de bois : mais la maison de la douanne & le bâtiment des magasins sont batis en bri-

ques & d'une conſtruction régulière: les portiques qui règnent autour du vaſte édifice des magaſins joignent l'agrément de l'aſpect à la commodité.

Près de là s'étend, ſur une ſurface conſidérable, le bâtiment des Colléges, bâti en briques, & orné de portiques qui en ſuivent toute la façade. C'eſt là que ſont réunis preſque tous les bureaux de l'adminiſtration.

Au midi de l'isle, & ſur le rivage de la grande Néva, s'élève le bâtiment de l'académie des ſciences, couronné d'un Obſervatoire. Il renferme une bibliothèque, riche ſur tout en manuſcrits Ruſſes, tangouts, moungals & chinois; une imprimerie, une fonderie de caractères, & ſur tout un des plus beaux cabinets d'hiſtoire naturelle qui ſe trouvent en Europe: il ſe diſtingue par la collection la plus complète de monſtruoſités dans la génération des hommes & des animaux, & par celle des minéraux & des animaux de la Sibérie.

On a conſtruit un bâtiment particulier pour y placer le fameux globe de Cottorp, d'onze pieds de diamètre.

Ce globe, dont un incendie n'avoit reſpecté que la carcaſſe de fer, a été artiſtement réparé, & les nouvelles découvertes lui ont fait donner un nouveau degré de perfection. Douze perſonnes peuvent y entrer à la fois; un ſeul hom-

me le fait tourner par le moyen d'un rouage, & fait voir le véritable mouvement du soleil & des étoiles, leur lever sur l'horison, leur entrée dans chaque méridien & leur coucher.

Au couchant de l'Académie est le corps des cadets de terre, dont la partie qui regarde la Néva étoit autrefois le palais de Menchikof: mais les deux aîles, bien plus considérables que ce palais, ont été construites sous le règne actuel. Ce bâtiment, avec celui de ses écuries & son vaste jardin, peut être regardé comme une petite ville qui contient près de deux mille habitans.

En suivant les bords de la grande Néva, on trouve ensuite l'Académie des Beaux Arts : ce bâtiment, dont la partie qui regarde le fleuve n'est pas encore terminée, est un vaste palais ; outre les logemens de 250 élèves & de leurs maîtres, les classes de toute espèce, les cuisines, les réfectoires ; il renferme de grandes salles ornées de tableaux de toutes les écoles, & d'une nombreuse collection de statues moulées d'après les antiques, & les ouvrages les plus célèbres des modernes.

Depuis l'aîle occidentale du corps des cadets jusqu'à la mer, s'étend une perspective ou allée d'une largeur considérable, qui, bordée de bâtimens dans l'étendue de près d'une demi-lieue, se termine

par une forêt. Sur l'un des côtés de cette perspective est une cour de commerce, assez bien fournie des marchandises nécessaires, mais assez mal des objets de luxe.

L'isle, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur, est terminée par le port des galères, espèce de ville séparée, qu'habitent les matelots & leurs familles.

La résidence de la cour, les palais, les jardins, les maisons des particuliers, rendent l'isle de l'Amirauté le plus beau quartier de Saint-Pétersbourg.

Le bâtiment de l'amirauté, entouré de fossés, orné plutôt que défendu par des batteries de canon destinées à répandre la joie & non pas à donner la mort, s'annonce de loin par une haute aiguille ou flèche dorée d'or de ducat.

Le palais d'hiver est au levant de l'Amirauté, sur le bord de la Néva. Son architecture, ouvrage d'un Italien moderne, est trop contournée & s'éloigne trop de la véritable beauté, qui consiste dans la simplicité & dans la juste proportion des formes, pour plaire aux véritables amateurs des arts. Cependant il en impose aux spectateurs, comme tout ce qui est grand. L'hermitage, qui y communique par une galerie, est d'une architecture plus sage; mais il ne peut valoir la riche & nombreuse collection de tableaux qu'il renferme, parce qu'un bel ouvrage de

l'art le cède à des milliers de chefs-d'œuvre.

Un palais de marbre, ouvrage de l'Impératrice règnante, étonne les étrangers qui croient que cette magnificence eſt refuſée aux Nations du Nord. La nouvelle égliſe d'Iſaac, qui n'eſt pas encore terminée, brillera de la même richeſſe.

Le palais d'été, peu remarquable par ſes bâtimens, s'annonce par la beauté de ſes jardins, coupés de canaux, & ornés d'un grand nombre de ſtatues de marbre apportées de l'Italie : mais la plûpart annoncent malheureuſement la décadence de la ſculpture dans cette partie des arts.

Le quai a ſur ceux de Paris l'avantage d'être revêtu d'un parapet de granit & de border un plus beau fleuve.

La ſtatue équeſtre de Pierre I s'élève ſur un rocher de granit entre le Sénat & l'Amirauté. La beauté de la conception, le feu de la compoſition, la profondeur de l'étude lui aſſurent les ſuffrages de la poſtérité. C'eſt Catherine I qui a fait élever ce monument au héros de la Ruſſie.

Une large perſpective, bordée preſque conſtamment de beaux édifices depuis l'amirauté juſqu'au pont de la Fontanka, dans une étendue de près d'une demi-lieue s'étend juſqu'au monaſtère de S. Alexandre-Nevski, dans la longueur de cinq quarts de lieue.

Le canal de Catherine, qui traverſe la perſpective, eſt orné dans toute ſon étendue d'une baluſtrade de fer.

C'eſt au côté droit de cette perſpective qu'eſt placée la cour du commerce ou le *Goſtinnoi-Dvor.* Une partie ſeulement eſt bâtie en pierres & entourée de portiques. Là ſe vendent les produits de l'induſtrie de toutes les nations de l'Aſie & de l'Europe. Dans la partie la plus reculée ſe vendent les objets les plus néceſſaires à la vie, mais dont l'œil eſt le moins flatté ; les grains, le gibier, la volaille, les viandes fraîches & ſalées, le poiſſon. Les boutiques ne ſont ouvertes que pendant le jour; jamais on n'y allume ni feu, ni chandelle. Les marchands ne logent pas dans la cour du commerce. Ils ſont obligés de fermer leurs boutiques & de ſe retirer au coucher du ſoleil.

Le quartier des Anglois, compris dans l'isle de l'Amirauté, eſt bien bâti. Il commence par la maiſon du Sénat, qui fut d'abord celle du grand chancelier Oſterman & enſuite celle du chancelier Beſtouchef, & s'étend le long de la Néva. Pluſieurs ſeigneurs y ont leurs hôtels. Ce quartier s'appelle *Galernhof* ou *Galerni-Dvor*, Cour des galères, parce que Pierre I y avoit établi un chantier pour la conſtruction des galères.

On remarque dans le QUARTIER DE LA FONDERIE, l'arſenal où ſe fondent

les canons, les mortiers, les boulets & les bombes; une fabrique de tapiſſeries à l'imitation de celle des Gobelins; & ſur tout le Monaſtère de l'Éphiphanie, ſomptueux édifice bâti par Éliſabeth, & conſacré par l'Impératrice règnante à l'éducation des demoiſelles nobles.

Le QUARTIER DE MOSKOU ne renferme guères que des fabriques & les caſernes de deux régimens des gardes.

La ville de Pétersbourg a quatre lieues de circonférence. Indépendamment des égliſes du Rit grec, on y compte quatre égliſes luthériennes allemandes, une égliſe luthérienne Suédoiſe, une Arménienne, nouvellement conſacrée, une Angloiſe, une Hollandoiſe, une égliſe catholique & une égliſe réformée à laquelle ſont attachés deux Paſteurs, l'un Allemand & l'autre de langue françoiſe.

Dans le diſtrict de Pétersbourg ſont compriſes pluſieurs maiſons de plaiſance Impériales. Nous ne parlerons que de celles qui méritent le plus d'être remarquées.

Tſarsko Célo eſt éloigné de Pétersbourg d'un peu plus de ſix lieues. L'Impératrice Éliſabeth s'eſt plue à y prodiguer la magnificence. Deux coupoles dorées d'or de ducats couronnent le principal bâtiment: les cariatides & tous les ornemens extérieurs ſont dorés: on peut voir ailleurs une plus belle architecture, peut-être ne

voit-on nulle part plus de richesse. Toutes les pièces intérieures brillent d'un luxe différent : mais le cabinet d'ambre & le cabinet chinois excitent sur tout l'attention. Les jardins ont été embellis & presque renouvelés sous le règne actuel.

Péterhof, à plus de sept lieues de Pétersbourg, a été bâti par Pierre I dans un lieu orné par la nature. Le château est élevé sur une montagne & domine sur le golphe de Finlande. Ses eaux jaillissantes & ses cascades l'emportent sur celles de Versailles & sa situation sur celle de toutes les maisons de plaisance bâties dans l'intérieur des terres.

C'est aussi du district de Saint-Pétersbourg que dépendent Cronslot & Cronstat, qui n'en sont guères éloignés que de sept lieues.

Cronslot est un château fort, élevé au milieu de la mer sur un écueil. Pierre I l'a fait construire en 1703 & 1704 au milieu de l'hiver, pour défendre la ville qu'il créoit dans une contrée nouvellement conquise.

Cronstat est une ville & une forteresse que Pierre fit commencer en 1710, dans une isle déserte. Les vaisseaux passent, à la portée du canon, entre les batteries de Cronslot & celles du port de Cronstat. Après la beauté de ce port, rien n'est plus digne d'être remarqué que le canal creusé pour mettre à sec les vaisseaux qui ont besoin d'être carenés.

Les diſtricts de Koporié, d'Iambourg & de Schluſſelbourg appartiennent au gouvernement de Saint Pétersbourg.

II. KOPORIÉ, à l'Oueſt de Péterbourg, fut bâtie par les Ruſſes à la fin du XIII[e] ſiècle ſur les bords d'une petite rivière qui tombe dans le golphe de Finlande; elle fut priſe par les Suédois en 1612 & repriſe par les Ruſſes en 1703.

III. IAMBOURG, au ſud-oueſt de Koporié, fut bâtie en 1383 par les habitans de Novgorod & ſe nommoit alors Iama, ou Iamy.

Ivangorod, qui n'eſt ſéparé de Narva que par la rivière, fut fondé en 1492 par le grand Prince Ivan Vaſſiliévitch.

IV. SCHLUSSELBOURG fut bâtie en 1324 par les Ruſſes, dans une isle qui s'élève au milieu de la Néva, dans l'endroit où elle ſort du lac Ladoga. Elle fut nommée Oréchek ou Orékhovets. Les Suédois, qui s'en rendirent maîtres, l'appelèrent Nétenbourg ou Notenbourg. Pierre la leur enleva & lui donna le nom qu'elle porte à préſent.

Puiſque ce ſont les Ruſſes qui, dans le XIII[e] & le XIV[e] ſiècles, ont bâti Nienchantz, Koporié, Ivan-gorod & Schluſſelbourg, ils poſſédoient alors le terrein qu'occupe à préſent la nouvelle capitale, & Pierre I n'a fait que reprendre ce que ſes voiſins avoient enlevé à ſa patrie.

VI. GOUVERNEMENT DE RÉVEL.

A l'Oueſt du gouvernement de Saint-Pétersbourg eſt celui de Rével, qui eſt borné au nord & au couchant par le golphe de Finlande, & au ſud par le gouvernement de Riga. C'eſt une des conquêtes faites par Pierre I ſur la Suède. Il renferme le Duché d'Eſtlande ou d'Eſtonie, qui a toujours ſuivi le ſort de la Livonie. La langue des Eſtoniens eſt une dialecte de celle des Finois, ce qui prouve que les deux peuples ont une même origine.

Ce gouvernement ſe diviſe en quatre diſtricts.

I. RÉVEL ou *Réval*, que les Ruſſes appeloient autrefois *Kolyvan*, eſt la capitale du diſtrict d'Harria & de tout le gouvernement. Elle eſt ſituée au 59° 26′ de latitude, & au 41° 57′ de longitude. Elle fut fondée en 1218 par Valdemar II, Roi de Dannemarc. Valdemar III la vendit en 1347, avec tout ce qu'il poſſédoit dans l'Eſtonie, aux chevaliers de l'ordre Teutonique, qui, dans la ſuite, la cédèrent à l'ordre de Livonie. Elle ſe donna en 1561 à Erik VI, Roi de Suède, & reſta ſous la domination Suédoiſe, juſqu'à ce qu'elle fut conquiſe en 1710 par Pierre I.

Cette ville eſt bien bâtie & bien fortifiée. Elle doit au commerce une nombreuſe population & reçoit une grande affluence d'étrangers dans ſon port. La

bourgeoisie y est encore jugée par les loix de Lubeck; & c'est un reste des liaisons étroites qui unissoient autrefois Révél aux villes anséatiques.

A la côte occidentale de l'Estonie, est un golphe que deux isles, nommées Rogué, ont fait appeler Roguervick. Ce seroit un port sûr & commode, si, par une jetée, l'on pouvoit réunir une de ces deux isles à la terre ferme. Le même vent, qui auroit conduit les vaisseaux jusqu'à cette hauteur, les feroit entrer dans le port, & les eaux, qui y sont salées, ne détruiroient pas les bâtimens, comme les eaux douces du golphe du Finlande. Ce projet, conçu par Pierre I, & repris après sa mort, a toujours éprouvé des obstacles insurmontables. Les travaux déjà fort avancés, & qui promettoient le plus heureux succès, ont toujours été détruits par les vents de mer. Si les efforts de l'Impératrice règnante sont plus heureux que ceux de ses prédécesseurs, le Port-Baltique fera tomber celui de Révél, dont la position est bien moins avantageuse.

II. Le district de Vicke a pour ville principale HAPSAL, avec un port peu fréquenté sur la mer Baltique.

III. VITTENSTEIN, que les Russes appeloient Paida, est le chef-lieu du district de Jerven. Cette place, célèbre dans les anciennes guerres des Russes avec les Livoniens, n'est plus même honorée à présent

préſent du nom de ville.

On en peut dire autant de *Veſſenbourg* dont il eſt ſouvent parlé dans les chroniques Ruſſes, ſous le nom de *Rakobor*, & de

IV. BORKHOLM, qui étoit la première place du diſtrict de Vhirland.

La principale ville de l'Eſtonie, après Révél, eſt NARVA, que les Ruſſes appeloient Rougodef. Elle eſt ſituée à l'eſt de la province, dans le pays d'Allentaken, & ſur la limite qui ſépare l'Eſtonie du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Elle fut bâtie en 1223 par Valdemar II, Roi de Dannemarc, & fut compriſe dans la ſuite au nombre des villes anſéatiques. Elle éprouva une ſuite d'infortunes depuis le milieu du quinzième ſiècle, & ne vit point encore la fin de ſes malheurs après avoir été conquiſe en 1704 par Pierre I. Les habitans, ſoupçonnés d'entretenir des intelligences avec la Suède, furent diſperſés dans différentes villes en 1708, & retenus dans une ſévère captivité. La liberté leur fut enfin rendue après ſix ans de ſouffrances; ils revirent leur patrie, & recouvrèrent leurs anciens priviléges.

L'isle *Dagoë* eſt la plus conſidérable de celles qui dépendent du gouvernement de Révél.

VII. GOUVERNEMENT DE RIGA.

Le gouvernement de Riga, au midi de celui de Révol, eſt borné au couchant par la Mer Baltique, ou du moins par un golphe de cette mer, au midi par la Courlande & par le gouvernement de Polotsk, & au levant par celui de Pleskof. Il forme ce qu'on appeloit autrefois le Duché de Livonie, dont on a pu voir l'hiſtoire dans le cours de cet ouvrage. Les naturels du pays ont été autrefois confondus par les Ruſſes ſous le nom générique de Tchoudes; mais ils paroiſſoient former deux diviſions d'une même race. Ceux du midi, nommés Lettes ou Lettons, parlent la même langue que les Lithuaniens ou les Courlandois. Comme cette langue eſt compoſée de ſlavon, d'allemand & de finois, elle ne peut guères faire connoître l'origine des peuples qui la parlent. On peut cependant conjecturer que ce ſont des Finois qui, par le voiſinage & le commerce des Allemands & des Slaves, ont perdu une grande partie de leur langue primitive. Les habitans du nord emploient l'idiôme des Eſtoniens, & doivent être rapportés à la grande famille des Finois.

Le gouvernement de Riga eſt compoſé de quatre diſtricts, & d'une province.

I. RIGA, capitale d'un diſtrict du mê-

me nom & de tout le gouvernement, eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de la Dvina, à trois lieues & demie de ſon embouchure, ſous le 56° 56′ de latitude, & ſous le 41° 18′ de longitude. Bâtie en 1200, par Albert, premier évêque de la Livonie, elle prit ſon nom d'une petite rivière qu'on appeloit alors Rigué, qu'on nomme à préſent Rizing, & qui eſt preſque deſſéchée. Après avoir paſſé ſucceſſivement ſous la domination de la Pologne & de la Suède, elle fut conquiſe en 1710 par Pierre I. Son port eſt le ſecond de la Ruſſie, & la balance du commerce y eſt encore plus favorable à l'État que dans celui de Saint-Pétersbourg, parce qu'on y importe moins d'objets de luxe. La ville eſt forte & bien bâtie.

Les autres villes de ce diſtrict ſont plus remarquables par le nom qu'elles ont eu dans l'hiſtoire, que par leur état actuel.

Telle eſt *Volmar*, que les Ruſſes appeloient Volodimer ou Volodimérets de Livonie. Cette place fut élevée, dit-on, en 1219 par Valdemar II, Roi de Dannemarc, qui lui donna ſon nom, en mémoire d'une victoire qu'il venoit de remporter ſur les Livoniens encore idolâtres. On voit encore les ruines des fortifications; mais on ne compte plus dans la ville, ſi l'on peut encore la nommer ainſi, que cent cinquante habitans qui vivent de différens métiers.

Dünamünd, à l'embouchure de la Dvina, eſt une fortereſſe où les vaiſſeaux qui viennent de la Mer Baltique paient les droits de douane, avant de monter juſqu'à Riga. C'étoit autrefois un Couvent de l'ordre de Citeaux, fondé par le premier Évêque de Livonie.

II. La ville de VENDEN, qui donne ſon nom à tout ſon diſtrict, a été fondée en 1205. C'étoit autrefois une des places les plus importantes de la Livonie, & les Grands-Maîtres de l'ordre y faiſoient leur réſidence : mais attaquée ſucceſſivement par la Pologne, la Suède & la Ruſſie, plutôt envahie que conquiſe par Pierre I, & tombée enfin dans une entière décadence, elle a été preſque détruite par les flammes en 1741. Cependant le petit nombre des habitans qui lui reſte fait encore un commerce aſſez avantageux.

III. Le diſtrict de Derpt eſt au nord-eſt de celui de Venden.

La ville de DERPT ou DORPAT fut fondée en 1030 par le Grand-Prince Ioury Iaroſlaf, fils de Vladimir le grand, qui, de ſon nom, l'appela Iourief. La fondation de cette ville prouve invinciblement que, dès les premiers tems de la domination des Princes Ruſſes, deſcendans de Rurik, ils poſſédoient au moins une partie de la Tchoude, qui paroît n'avoir été nommée Livonie ou Livlande, qu'après l'invaſion des Allemands. On dit

que, dans leur langue, ce nom signifioit pays délicieux (*). On voit encore les restes des fortifications qui rendoient autrefois Dorpat une place importante. Des ruines de grands édifices rendent témoignage à son ancienne richesse & à sa nombreuse population. Elle étoit comprise au nombre des villes anséatiques. Elle fut prise en 1704 par Pierre le grand, & ses habitans éprouvèrent le même sort que ceux de Narva. Suspects & dispersés comms eux, comme eux réduits en captivité, ils furent aussi comme eux rendus enfin à leur patrie.

Les places de ce district, comme *Oberpalen*, *Laïs*, cet *Odempé* dont il est souvent parlé dans les chroniques Russes, sous le nom de Madvéjia-Golova, & tant d'autres, ne sont plus que de misérables villages.

IV. Au couchant du district de Dorpat est celui de PERNOF, que les François appellent Pernau. La ville qui lui donne son nom, placée près de l'embouchure de la Pernova, est bien fortifiée. On ignore le tems de sa fondation; on sait qu'il y avoit autrefois la vieille & la

(*) Les premiers Allemands qui la découvrirent, trouvant que c'étoit un pays sain & fertile, prirent de là occasion de l'appeler en bas-allemand, *het lieve land*, c'est-à-dire, pays charmant. *Description de la Livonie.*

nouvelle ville de Pernof, & il eſt vraiſemblable que la première fut bâtie par les naturels du pays, avant qu'ils fuſſent ſoumis aux Allemands. Cette ville a eu quelque tems une univerſité qui y avoit été transférée de Dorpat. Elle n'a plus qu'un commerce foible & languiſſant.

Fellin, qui fut autrefois l'une des plus fortes places de la Livonie, n'eſt plus à préſent qu'un village, qui renferme cinquante maiſons de bois.

V. L'isle d'ÉSEL, la plus conſidérable de celles de la Livonie, a plus de vingt trois lieues de long, ſur dix à douze de large; elle a le titre de province: la terre quoique pierreuſe, y eſt aſſez fertile.

Elle contient pluſieurs villages, & une ſeule ville, nommée *Areusbourg*, bâtie par Valdemar II, Roi de Dannemarc, au commencement du treizième ſiècle. Cette isle a ſucceſſivement appartenu au Dannemarc, à la Suède, à l'ordre de Livonie, & a paſſé en 1710 ſous la domination de la Ruſſie.

Les isles de *Mon*, de *Rouno*, & pluſieurs autres, dépendent du gouvernement de Riga.

VIII. GOUVERNEMENT DE PLESKOF.

A l'eſt du gouvernement de Riga, eſt celui de Pleskof, qui eſt entouré par les gouvernemens de Novgorod, de Tver, de

Smolensk & de Polotks.

I. PLESKOF, que nos géographes appellent mal à propos Pleskou, & dont le véritable nom & Pskof, a été bâtie sur les bords de la Véliga par la Régente Olga, au dixième siècle, & non, comme quelques auteurs l'ont écrit, vers la fin du treizième, par Domont, Prince Lithuanien. Cette ville étoit, comme Novgorod, une république démocratique, qui élisoit un Prince, le contenoit, le menaçoit, le chassoit, & ne lui laissoit guères d'autre pouvoir que celui de conduire ses armées. Mais en 1509 le Grand Prince Vassili Ivanovitch la soumit à sa domination. Elle fit long-tems un commerce florissant avec les villes anséatiques par Rével & par Riga: elle ne contient plus que six cents marchands, & son commerce consiste en cuirs de Roussi, en cire, en chanvre & en lin.

Opotchka, au sud-est de Pleskof, sous le 56° 45′ de latitude & le 46° 45′ de longitude, est une ville peu considérable.

Izborsk n'est remarquable que par son ancienneté, & parce qu'elle fut au neuvième siècle, la résidence de Trouvor, frère de Rurik, le premier souverain de Russie.

Gdof, sur la rive orientale du lac Peipous, est une assez jolie ville entourée de murailles.

II. VÉLIKIÉ-LOUKI, sur la Lova-

te, donne ſon nom à une Province, & a été longtems ville frontière de la Ruſſie.

Kholm, ſur la même rivière, étoit autrefois un apanage des Princes deſcendans de Rurik.

Toropets, ſur la même rivière, compte plus de trois mille marchands.

IX. GOUVERNEMENT DE TVER.

Au ſud-eſt du gouvernement de Pleskof eſt celui de Tver, qui eſt environné des gouvernemens de Novgorod, de Moskou & de Smolensk.

TVER a été autrefois une principauté formidable, & ſes ſouverains ont balancé longtems la puiſſance de ceux de Moskou. Cette ville a été preſque entièrement détruite par un incendie en 1763, & rebâtie, avec une magnificence qui lui étoit inconnue, aux frais de la ſouveraine. Elle contient plus de cinq mille marchands.

A peu de diſtance de cette ville, en remontant vers le nord, eſt *Vychnei-Volotchok*, célèbre par le canal que Pierre I y a fait creuſer, & qui, réuniſſant la Tvertſa à la Mſta, ouvre une communication facile entre le Volga & la Mer Baltique.

Torjek ou *Torjok*, ſe nommoit autrefois *Novoi-Torg*, & étoit de quelque impor-

tance, lorſque la république de Novgorod floriſſoit encore. Son état marchand eſt compoſé de près de trois mille perſonnes.

X. Gouvernement de Smolensk.

Au midi des gouvernemens de Pleskof & de Tver eſt celui de Smolensk, qu'achèvent d'entourer ceux de Moskou, de Bielgorod, de Mohilef & de Polotsk. Il forme, avec ces deux derniers gouvernemens, ce qu'on appelle la Ruſſie Blanche.

Smolensk eſt bâtie ſur les bords du Dnèpre, au 55° de latitude & au 50° de longitude. D'abord dépendante de la ſouveraineté de Kief, elle eut enſuite ſes Princes particuliers de la maiſon de Rurik juſqu'à ce qu'elle paſſa ſous le domination lithuanienne. Reconquiſe par les Ruſſes, ils la perdirent encore; mais elle fut enfin enlevée à la Pologne par le Tſar Alexis en 1654.

Il eſt parlé dans l'hiſtoire de *Dorogobouge* & de *Viazma*, villes dépendantes de ce gouvernement.

XI. Gouvernement de Polotsk.

En remontant du gouvernement de Smolensk au nord-oueſt, on trouve celui de Polotsk qui confine avec les gouver-

nemens de Pleskof & de Riga, & avec la Courlande & la Lithuanie. Il compose, avec celui de Mohilef, l'acquisition que vient de faire la Russie dans le partage de la Pologne.

I. POLOTSK, bâtie sur la rive septentrionale de la Dvina, près de l'embouchure de la Polota, fut acquise à la Russie, dans le dixième siècle, par le mariage de Vladimir le grand, avec la fille de Rogvolod, souverain de cette ville. Elle passa, dans la suite des tems, sous la domination de la Lithuanie. Les Naturels du pays sont de la même race que les Lettons de la Livonie. Polotsk a son archevêque, qui a conservé les cérémonies de l'église grecque; mais qui, pour le dogme, s'est réuni à l'église Romaine.

Sébège, *Sokol*, & d'autres villes médiocres, dépendent de cette province.

II. La province de Dvina, au nord-ouest de Polotsk, s'est appelée Livonie Polonoise.

Sa principale ville est DUNABOURG, sur la rive septentrionale de la Dvina. Les chevaliers Livoniens en ont élevé la forteresse dans le treizième siècle, & les Rois de Pologne y ont fondé depuis un collége de Jésuites, qui est le plus bel édifice de la ville. Comme la Russie ne se reconnoît pas dépendante de la Cour de Rome, les Jésuites ont été jusqu'à présent conservés dans cette province.

III. VITEPSK, ville provinciale, exifte au moins depuis le dixième fiècle. Elle eft fituée fur la rive feptentrionale de la Dvina. Les nations feptentrionales paffoient autrefois par cette ville, en fuivant la Dvina & le Dnèpre, pour fe rendre dans la Grèce.

XII. GOUVERNEMENT DE MOHILEF.

Au midi du gouvernement de Polotsk eft celui de Mohilef, qui eft borné au levant par les gouvernemens de Smolensk & de la Petite Ruffie, & au couchant par la Lithuanie.

MOHILEF, capitale de la province à laquelle elle donne fon nom, & de tout le gouvernement, eft fituée fur la rive occidentale du Dnèpre, au 54° 15′ de latitude, & au 48° 45′ de longitude. Elle eft défendue par un château fort. Il y a, dans cette ville, un collége de Jéfuites.

II. ORCHA eft le chef-lieu d'une province. Elle eft bâtie fur les deux rives du Dnèpre. Les chroniques Ruffes rendent témoignage à l'ancienneté de cette ville.

Doubrovna, petite ville, fur le Dnèpre.

III. MSTISLAVLE, belle ville provinciale, eut pour fondateur un Prince Ruffe. On croit que ce fut Mftiflaf, fils de Vladimir Monomaque; ce qui feroit remonter l'ancienneté de cette ville juf-

qu'au XIIe siècle. En effet, c'eſt de ce Prince que deſcendirent les ſouverains de Smolensk, qui eurent Mſtiſlavle ſous leur domination. Elle fut enlevée aux Ruſſes par Olguerd, Grand-Prince de Lithuanie.

IV. ROGATCHEF, capitale d'une province, eſt une aſſez belle ville, bâtie ſur le Dnèpre.

XIII. GOUVERNEMENT DE LA PETITE RUSSIE.

Le gouvernement de la Petite Ruſſie eſt terminé au nord par celui de Belgorod & par la Slabode d'Ukraine, au midi par la Nouvelle Ruſſie, & au couchant par la Pologne. Cette contrée, connue auſſi ſous le nom de l'Ukraine qui ſignifie frontière, eſt avec celle de Novgorod, le principal théatre de l'hiſtoire dans les premiers tems de la domination Ruſſe. Mais, après avoir été longtems le ſiége de cette domination, après avoir enſuite continué d'être gouvernée par des Princes de la maiſon de Rurik, elle a ceſſé au commencement du XIVe ſiècle d'appartenir même à la Ruſſie. On a vu dans cette hiſtoire comment elle lui fut enfin rendue ſous le règne du Tſar Alexis. C'eſt la milice de cette contrée qui forme ce qu'on appelle les Koſaques de la Petite-Ruſſie.

Les principales rivières qui baignent cette Province font *le Dnèpre*, *la Defna*, *l'Ofler* & *la Soula*. Mais il faut remarquer ici qu'autrefois, dans ce même pays, couloient deux rivières confidérables dont il eft fouvent parlé dans les chroniques; c'étoient *la Stougna* & *le Troubèje*. Les débris de grandes barques qu'on tire encore de leurs anciens lits, prouvent qu'elles étoient propres à la navigation; elles n'exiftent plus, & il n'en refte que quelques marais difperfés. Ainfi la diminution des eaux de la mer entraîne celle des fleuves, & fait prévoir, dans un long avenir, le deffèchement du globe.

Le gouvernement de la Petite-Ruffie ne fe divife ni en Provinces ni en Diftricts; mais en régimens. On en compte dix.

I. Le régiment Kievskoi.

KIEF, fondée dans le cinquième fiecle, eft fituée fous le 50° 30′ de latitude, & fous le 48° 47′ de longitude. Quoique cette ville foit bien déchue de fon ancienne fplendeur, elle eft encore riche & bien peuplée. Mais rien n'y mérite plus l'attention des curieux que le Monaftère Petcherski, le premier & l'un des plus confidérables de la Ruffie Il fut fondé dans le onzième fiècle par deux Moines, Antoine & Théodofe. Les candélabres, les vafes d'or & d'argent; & la beauté des orne-

mens annoncent la richesse de cette ancienne maison. Dans deux cavernes (en Russie *Petchéry*), qui ont donné le nom à ce monastère, sont les hécatombes ou les sépultures d'un grand nombre de moines, que l'église Russe compte parmi les saints. Les dévots viennent en foule de toutes parts adorer leurs reliques, & entretiennent la richesse de ce monastère. On y conserve une belle bibliothèque, & cette maison passe pour la meilleure école des jeunes ecclésiastiques. Dans la vieille Kief, est le temple de Sainte-Sophie, qui l'emporte encore sur le monastère Petcherski.

Vychgorod, ville souvent nommée dans l'ancienne histoire de Russie, n'est à présent qu'un simple bourg.

II. Le régiment Néjinskoi.

NÉJIN, sur l'Oster, ville forte : il y vit un grand nombre de Grecs & d'Arméniens qui commercent avec la Turquie, la Pologne & la Silésie. Il y a chaque année une foire fréquentée par les Polonois.

Batourin étoit la résidence du Hetman des Kosaques. Pierre I la fit raser après la trahison de Mazeppa. Elle s'est depuis insensiblement relevée.

Gloukhof est la plus belle ville de la Petite Russie. Elle s'est enrichie du malheur de Batourin ; elle est située sous le 51° 46' de latitude & le 52° 30' de longitude.

III. Le régiment Tchernigovskoi.

TCHERNIGOF, sur la Desna, ancienne ville, connue dès le dixième siècle. Ses Princes furent au nombre des plus puissans souverains de la Russie.

IV. Le régiment Starodoubskoi.

STARODOUB a donné son nom à des Princes de la maison de Rurik.

Novgorod-Severski, ou Novgorod de Sévérie. Elle est bâtie sur la Desna, & a eu ses Princes particuliers de la maison de Rurik. La contrée s'appeloit Sévérie & les peuples Sévérianes avant le tems de Nestor.

V. Le régiment Péreiaslavskoi.

Péréiaslavle fut bâtie dans le onzième siècle par Vladimir le grand.

VI. Le régiment Priloutskoi.

PRILOUKI, jolie ville.

VII. Le régiment Loubenskoi.

LOUBNY, assez jolie ville sur une montagne près de la Soula.

Glinsk, ville peu considérable, a donné son nom aux Princes Glinski, célèbres au seizième siècle.

VIII. Le régiment Gadiatskoi.

GADIATCH ou Gaditch, jolie ville sur une montagne, près de laquelle l'armée de Charles XII eut beaucoup à souffrir pendant l'hiver de 1709.

IX. Le régiment Mirgorodskoi.

SOROTCHINTSI, petite vile, est le chef-lieu de ce régiment.

Mirgorod, ville médiocre.

X. Le régiment Poltavskoi.

POLTAVA, bâtie ſur une hauteur près de la Vorskla, ſera célèbre à jamais dans l'hiſtoire de Ruſſie par la victoire remportée par Pierre I ſur Charles XII.

XIV. GOUVERNEMENT DE BELGOROD.

Le gouvernement de Belgorod confine au nord avec celui de Moskou, au levant avec celui de Voronèje; il eſt borné au midi par la Slabode d'Ukraine, & au couchant par la Petite-Ruſſie.

Il eſt arroſé par le *Donets* qui ſe jette dans le Don; par le *Seim*, par la *Deſna* qui ſe perd dans le Dnèpre, & par l'*Oka* qui coule longtems au nord, &, ſe tournant enſuite vers l'orient, ſe jette dans le Volga.

Il ſe diviſe en trois provinces.

I. BELGOROD, ou ville Blanche, capitale d'une province & de tout le gouvernement, s'élève ſur les bords du Donets. La première fondation de cette ville ne remonte qu'à la fin du ſeizième ſiècle. Il s'y fait un commerce avantageux. Elle compte 1750 marchands.

Koursk, jolie ville, ſur les bords du Seim, à près de 4000 marchands. Il s'y tient une foire où des étrangers viennent apporter les marchandiſes de l'Europe & de l'Aſie.

II. SEVSK, ville provinciale, ſur les frontières de la Petite-Ruſſie.

Kromy & *Karatchef*, villes très médiocres.

Briansk ſur la Deſna; il s'y eſt conſtruit un grand nombre de galères, & d'autres bâtimens du tems de Pierre I, & de l'Impératrice Anne.

Troubtchevsk, jolie ville ſur la Deſna.

Rylsk & *Poutivle*, ou *Poutimle*, jolies villes marchandes.

III. OREL; ville provinciale ſur l'Oka. Il s'y fait un grand commerce de grain. On y compte plus de 4000 marchands.

Bolkhof. Le commerce de cette ville conſiſte principalement en cuirs, & occupe près de 4000 marchands.

Biélef, aſſez grande ville, a plus de 2300 marchands.

XV. GOUVERNEMENT DE LA SLABODE D'UKRAINE.

La Slabode d'Ukraine eſt bornée au nord par le gouvernement de Belgorod, au levant par celui de Voronèje, au midi par la Nouvelle Ruſſie, & au couchant par la Petite-Ruſſie. Elle a été principalement peuplée, depuis le milieu du dernier ſiècle, par des émigrans d'au delà du Dnèpre. La milice de cette contrée faiſoit d'abord le ſervice de Koſaques,

mais on en a formé cinq régimens de Houſards.

La Slabode d'Ukraine eſt diſtribuée en cinq provinces.

I. KHARKOF, ville provinciale, & capitale du gouvernement. On ne peut faire remonter ſa fondation qu'à la dernière moitié du dix-ſeptième ſiècle, lorſque les Koſaques, en guerre avec les Polonois, venoient en foule s'établir avec leurs familles dans des terres alors déſertes au midi de Belgorod.

II. OSTROGOJSK, jolie ville fondée & peuplée par des Koſaques en 1652.

A cinq quarts de lieue de cette ville, s'eſt établie, depuis 1768, une colonie d'Allemands de la confeſſion d'Augsbourg, au nombre de plus de 70 familles.

III. SOUMY, ville médiocre.

IV. AKHTYRKA.

V. IZIOUM.

XVI. GOUVERNEMENT DE LA NOUVELLE-RUSSIE.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ruſſie confine au nord avec la Petite-Ruſſie, la Slabode d'Ukraine & le gouvernement de Voronèje; il eſt borné au levant par le cours du Don, au midi par le gouvernement d'Azof, & au couchant par la Beſſarabie.

Cette contrée s'appeloit d'abord Nouvelle Servie, à cause du grand nombre de familles Serbes, qui, depuis l'année 1755, sont venues s'y établir.

Elle se divise en deux provinces.

I. La province d'Elisavetgrad.

KRÉMENTCHOUK est le chef-lieu de l'administration de la Nouvelle-Russie. C'est une belle ville, sur la rive orientale du Dnèpre.

Elisavetgrad, belle ville, fondée par l'Impératrice Élisabeth en 1754.

II. La province de Catherine. Elle consiste en seize petites forteresses, élevées depuis 1736 jusqu'en 1740 pour arrêter les incursions des Tatars de Crimée, & en quatre villages fortifiés qui existoient auparavant. Ces forts s'étendent depuis le Dnèpre jusqu'au Donets, & forment ce qu'on appelle les lignes d'Ukraine. Cette chaîne de forteresses est liée par cent quarante-deux redoutes, & défendue par dix régimens de cavalerie, & un de dragons.

BIÉLEVSKAIA KRÉPOST, ou Biélevsk, est la principale de ces forteresses.

La Setche des Kosaques Zaporaviens pouvoit être comprise dans ce Gouvernement. Elle étoit située sur la rive occidentale du Dnèpre, au 47° 31′ de latitude, & au 52° 1′ de longitude.

XVII. GOUVERNEMENT D'AZOF.

Ce gouvernement eſt compoſé de toutes les contrées que lesRuſſes ont acquiſes par la dernière paix ſignée avec les Turcs en 1774, & de pluſieurs autres qui dépendoient autrefois du gouvernement de Voronèje & de celui de la Nouvelle Ruſſie.

Il eſt borné au nord & au levant par les gouvernemens de Voronèje & d'Aſtrakhan, au midi par la mer d'Azof, par la ſtèpe des Tatars de Crimée, & par la Mer Noire, & au couchant par le Boug.

Il comprend deux Provinces, celle d'Azof & celle de Bakhmout.

I. AZOF, ſur la rive méridionale du Don, à plus de ſept lieues de ſon embouchure, ſous le 47° 20′ de latitude & le 56° 59′ de longitude. Cette ville fut fondée par les Grecs au commencement de notre ère & peut-être même plutôt : ils l'appelèrent Tanaïs. Elle devint célèbre par ſon commerce,mais elle fut ſujette à pluſieurs révolutions.On croit qu'elle doit ſon état actuel à Azoup ou Ajioupa, Prince des Polovtſi ; car ce peuple a été maître de la ville & de toute la contrée dans le XIe & le XIIe ſiècles. Il eſt certain que dès-lors les Ruſſes la nommoient Azof : les Turcs l'appellent *Adzak*. Des Polovtſi, cette

ville paſſa aux Gênois, qui la conquirent au commencement du XIII[e] ſiècle & la nommèrent Tana. Elle leur fut vraiſemblablement enlevée par les Tatars, lorſqu'ils eurent étendu leur puiſſance dans cette contrée : car on trouve des monnoies d'Azof avec le nom du Khan Takhtamych. Tamerlan s'en rendit maître en 1392 : elle tomba, après ſa mort, ſous la domination des Khans de Crimée, & paſſa ſous celle des Turcs en 1471. Les Koſaques du Don la prirent ſur eux en 1637, la défendirent contre leurs efforts en 1641, &, ſe voyant attaqués par des forces ſupérieures, ils la brûlèrent l'année ſuivante. Les Turcs la relevèrent. Pierre I la leur enleva en 1696, & la rendit par le traité du Prouth. Elle fut encore repriſe par les Ruſſes en 1736 ; mais, par le traité de Belgrade, ils furent obligés de la raſer juſques dans ſes fondemens. Elle reſta abandonnée pendant trente ans. Mais dans la dernière guerre contre les Turcs, les Ruſſes la rétablirent, & elle eſt à préſent dans le meilleur état de défenſe.

La forteresse de *Saint-Dmitri*, qu'on appeloit auparavant *Témernikof*, au nord d'Azof, ſur le Don. On y a établi une douane pour les marchandiſes que les Grecs apportent par la Mer Noire, & par celle d'Azof.

Tcherkask, auſſi ſur le Don, au deſſus

de S. Dmitri, au 47° 13' de latitude, & au 57° 21' de longitude, est la capitale des Kosaques du Don. Cette ville est singulière : elle est inondée pendant la plus grande partie de l'année, si l'on en excepte une hauteur sur laquelle est bâtie une église. Les maisons, au nombre de cinq mille, sont élevées sur des pilotis, & c'est en bateaux qu'on s'acquitte de ses affaires, & qu'on va rendre visite à ses amis. Les habitans font quelque commerce par mer avec les Grecs, & par terre avec les Tatars de la Crimée & du Kouban.

Taganrok, forteresse avec un beau port sur la Mer Noire, au couchant d'Azof, à sept lieues & demie de l'embouchure du Don, sous le 47° 12' de latitude, & sous le 55° 57' de longitude. Elle fut construite, en 1696, par Pierre I, après la prise d'Azof. Il fut obligé de la raser en 1711 par le traité du Prouth ; mais elle a été rétablie en 1769, au commencement de la dernière guerre avec les Turcs.

Les *lignes du Dnèpre*, composées de plusieurs forteresses qu'on a commencé à élever en 1770, & qui sont distantes l'une de l'autre d'un peu plus de sept lieues, s'étendent depuis le rivage oriental du Dnèpre jusqu'aux bords de la Mer Noire, dans la longueur d'un peu plus de cinquante lieues.

Kertche & *Iénikal*, villes fortifiées, & ports de mer, sur la côte orientale de la presqu'isle de Crimée.

Kinbourn, château fort, qui commande l'embouchure du Dnèpre; il s'élève vis-à-vis d'Otchakof.

Kherſon, nouvelle place forte, ſur la rive ſeptentrionale de Dnèpre, un peu au deſſus de Kinbourn.

II. Diſtrict de Bakhmout.

BAKHMOUT eſt une ville conſidérable par ſes fabriques pour la cryſtalliſation du ſel. On y entretient en tout tems des troupes régulières, & des Koſaques pour les protéger. La contrée des environs eſt fertile, & l'on y remarque des indices de minéraux.

XVIII. GOUVERNEMENT D'ASTRAKHAN.

A l'eſt du gouvernement d'Azof, ſe trouve celui d'Aſtrakhan, borné au nord par celui de Kazan, au levant par celui d'Orenboutg, au midi par la Mer Caſpienne, la Perſe, la Géorgie & le Kouban; il confine au couchant avec les Gouvernemens d'Azof, de la Nouvelle Ruſſie & de Voronèje.

Une partie de ce gouvernement formoit ce que les Orientaux ont appelé le Kaptchak. Pluſieurs auteurs conjecturent que la principauté de Tmoutarakan, poſſédée longtems par des Princes de la maiſon de Rurik, étoit compoſée de la ville d'Aſtrakhan & de ſes dépendances. Après

l'invaſion des Tatars, le royaume d'Aſtrakhan fut célèbre entre leurs dominations. Il ne rentra ſous la puiſſance de la Ruſſie qu'en 1553, & il y eſt reſté malgré les efforts des Turcs.

La chaleur eſt conſidérable dans cette contrée. Le mercure du thermomètre de Réaumur y monte, en été, au-delà du 42e & même du 44e degré. Ainſi, dans la même contrée, les habitans éprouvent ſucceſſivement la chaleur des tropiques, & le froid des régions ſeptentrionales: car, ſous ce même climat où les étés ſont ſi chauds, l'hiver eſt conſtamment rigoureux, & tous les ans le Volga reſte plus ou moins long-tems glacé, & ſupporte les plus lourds traînages. La grande quantité de ſel répandue dans ce pays, cauſe en partie l'intenſité du froid qu'on y éprouve, & qui eſt conſidérablement augmentée par les glaçons que le Volga charrie des contrées plus ſeptentrionales, & par les vents du nord, qui, après avoir franchi la Mer Glaciale, ont parcouru la Ruſſie couverte de neige, & n'ont été rompus par aucune montagne.

Il pleut très rarement en été, ſurtout dans la partie méridionale de ce gouvernement, & il eſt très rare auſſi que les pluies durent plus d'un quart d'heure; auſſi eſt-il environné de ſolitudes ſéches & infertiles. On trouve aux environs d'Aſtrakhan un grand nombre de lacs ſalés.

Les

Les cryſtaux en ſont auſſi blancs & auſſi purs que le cryſtal de roche.

Le Volga coupe ce gouvernement en deux parties à peu près égales. Il eſt encore arroſé par la *Medvéditſa*, rivière aſſez conſidérable, qui le ſépare du pays de Voronèje au couchant, & qui ſe jette dans le Don; & par la *Kouma*, qui, après avoir pris ſa ſource dans le Caucaſe, traverſe pluſieurs lacs, s'enrichit de leurs eaux, & les porte à la mer Caſpienne; enfin par le *Térek*, qui, né dans les mêmes montagnes, tombe dans la même mer, & marque la limite entre la Perſe & la Ruſſie.

ASTRAKHAN eſt une ville belle, riche & bien peuplée. Elle eſt placée ſur une isle, à l'embouchure du Volga, au 46° 22′ de latitude. La capitale du royaume Tatar d'Aſtrakan, étoit bâtie plus haut ſur le Volga, & l'on en voit encore les ruines. Le commerce de Perſe procure à cette ville une nombreuſe population; & l'on aſſure qu'elle ne monte pas à moins de ſoixante & dix mille hommes. Une aſſez grande partie eſt compoſée d'étrangers, Allemands, François, Anglois, Italiens, Suédois, Arméniens, Géorgiens, Tatars de différentes nations, Grecs, Kalmouks & Indiens. Les plus riches maiſons de commerce expédient des vaiſſeaux ſur la Mer Caſpienne & ſur le Volga. Pluſieurs fabriques mettent en œuvre le co-

Tome. VI. M

ton & les ſoies de la Perſe. On a tranſporté aux environs d'Aſtrakhan des vignes de Perſe, qu'on enterre pendant l'hiver, & l'on y recueille de gros raiſins d'un goût exquis. Cependant, ſoit qu'on manque d'art, ſoit que la nature s'y oppoſe, on n'a pu y faire encore de vin capable de ſe conſerver.

Les villes les plus conſidérables au nord d'Aſtrakhan, ſont :

Kraſnoi-Jar, à peu de diſtance d'Aſtrakhan, ſur la rive orientale du Volga. Elle a été conſtruite pour contenir les Kalmouks qui erroient dans cette contrée.

Tſaritſin, place forte ſur la rive occidentale du Volga, à 92 lieues d'Aſtrakhan. Depuis cette ville juſqu'au Don, ont été élevés, en 1717, quatre forts : c'eſt ce qu'on appelle les lignes de Tſaritſin.

Saratof, ville marchande & très peuplée, ſur la rive occidentale du Volga, à 180 lieues d'Aſtrakhan, non loin des limites du gouvernement de Kazan. Cette ville fut fondée en 1591 par ordre du Tſar Fedor Ivanovitch. Elle étoit iſolée dans une ſtèpe qu'on ne croyoit pas propre à la culture. Mais la facilité de recevoir du grain par le Volga, le bas prix des beſtiaux, qu'on achetoit des Kalmouks errans dans les déſerts voiſins, l'abondance d'excellent poiſſon qu'on pê-

choit dans le fleuve ; tous ces avantages amenoient ſans ceſſe de nouveaux habitans. Bientôt ils ſe tournèrent du côté du commerce, & l'on y compte aujourd'hui plus de deux mille marchands. Enfin le déſert fut peuplé ſous le règne actuel de familles étrangères, appelées dans l'Empire, & qui ſont répandues ſur les deux bords du Volga. Cet établiſſement auroit eu plus de ſuccès, ſi les émigrans que l'inquiétude ou la miſère attira dans ces contrées, loin de leur patrie, euſſent été accoutumés aux travaux champêtres. Mais la plûpart n'avoient exercé chez eux que des arts ſédentaires. Une terre naturellement fertile devint ingrate & dure ſous leurs mains pareſſeuſes & foibles : ils demandèrent & obtinrent la permiſſion d'aller exercer dans les villes leur médiocre induſtrie.

On ne trouve guères, au midi d'Aſtrakhan, de ville qui mérite d'être nommée que

Kizlar, place forte, à l'embouchure du Térek : elle eſt ſur tout peuplée de Koſaques & de Tatars. C'eſt la principale ville des Tchercaſſes ou Circaſſiens Ruſſes, qui ſe diſtinguent en Circaſſiens de Pétigorie, ou habitans des cinq montagnes, & Circaſſiens de la Kabarda. On trouve encore ſur le Térek deux autres villes circaſſiennes, *Stchédrin* & *Tchervlénoi.*

Au delà de la frontière, entre le Té-

trakhan. De cette dernière contrée, ils passèrent dans la Crimée & se réunirent aux Tatars de Boudjak aux environs d'Ak-kirmen, dans la Bessarabie, à l'embouchure du Dnestre. Les Russes s'étant rendus maîtres d'Ak-kirmen & de toute la contrée, en 1770, au commencement de la guerre contre les Turcs, transportèrent les Nagais & les Boudjaks sur les bords du Dnèpre; de là ils furent transplantés sur le Don, & eurent enfin la permission de retourner sur les rivages du Volga qu'ils pouvoient regarder comme leur patrie. Ils errent dans les déserts occupés auparavant par les Kalmouks qui ont abandonné la Russie, y nourrissant des troupeaux, & réparant en partie la perte que ces Kalmouks avoient causée par leur émigration. Il paroît que le nom de *Nagai* n'est plus en usage parmi les Tatars; ils ne l'ont pas pris quand ils se sont soumis à la Russie: mais la solitude occidentale de l'Irtich, qui s'appelle stèpe des *Nagai*, & cette portion du District d'Oufa dans le gouvernement d'Orenbourg, qui s'appelle chemin des *Nagai*, prouve du moins qu'ils ont autrefois porté ce nom.

XIX. GOUVERNEMENT DE VORONEJE.

Le gouvernement de Voronèje eſt ſitué au couchant de celui d'Aſtrakhan: il eſt borné au nord par les gouvernemens de Moskou & de Nijégorod; au levant par ceux de Kazan & d'Aſtrakhan; au midi encore par le gouvernement d'Aſtrakhan & par la Nouvelle Ruſſie; au couchant par la Slabode d'Ukraine & par le gouvernement de Belgorod.

Il eſt arroſé par le *Don*, par le *Voronèje*, à qui ſa capitale doit ſon nom, rivière étroite, mais qui, par ſa réunion avec l'*Ouſman*, acquiert aſſez de profondeur pour porter des vaiſſeaux de ſoixante & dix pièces de canon; par le *Khoper*, par la *Metcha* & par la *Soſna*.

I. VORONEJE, capitale de la province qui porte ſon nom & de tout le gouvernement, eſt une ville marchande, riche & peuplée. Elle eſt ſituée au 52° 30′ de latitude, ſur le bord du Voronèje, à trois lieues & demie de ſon embouchure: elle contient près de dix-ſept cents marchands. Pierre I y établit d'abord un chantier de vaiſſeaux, qui fut tranſporté peu d'années après à l'embouchure même du Voronèje.

Orlof, *Ouſman* & *Demchinsk* ſont de petites villes au nord de Voronèje.

Tavrof, au midi de Voronèje, n'eſt pas non plus une ville conſidérable ; mais on y avoit établi le chantier de vaiſſeaux dans la guerre contre les Turcs ſous Pierre I & ſous l'Impératrice Anne : dans la dernière guerre ce chantier a été tranſporté ſur le Don.

II. IELETSK, qui donne ſon nom à une Province, a été autrefois une Principauté particulière détruite par Tamerlan.

Skopin eſt une aſſez petite ville, mais qui renferme près de 800 marchands : elle a donné ſon nom à ce Chouiski Skopin dont l'hiſtoire parle avec éloge ſous le règne du Tſar Chouiski.

Oranienbourg, qu'on appelle vulgairement Raninbourg, eſt une ville médiocre, fondée en 1702 par le Prince Menchikof.

III CHATSK, ville provinciale, au nord-eſt de Voronèje, tire ſon nom d'une petite rivière qu'on appelle Chata ; elle a été fondée en 1553 par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch.

Kaſſimof eſt une jolie ville, bien peuplée. Elle ſe nommoit autrefois Gorodets : elle prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, qnand elle fut donnée en apanage à Kaſſim, Khan des Tatars, qui s'étoit ſoumis à la Ruſſie. Elle fut long-tems la réſidence des deſcendans de ce Prince, & il y reſte encore un grand nombre de Tatars qui ont leurs Moullahs, leur moſ-

quée, & le libre exercice de leur religion.

Kadom, ville médiocre, compte près de 1200 marchands.

Temnikof, on y en compte encore un peu plus.

IV. TANBOF, jolie ville provinciale, assez marchande, sur la Tsina. On compte dans la ville & dans ses environs sept fabriques de drap, une de toile à voile, une de salpètre, & une verrerie. La laine de cette province est d'une bonne qualité.

Kozbof est une assez grande ville, qui renferme seize cents marchands.

Des Tatars vivent en grand nombre au nord de cette province, & vers le midi sont les Kosaques du Don, qui se nomment aussi Tcherkasses. Leur langue & leur religion semblent prouver qu'ils tirent leur origine des Russes, aussi bien que les Kosaques de la Petite-Russie. S'ils étoient un reste de quelques-unes des nations qui ont désolé la Russie, on en trouveroit quelques indications dans les chroniques, qui auroient sur tout annoncé l'époque de leur conversion. (*) Mais si leur principale origine est russe, il n'est

(*) Il est certain qu'avant l'association des Kosaques Russes du Don, il y avoit d'autres Kosaques à peu près dans la même contrée. Dès le neuvième siècle, Constantin Porphyrogenète parle de la contrée Kosakienne, entre la Mer Noire & la Mer Caspienne, au midi du Caucase. Mstislaf, fils de Vladimir le grand, & Prince de Tmoutarakhan, vainquit en

pas douteux qu'ils ne se soient associés des Tatars, & qu'ils n'en aient en partie adopté les mœurs. Ils épousoient des femmes Tatares, & leurs prisonniers devenoient leurs frères, dès qu'ils consentoient à partager leurs travaux. On rapporte à la dernière moitié du seizième siècle leur établissement dans le pays qu'ils occupent, entre le Donets, le Don, le Khoper & la Medvéditsa. Ils s'étendirent presque jusqu'aux rivages de la Mer Noire, comme le prouve la ville de Tcherkask qu'ils bâtirent en 1570, à quinze lieues d'Azof. Ils s'emparèrent d'Azof même, résistèrent quelque tems aux efforts des Turcs & brulèrent enfin la place pour n'avoir pas la honte de la céder. Ils ont fait de grands maux à la Russie, & lui ont rendu

---

1021 les Kosagui. Les Tatars eurent leurs Kosaques, & ce mot, qui appartient à leur langue, signifie guerrier armé à la légère, soldat qui loue ses services, ou qui se rase la tête. Ce nom, dans toutes ses significations, convient aux Kosaques. Les chroniques parlent des Kosaques de la horde, des Kosaques d'Azof & de plusieurs autres qui tous étoient Tatars. Il ne fait mention des Kosaques d'Azof qu'après que cette ville eut passé sous la domination des Turcs. Ces Kosaques étoient les restes des Tatars d'Azof, qui se répandirent dans les déserts pour conserver la liberté. Un de leurs premiers chefs fut Agous le Tcherkasse ou le Circassien, & c'est de là que les Kosaques du Don prennent indifféremment le nom de Kosaques ou de Tcherkasses. On croit que les Russes vagabons & guerriers détruisirent presque entièrement ces Kosaques, adoptèrent leur nom en restant dans le même pays, & prenant le même genre de vie, & s'associèrent les restes des vaincus.

de grands services. C'est au Kosaque Iermak qu'elle doit la conquête de la Sibérie. Mais le brigand Stenka Razin, & Pougatchef, autre brigand encore plus odieux étoient aussi des Kosaques du Don. Quoique ces Kosaques soient soumis à la Russie, ils ont conservé quelque liberté & un reste du gouvernement démocratique : ils ne dépendent pas du gouverneur de Voronèje, & choisissent eux mêmes leur chef, qu'ils appellent Ataman. Ce chef est bien loin de pouvoir exercer sur eux un pouvoir despotique. Le moment où il abuseroit de son autorité seroit suivi de sa déposition, & seroit peut-être même le dernier moment de sa vie. Les affaires qui intéressent l'association, se règlent dans les assemblées générales convoquées à Tcherkask. C'est des Tatars du Don que sont sortis ceux du Volga, du Térek, de l'Iaïk & de la Sibérie.

XX. GOUVERNEMENT DE NIJÉGOROD.

En montant directement au nord du gouvernement de Voronèje, on trouve celui de Nijégorod : il confine à l'orient avec celui de Kazan, est borné à l'occident par celui de Moskou, & au nord par celui d'Arkhangel.

Ce gouvernement est arrosé par l'Oka le Volga, la Técha & la Piana.

Il se divise en deux provinces, celle de Nijégorod & celle d'Arzamas.

I. NIJNY-NOVGOROD, (la nouvelle ville inférieure) est située sur la rive occidentale du Volga, à l'embouchure de l'Oka, sous le 56° 20′ de latitude. Elle a été fondée au commencement du treizième siècle par le malheureux Ioury Vsévolodovitch, & devint la résidence des Princes de Souzdal & de Nijny-Novgorod. Au midi de la ville est le Kremle, ou palais des anciens souverains, bâti en pierre. Elle compte près de 1700 marchands, qui commercent avec plusieurs villes de l'Empire, & même avec Saint-Pétersbourg.

Balakhna, jolie ville, sur le Volga, à cinq lieues au nord de Novgorod, a été fondée en 1536. On y crystallise le sel, & cette ville en fournissoit autrefois chaque année jusqu'à 9, 900, 000 livres. Elle contient, suivant la dernière revision, près de 1400 marchands.

Iourievets-Polskoi, contient près de 800 marchands. On voit à peu de distance, sur le rivage escarpé du Volga, les ruines d'une ancienne ville de pierre.

A l'est de Nijny-Novgorod est le Monastère Makarief, fondé au quinzième siècle, détruit peu de tems après par les Tatars, rétabli par le Tsar Michel, & consacré par le Patriarche Philarète, père de ce souverain. Près de ce Monastère,

ſe tient tous les ans, au mois de Juin, une foire célèbre, fréquentée non-ſeulement par les marchands de la Sibérie & de la Ruſſie, mais par des Perſans, des Turcs & des Polonois.

II. ARZAMAS, ville provinciale, au nord-oueſt de Nijny-Novgorod, à l'embouchure de l'Archa qui tombe dans l'Oka, a plus de deux mille deux cents marchands, & eſt célèbre par ſes fabriques de ſavon.

Des Tchérémiſſes, des Mordvas, des Tchouvaches ſont compris dans la population de ce gouvernement. On va parler de ces peuples dans la deſcription du gouvernement de Kazan.

XXI. GOUVERNEMENT DE KAZAN.

Le gouvernement, qui fut autrefois le royaume de Kazan, eſt borné au nord par celui d'Arkhangel, au levant par ceux de Tobolsk & d'Orenbourg, au midi par ceux d'Aſtrakhan & de Voronèje, au couchant par celui de Moskou.

Il eſt principalement arroſé au nord par la Viatka, qui donne ſon nom à une province, & qui reçoit un grand nombre de rivières inférieures avant de ſe mêler à la Kama;

Par la Kama, la plus conſidérable & la plus poiſſonneuſe de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend ſa

ſource dans pluſieurs marais de la Permie & continue ſon cours ſinueux dans l'étendue de 250 lieues;

Et par la Tchouſſovaïa, qui ſort des monts Ouralks dans la Sibérie, court vers le couchant, & ſe confond avec la Kama.

Les principales rivières du midi ſont le Tchérechman, qui, dans une partie de ſon cours, ſépare le gouvernement d'Orenbourg de celui de Kazan;

Le Sviaga & la Soura, qui toutes deux coulent du midi au nord, peuvent porter de grandes barques, & ſe perdent dans le Volga.

Le gouvernement de Kazan ſe diviſe en ſept provinces, celles de Kazan, de Sviajsk, de Sinbirsk, d'Alatyr, de Penza, de Viatka, & de Permie.

I. KAZAN, qui fut autrefois la capitale d'un puiſſant royaume des Tatars, eſt une des villes les plus belles & les plus marchandes de la Ruſſie. Elle eſt bâtie ſous le 55° 47′ de latitude, & ſous le 66° 28′ de longitude, à l'embouchure de la Kazanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tatars, & peut-être même par les Bulgares qui dominèrent dans cette contrée juſqu'au tems de l'incurſion de Bary. Elle fut priſe trois fois par les Ruſſes, qui la conſervent depuis 1552. Elle eſt diviſée en trois parties; le Kremle ou forterеſſe, la ville proprement dite, & les fauxbourgs dont

le plus considérable est celui des Tatars. Deux écoles y sont établies; l'une sous le titre de Séminaire, & l'autre sous celui de Gymnase. Dans le Séminaire, dépendant de l'université, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles lettres & les mathématiques. Le Gymnase est destiné aux enfans des Tchouvaches, des Tchérémisses, des Mordvas, des Kalmouks & des Tatars. On leur enseigne la langue russe, la langue latine, & les élémens de la philosophie & de la théologie. Le but de cette institution est d'amener insensiblement ces différens peuples à la religion chrétienne, & de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de deux mille cinq cents marchands, sans compter un grand nombre de marchands tatars. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Arkhangel & d'Astrakhan, avec Moskou, avec les villes de la Sibérie & du gouvernement d'Orenbourg, & avec plusieurs des villes de la Petite-Russie. On a conservé dans Kazan l'industrie des anciens Bulgares pour la fabrication de l'iouste ou cuir de Roussi On y courroie aussi des peaux de chèvre de différentes couleurs qui le cèdent peu au plus beau maroquin du levant. La fabrique des draps de Kazan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes.

Tétiouchi. J'aurois gardé le silence sur cette petite ville de la province de Kazan, comme je l'ai fait sur les autres; mais elle est remarquable, parce que, près de là, se voient les ruines de l'ancienne capitale des Bulgares.

II. SVIAJSK. Il a été parlé en détail, dans l'histoire de Russie, de la fondation de cette ville en 1551, par ordre du Tsar Ivan Vassiliévitch. Elle fut depuis embellie de Monastères & d'églises bâtis en pierres; mais elle ne peut avoir de plus bel orenement que sa situation. Le nombre des marchands y monte à peu près à 300.

Iaransk, jolie ville. L'état marchand n'y est guères inférieur à celui de Sviajsk.

Tchéboxari, sur le Volga, ville de commerce assez importante. Elle fût bâtie en 1556 par Ivan Vassiliévitch, & n'étoit habitée que par des gens de guerre. Mais des bourgeois vinrent s'y établir librement, & y exercèrent différens mètiers & différentes branches de commerce. On y compte 649 ouvriers, & 1227 marchands. Les principaux articles du commerce de cette ville sont des cuirs de Roussi, de la cire & des grains.

Kouz modémiansk, sur le Volga, a 962 marchands.

Vassil est encore une ville bâtie par le Tsar Ivan Vassiliévitch, près du Volga, à l'embouchure de la Soura.

III. SINBIRSK, belle ville marchande, au midi de Kazan, fur la rive occidentale du Volga. On y compte plus de trois mille marchands.

Samara, ville affez confidérable, à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui tombe dans le Volga. On y compte deux mille maifons particulières, fans les édifices publics. Autrefois elle étoit fortifiée, parce qu'on y craignoit les incurfions des Kalmouks & des Bachkirs: mais à préfent on y vit fans crainte.

IV. ALATYR, ville provinciale, fur une rivière qui porte le même nom, & qui tombe dans la Soura. C'eft dans la nouvelle carte générale de l'empire de Ruffie, que la province d'Alatyr eft marquée comme une dépendance du gouvernement de Kazan; car, par tout ailleurs, on l'indique comme une des provinces du *Nijégarodsk*.

V. PENZA, ville provinciale, contenant 746 marchands. Elle s'élève près d'une petite rivière nommée Penza, à l'embouchure de la Soura.

VI. KHLYNOF, qu'on appelle vulgairement Viatka, eft le chef-lieu de la province de Viatka. Cette ville a été originairement peuplée par des émigrans de Novgorod en 1181. Elle renferme plus de 1400 marchands, qui expédient à Arkhangel du grain, du fuif, de la cire, du miel, & d'autres articles.

VII. KOUNGOUR, belle ville de commerce, eſt le chef-lieu d'une province qui porte le même nom, & qu'on appelle auſſi Permie. On y compte plus de 2000 marchands.

Orel, belle ville ſur la rive occidentale de la Kama. Elle fut bâtie vers le milieu du ſeizième ſiècle par les Strogonof, qui y poſſédoient des ſources ſalantes : & la poſſeſſion leur en fut aſſurée par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch, qui leur accorda en même tems de vaſtes domaines dans cette contrée.

Sol-Kamskaïa, belle ville ſur l'Ouſſolka, à près de deux lieues de ſon embouchure dans la Kama. Elle fut bâtie ſous le règne du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, par des particuliers qui y établirent des fabriques pour la cryſtalliſation du ſel. Cette ville contient 1354 marchands.

Tcherdyn, ſur la Kolva, n'eſt plus qu'une ville médiocre. C'étoit autrefois la principale ville de la Permie & elle faiſoit autrefois un riche commerce en pelleteries ; mais la diminution des animaux qui portent ces fourrures a fait tomber peu à peu le commerce de Tcherdyn, qui ne compte plus que 362 marchands.

Cette province de Koungour, riche de ſes ſalines & de ſes fabriques de cuivre, fertile en bled, arroſée de fleuves poiſſonneux, couverte de forêts abondantes en gibier, s'appeloit autrefois la

grande Permie; ce nom lui eſt reſté de l'ancienne Biarmie qui s'étendoit depuis la Petchora juſqu'à la Finlande. Dépendante alors de ſes propres maîtres, elle étoit regardée par les anciens Ruſſes comme une Puiſſance. Nous avons vu Cinaf, frère de Kurik, établir ſa réſidence ſur les bords du Bélozéro pour contenir les Biarmiens. Ils tombèrent avec le tems ſous la domination de Novgorod, & enſuite ſous celle des grands-Princes de Ruſſie. Le nom de grande Permie fut donné à ce qu'on appelle à préſent la province de Koungour, pour la diſtinguer du pays des Syrianes, qu'on appeloit la Petite Permie. Les cartes des plus ſavans géographes étrangers ont indiqué, comme capitale de cette contrée, une ville qu'ils appeloient la grande Perme. Il n'a jamais exiſté de ville de ce nom, & cette capitale étoit Tcherdyn. Il ſubſiſte encore dans la province de Koungour un grand nombre de familles permiennes & ſyrianes; mais elles ſont tellement confondues avec les familles ruſſes, qu'il eſt difficile de les reconnoître.

Les reſtes de pluſieurs peuples, étrangers aux Ruſſes & autrefois leurs ennemis, vivent dans le gouvernement de Kazan. Nous ne pouvons entrer ici dans un long détail ſur ces différentes nations.

Les MORDVAS ou Mordviens ſe trouvent ſur les bords ne l'Oka & du Volga,

dans les gouvernemens de Nijégorod & de Kazan, & s'étendent même dans celui d'Orenbourg. Ils furent longtems ſous la domination des Tatars; mais ils avoient leurs chefs particuliers. Leur langue, diviſée en deux dialectes, comme ils le ſont eux-mêmes en deux tribus, prouve qu'ils ont une origine commune avec les Finois. Avant d'avoir embraſſé le chriſtianiſme, ils regardoient comme un crime d'épouſer une femme d'une autre nation. C'étoit peut-être leur communication avec les Tatars qui leur avoit inſpiré de l'horreur pour la chair du porc. Les hommes & les femmes ſont à peu près d'une égale laideur. Ils n'habitent point les villes, ils ſe conſtruiſent des villages, & quelques-uns même des cahuttes iſolées qu'ils abandonnent pour ſe tranſporter ailleurs, n'ayant pas encore entièrement perdu le goût de leur ancienne vie errante.

Les TCHÉRÉMISSES s'étendent principalement ſur la rive gauche du Volga. Leur langue eſt un dialecte de celle des Finois. Ils ont eu leurs chefs particuliers dont la race eſt éteinte. Il eſt rare que leurs villages aient plus de trente maiſons; ils ont ſoin de les élever dans des forêts, mais dans le voiſinage des rivières. Quelquefois tous les habitans d'un village l'abandonnent pour aller s'établir ailleurs.

Ils achettent leurs femmes qui ne manquent pas abſolument de beauté, & qui deviennent des eſclaves condamnées au travail le plus dur. Ils s'adonnent à la pêche, cultivent la terre, & n'exercent aucun métier. La plûpart ſe ſont ſoumis au chriſtianiſme plutôt qu'ils ne l'ont embraſſé, & reſtent intérieurement attachés à leur ancienne religion. Ils reconnoiſſent un auteur tout-puiſſant des choſes créées, qu'ils appellent Iouma, mais ils paroiſſent confondre le créateur avec le ciel même. Quand ils font des ſacrifices, ils conſacrent la peau de l'animal qu'ils ont immolé : c'eſt ce qui a fait dire qu'ils adoroient des peaux de bêtes. Leurs Prêtres ſont en même tems leurs ſorciers, & c'eſt ce qu'on trouve chez tous les peuples qui ſont encore peu éloignés de la nature : car ils ſuppoſent que le miniſtre des dieux eſt en même tems leur ami & n'ignore pas leurs décrets.

Les TCHOUVACHES ſemblent préférer la rive droite du Volga & abandonner la gauche aux Tchérémiſſes. Comme leur langue eſt preſque entièrement empruntée de celle des Tatars, il eſt difficile de reconnoître ſi, comme les Tchérémiſſes, ils ſont d'origine finoiſe. Ils ſont paſſionnés pour la chaſſe, cultivent la terre, ont horreur des métiers, & ne connoiſſent pas le commerce. Ils marchandent opiniâtrement leurs femmes avant de les

acheter, & les paient depuis cinq roubles jusqu'à cinquante : ils ont sur elles un empire absolu ; &, comme la femme vit dans l'abjection, il n'y a presque jamais de querelle dans le ménage. S'il arrive que le mari ne veuille plus vivre avec sa femme, il lui déchire son voile & le mariage est rompu. *Tor* est le nom qu'ils donnent au Dieu suprême : ils ont quelque idée d'une autre vie. Les justes, après la mort, seront transportés dans le *Tchemguerda*, ou pays d'abondance, où ils retrouveront leurs parens, leurs amis, leur troupeaux, & tout ce qui leur avoit appartenu, dans un meilleur état qu'ils ne l'avoient laissé : les méchans seront relégués dans un désert stérile & glacé.

Les VOTIAKS se divisent en tribus. Ils sont laids, ordinairement roux & de moyenne taille. Ils ne vivent qu'entre eux & refusent d'avoir aucune communication avec les autres peuples. Leur idiôme ressemble beaucoup à celui des Permiens & des Tchérémisses, & doit être regardé comme un dialecte du finois. Ils cultivent la terre, aiment la chasse, élèvent des abeilles. Moins ennemis des travaux sédentaires que les Tchérémisses & les Tchouvaches ; ils font quelques ouvrages au tour. On trouve peu de riches parmi eux & personne n'est absolument pauvre. Ils achettent leurs femmes, & sont libres d'en avoir autant qu'ils peuvent en

nourrir. Quand on veut leur vendre trop cher la jeune fille qu'ils marchandent, ils prennent souvent le parti de l'enlever; quelquefois aussi ils enlèvent une inconnue. Ils appellent Dieu *Inmar*, & leurs Prêtres *Touni. Chaitan* ou Satan est le chef des esprits malins. Les justes iront après leur mort dans une contrée heureuse, & les méchans dans un pays brûlant, où ils seront plongés dans des chaudières de poix bouillante.

Les TATARS de Kazan ont embrassé la loi de Mahomet. Il est rare de trouver entre eux un homme d'une grande taille: ils ont le visage alongé & les yeux petits & noirs. Ils sont fiers, industrieux, tempérans, sensibles à la pitié : leur religion leur inspire l'amour de la propreté. Ils élèvent avec soin leurs enfans, & l'on trouve dans les grands villages des écoles même pour les filles. Ils aiment le commerce, & le font plutôt par échange qu'en argent, en quoi ils ont conservé la pratique des orientaux. Agriculteurs laborieux, ils tirent de la terre un meilleur produit que les Russes. L'éducation des abeilles est pour eux une source de richesse. Leur adresse & leur intelligence se montrent dans toûs les métiers: ils ne connoissent pas le luxe & ne manquent pas du nécessaire. Leur nourriture est saine & modérée; ils mangent beaucoup de riz & de gruaux, ne boivent que de l'eau & du

lait, mais ils ne peuvent se passer de thé. Il est rare qu'il aient plus de deux femmes, & la plûpart n'en ont qu'une. Ils sont honnêtes & justes, parce qu'ils sont tempérans & laborieux.

Les BACHKIRS occupent la partie méridionale des monts Ouralks, entre la Kama, le Volga & l'Iaïk. Ils se nomment eux-mêmes Bachkourtes : ils rapportent leur origine aux Nogais ; mais plusieurs écrivains les font descendre des Bulgares, & il est vrai qu'ils occupent une partie de la grande Bulgarie. Peut-être les Bachkirs se sont-ils réunis aux restes malheureux des Bulgares. Il est certain qu'ils ressemblent aux Tatars & qu'ils parlent leur langue. Ils sont Mahométans : ils ne connoissoient autrefois que la vie errante & pastorale : quelques-uns commencent à cultiver la terre ; mais la chasse a plus de charmes pour ce peuple ami de la liberté & ennemi du travail. Ils sont gais, caressans, hospitaliers ; mais leurs repas ne sauroient plaire à des convives étrangers. Riches en miel, ils en consomment une partie, en cèdent beaucoup aux Russes, & vendent toute la cire. Durs à la fatigue, capables de résister longtems au besoin, ils dorment à l'air au plus grand froid, mangent avidement dans l'abondance, se contentent de peu dans la disette, & ont recours au fromage & au lait fermanté dont ils ont toujours leur provision. Ils ne manquent

pas d'eſprit, & leurs femmes ſont alertes & laborieuſes. Ils joignent au mahométiſme des reſtes de leurs anciennes ſuperſtitions, & plus ſouvent ils ne rempliſſent aucune pratique de religion. Une femme ſe paie chez eux depuis quinze juſqu'à deux cents chevaux ou bêtes à corns.

RUSSIE ORIENTALE.

XXII. GOUVERNEMENT D'ORENBOURG.

LE gouvernement d'Orenbourg confine au couchant avec ceux de Kazan & d'Aſtrakhan, au nord encore avec celui de Kazan & avec le gouvernement de Tobolsk, au levant avec le même gouvernement de Tobolsk, & au midi avec les ſtèpes des Kirguis-Kaiſaki. Voltaire dit que c'eſt un petit pays; la vérité eſt qu'il eſt deux fois plus grand que la France.

Il eſt arroſé d'un grand nombre de rivières, ſur leſquelles s'élèvent des forts deſtinés à contenir les barbares : ces lignes de citadelles ſe nomment des Diſtances.

La SAMARA prend ſa ſource près de l'Iaïk,

l'Iaïk, court presque directement du levant au couchant; & se jette dans le Volga sur les frontières du gouvernement de Kazan.

La Distance de la Samara est composée de huit forteresses qui toutes s'élèvent le long de ses rivages. Le plus considérable de ces forts se nomme Sorotchinskaia; c'est là que réside le commandant de toute la Distance. Il y a, dans ces différentes places, depuis cinquante jusqu'à deux cents maisons.

La SAKMARA est une rivière médiocre, qui sort des monts Ouralks, & qui tombe dans l'Iaïk, un peu au dessous d'Orenbourg, après avoir conservé longtems un cours parallèle à celui de ce fleuve.

La distance de la Sakmara est composée de trois forts, dans l'un desquels on compte jusqu'à trois cents maisons.

L'IAIK se nomme à présent *Oural.* C'est un des grands fleuves dont nous avons déjà parlé au commencement de notre description de la Russie. Tous les rivages de la partie basse de ce fleuve sont occupés par les Kosaques de l'Oural, qui bornent à la pêche toute leur industrie, & qui en tirent un revenu considérable. Ils envoient chaque année en Russie plusieurs centaines de milliers d'esturgeons, & d'autres poissons qui se rapportent à la même classe, & une grande quantité de colle de poisson & de caviar.

Les forts qui bordent le cours de l'Oural se divisent en trois Distances.

La première est celle du Bas-Oural, qui comprend cinq forteresses.

La seconde est celle de Krasnogor, composée de quatre forts.

Et la troisième tire son nom de la rivière d'Ore, & forme une chaîne de cinq forteresses.

L'EMBA n'est commandée par aucune forteresse. Elle prend & continue son cours dans la stèpe des Kirguis. Elle sort des monts Mougaljars, non loin des sources de l'Ore, vers le 49e dégré de latitude, & se jette dans la Mer Caspienne.

Le SYR-DARIA, qui est l'ancien Jaxarte, prend sa source dans la domination des Zioungors, court du sud-est au nord ouest, & se perd dans la Mer Caspienne. A peu de distance de sa source, il forme un bras qui continue séparément son cours jusqu'à la mer, & qui s'appelle KOUVAN-DARIA.

Le SOURASSOU contribue avec le *Syr-Daria*, à marquer la limite de la Russie. Il tire sa source d'une montagne qui s'appelle Ak-taou, à cinq journées de chemin de l'Irtich: court longtems du levant au couchant, se précipite ensuite sous la terre, reparoît, forme ou traverse plusieurs lacs, dont les uns sont doux & les autres salés, & tombe enfin dans le grand lac Télégoul, à cinq lieues de chemin du lac Aral.

L'OUIE, rivière médiocre, naît assez près des sources de l'Iaïk, & court du couchant au levant se jeter dans le Tobol.

La ligne de forteresses élevées le long de cette rivière, se divise en deux Distances. La Distance du Haut-Ouie est composée de quatre forts, & celle du Bas-Ouie de cinq.

L'ISSET donne son nom à une province & le reçoit elle-même d'un lac situé vers le 57e dégré de latitude. Elle court du couchant au levant, & se perd dans le Tobol.

L'OUFA est une rivière assez considérable, qui prend naissance dans les monts Ouralks. Elle tombe dans le Bélaïa. Le long de l'Oufa & des rivières qu'elle reçoit, se trouvent des mines de fer & de cuivre.

La BÉLAIA, est, après la Kama & le Volga, la plus considérable de toutes les rivières qui coulent dans le gouvernement d'Orenbourg. Elle prend sa source dans les monts Ouralks, &, dans son cours du nord au sud, elle baigne quelque tems le pied de ces montagnes. Elle remonte ensuite vers le nord, &, après une course inconstante & sinueuse, elle se perd dans la Kama.

Dans ce gouvernement, & sur tout vers le sud-est, s'élève un grand nombre de montagnes, qui forment des chaînes

presque continues, & qui sont elles-mêmes partie de la grande chaîne des monts Ouralks dont nous avons parlé.

Les monts *Alguin* ou *Alguidin-Jana*, commencent entre les sources du Tobol & de l'Oural, & s'étendent jusques vers l'Irtich, entre celles de l'Ichim & du Sourassou. Plusieurs de ces montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, & les autres renferment dans leur sein des minéraux.

Les monts *Eremes*, dans lesquels l'Ichim prend sa source, s'étendent dans une longueur de plus de douze lieues. Les sommets de plusieurs de ces montagnes sont plus élevés que ceux même des monts Ouralks. Dans les forêts dont elles sont couvertes, vivent des éléphans, & des cerfs, & plusieurs espèces de béliers, de chèvres & de chevauux svages.

A quelque distance de cette chaîne est la plus haute montagne de toute la stèpe des Kirguis : elle s'appelle *Baïan Oula.* Elle renferme des mines de fer & de cuivre : mais ce qui la rend plus remarquable, c'est une profonde caverne au milieu de laquelle est un lac où les Kirguis viennent se baigner par dévotion. Ses eaux sont sanctifiées par le tombeau d'un Saint Mahométan, dont les reliques reposent dans les ténèbres de l'antre.

Le gouvernement d'Orenbourg est encore hérissé de plusieurs autres montagnes

riches en mines de cuivre & de fer. On remarque entr'elles la montagne *Chicha*, couverte de cryſtaux, qui, frappés des rayons du ſoleil, donnent à ſon ſommet l'éclat du diamant; & la montagne d'aimant, *Magnitnaïa gora*, qui contient des des mines d'aimant & de fer.

Le gouvernement d'Orenbourg eſt diviſée en quatre provinces, qui ſont celles d'Orenbourg, de Stavropol, d'Oufa & d'Iſſet.

I. ORENBOURG, belle ville, très forte & aſſez bien peuplée, eſt ſituée ſur la rive ſeptentrionale de l'Iaïk, au 51° 46′ de latitude, & au 72° 36′ de longitude. Elle fut d'abord bâtie en 1735 à l'embouchure de l'Ore. Cette poſition ayant été dans la ſuite trouvée peu convenable, elle fut tranſportée en 1740 ſur le bord de l'Iaïk, & la première ville d'Orenbourg prit le nom de Fortereſſe de l'Ore (*Orskaia Krépoſt*). Des inconvéniens imprévus s'étant encore préſentés à la nouvelle poſition, elle fut bientôt après reconſtruite encore plus au couchant ſur le même fleuve à l'embouchure de la Sakmara, & la ſeconde Orenbourg devint une ſimple fortereſſe, ſous le nom de *Kraſnogorskaia Krépoſt*. Cela prouve combien peuvent être ſujettes à l'erreur les conjectures des ſavans, quand ils cherchent à connoître la poſition des anciennes villes, par les indications que fourniſſent leurs noms.

Orenbourg ſignifie ville de l'Ore, & les ſavans à venir feront bien fondés à chercher ſes ruines ſur les bords de cette rivière : leurs travaux feront vains, comme le font la plûpart de ces recherches, frivoles amuſemens d'enfans à cheveux gris.

Orenbourg contient à peu près 3000 maiſons, & compte plus de deux mille marchands, ſans y comprendre les Koſaques aiſés, qui font eux-mêmes un aſſez gros commerce.

Parmi les édifices publics, il faut diſtinguer la Cour du commerce, dans laquelle ſont renfermées cent cinquante boutiques, & la cour des échanges (*Ménovnoi Dvor*) où le commerce ſe fait pendant tout l'été, par échange de marchandiſes, avec les différentes nations de l'Aſie. Elle contient cinq cent trente-deux boutiques. C'eſt, dans ce genre, l'édifice le plus conſidérable qu'il y ait dans tout l'Empire.

La province d'Orenbourg eſt hériſſée de forteresses compriſes dans quelques-unes des Diſtances dont nous avons parlé. Nous ne ferons ici mention que de deux villes.

Ouralsk ſe nommoit autrefois *Jaitskoi Gorodok*. C'eſt la principale réſidence, &, ſi l'on veut, la capitale des Koſaques de l'Oural. Elle eſt bâtie ſur la rive occidentale de l'Iaïk, à l'embouchure du Ter-

koul. On y compte trois mille maiſons & plus de 3500 Koſaques.

Gourief, s'élève ſur le même rivage à deux lieues & demie de l'embouchure du fleuve. Suivant la tradition des habitans, cette ville a été fondée par un marchand Ruſſe, lorſque les Tatars dominoient encore dans la ville de Saratchik qui en étoit peu éloignée. Les Ruſſes de Gourief leur payoient tribut.

II. STAVROPOL (ville de la croix.) Chef lieu d'une province, ſur la rive ſeptentrionale du Volga. Elle à cinq cents maiſons, trois cents marchands, & une garniſon. La province de Stavropol a été établie pour ſervir de retraite aux Kalmouks convertis au Chriſtianiſme.

Serguievsk n'eſt remarquable que par les ſouffrières qui ſe trouvent dans le voiſinage, & qui ſont exploitées par ſes habitans.

III. OUFA, chef-lieu d'une province qui comprend preſque tout le pays des Backhirs. Elle eſt bâtie ſur la Bélaia, à trois quarts de lieue de ſon embouchure dans l'Oufa. Elle a été fondée, vingt ans après la conquête de Kazan, par le Tſar Ivan Vaſſiliévitch, à la prière des Bachkirs, qui ſouhaitoient avoir dans leur propre pays une ville qui leur ſervît de retraite, & où ils payaſſent le tribut. Elle n'a que ſept cents maiſons & trois cent-ſoixante marchands, & maîtres ouvriers.

IV. ISSETSK : quoique cet endroit ne porte ni le nom de ville, ni même celui de forteresse, & qu'il ne soit indiqué que sous celui d'Ostrog, il est cependant le chef-lieu d'une province. Il contient quatre mille mâles, entre lesquels on compte trois cents marchands.

Il est tems de parler des différens peuples qui forment, avec les Russes, la population de l'Orenbourg.

Les KALMOUKS sont l'un des peuples le plus laid de la terre : visage large & plat, petits yeux excessivement écartés l'un de l'autre, bouche horriblement ouverte, cheveux bruns & droits, longue taille, & courtes jambes. Ils élèvent de nombreux troupeaux, & mènent une vie errante & pastorale. Attachés à la religion du Thibet, ils ont pour leurs prêtres ou Lamas la plus grande vénération. Autant le peuple est soumis à ses chefs, autant les chefs eux-mêmes le sont-ils aux Lamas. Ces prêtres tiennent la nation dans la plus stupide ignorance & dans la plus aveugle superstition. Ils ont eu soin d'établir, comme un point essentiel de la religion, que les filles des Princes fussent élevées dans des Monastères. Là ils se rendent maîtres de ces jeunes esprits, & par elles, ils gouvernent ensuite les chefs.

Les *Kirguis-Kaisaki* se subdivisent en trois hordes, la grande, la moyenne & la petite : les deux dernières, qui sont les

plus riches, font comprifes feules fous la domination de la Ruffie, & occupent une grande partie du gouvernement d'Orenbourg. Suivant Abulgazi, ils defcendent de Kirguis, petit-fils d'Ogous, qui lui-même defcendoit de Mogol. Ils habitoient autrefois près de l'Irkan, non loin de la grande muraille de la Chine.

Chaque horde de Kirguis a fon Khan, & fe divife en plufieurs troupes qui obéiffent à des Sultans: mais cette obéiffance n'eft pas fort refferrée, & chacun vit fous le Sultan qu'il lui plaît de choifir.

Voués par état à la rapine, accoutumés à juger de la valeur par le fuccès du brigandage, les Kirguis ont entre eux le vol en horreur. Il n'eft pas cependant puni par des peines capitales. Celui qui s'eft rendu coupable de vol, eft obligé de rendre vingt-fept fois autant qu'il a pris, &, s'il n'eft pas en état de le faire, fes parens fuppléent à fa pauvreté.

La loi n'a pas même ordonné la peine de mort contre le meurtrier: fouvent il peut racheter fon crime. Si cependant il eft tué par les parens du mort, ils ne font pas pourfuivis; mais ils perdent le droit de réclamer aucune autre réparation.

Furieux raviffeurs pendant l'été, les Kirguis font doux & paifibles en hiver. Alors, pour trouver des pâturages, ils fe rapprochent des fortereffes des Ruffes, ils commercent avec eux, &, s'ils fe li-

vroient au brigandage, ils pourroient éprouver de cruelles repréſailles.

Ils n'amaſſent jamais de foin pour nourrir leurs chevaux. Ces animaux ſont accoutumés pendant l'hiver à écarter la neige, &ils mangent l'herbe qu'elle couvroit : quand ils ont fini de paître, les moutons trouvent encore de quoi ſe nourrir après eux. Les Kirguis ne conſervent guères de bêtes à cornes, parce qu'elles ne peuvent pas grater la neige comme les chevaux.

Leur boiſſon la plus agréable eſt le lait de cavale fermanté, qu'ils appellent *Koumyſs*. Cette liqueur eſt ſi nourriſſante, qu'elle engraiſſe en peu de tems leurs priſonniers.

Ils achettent leurs femmes, & en font peu de cas : ils penſent qu'elles ne ſont nées que pour la génération & le travail.

Inconſtans, inquiets, intéreſſés, & fourbes, il ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils ont intérêt à la garder, promettent beaucoup, careſſent pour obtenir, & donnent peu, pour recevoir d'avantage.

XXIII. GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.

Le gouvernement de Tobolsk ou de Sibérie, n'eſt terminé au nord que par la Mer Glaciale, & n'eſt ſéparé de la Nou-

velle-Zemle que par le détroit de Vaigat. Il eſt borné au levant par le gouvernement d'Irkoutsk : les monts Saïan & Altaï le ſéparent au midi de la domination des Moungals & du pays des Kalmouks : il a pour limites, au couchant, les gouvernemens d'Orenbourg, de Kazan & d'Arkhangel.

On ne donnoit autrefois le nom de Sibérie qu'à la partie méridionale du gouvernement de Tobolsk; mais, dans la ſuite, on a compris par extenſion, ſous le même nom, toute la partie ſeptentrionale de l'Aſie qui appartient à la Ruſſie. Cette vaſte contrée, qui s'étend depuis le 75e degré de longitude juſqu'au 205e, eſt ſéparée par l'Iéniſſei en deux parties fort différentes entr'elles : la partie occidentale n'offre en général qu'un pays uni, dont les productions reſſemblent à celles de l'Europe ; & la partie orientale eſt hériſſée de montagnes, & préſente, dans les végétaux & dans la nature vivante, des productions d'un genre tout différent.

Des fleuves & des rivières conſidérables arroſent & coupent en différens ſens les terres du gouvernement de Tobolsk.

Le Tobol, qui a donné ſon nom à la capitale & à toute la contrée, ſort de plusieurs lacs & de quelques marais voiſins du cours de l'Oural, dans le gouvernement d'Orenbourg. Il ſe reſſent d'abord de l'acidité des terres alumineuſes qui lui

servent de lit ; mais ses eaux se corrigent & s'adoucissent en recevant celles de plusieurs autres rivières. Il court du couchant au levant & se jette dans l'Irtich auprès de Tobolsk.

Nous avons parlé, dans la description physique de la Russie, de l'Irtich, de l'Ob & de l'Iénissei, qui reçoivent tous dans leur cours un grand nombre de rivières inférieures.

Le gouvernement de Tobolsk se partage en deux provinces ; celle de Tobolsk & celle d'Iénisseisk, & comprend aussi le cercle d'Ékatérinbourg.

I. TOBOLSK est situé au 58° 12′ de latitude, au confluent du Tobol & de l'Irtich. Ce n'étoit d'abord qu'un simple ostrog élevé en 1587. Consumé en 1643, & relevé en bois avec plus d'étendue, il reçut le nom de ville. La ville neuve n'a été construite en pierres, au haut du rivage escarpé de l'Irtich, qu'au commencement de ce siècle. Le quartier des Tatars est situé au delà de la ville basse. Là vivent les descendans des anciens Dominateurs de la Sibérie : c'est aussi dans ce quartier que logent les Boukhars qui viennent faire à Tobolsk un riche commerce. La basse ville est exposée aux fréquentes inondations de l'Irtich ; & ce fleuve, minant & cavant en dessous, cause presque chaque année la chûte de quelques-unes des parties élevées, ensorte que les habi-

tans de la ville haute font quelquefois obligés de transporter plus loin leurs maisons. C'est aussi une grande incommodité pour la communication de la basse & de la haute ville, que l'une soit élevée à trente-cinq toises au dessus de l'autre, & qu'on ne puisse y parvenir que par des degrés de deux cent quatre vingt dix marches. On comptoit dans les deux villes, en 1736, trois mille cent maisons. Le nombre des marchands y monte à trois mille trois cent-quatre-vingt six hommes. Les marchands Russes, qui trafiquent dans la Sibérie & avec la Chine, passent toujours par Tobolsk. C'est du levant & du couchant une affluence continuelle pendant l'hiver. Il y a chaque année une foire de marchandises russes au printems, & une autre de marchandises de Sibérie & de la Chine en automne. Les officiers Suédois, prisonniers à Tobolsk en 1713, tenoient des écoles où ils enseignoient l'allemand, le francois, le latin, le dessin, la géographie & la géométrie. Ces écoles acquirent une si grande réputation, qu'on y envoyoit de fort loin les enfans; & la Russie a fait une grande perte, quand la paix eut permis à ces prisonniers de retourner dans leur patrie.

Sourgout, au nord-est de Tobolsk, au 61° 15' de latitude, a reçu son nom d'un bras de l'Ob, que les naturels du

pays appeloient *Sourgount-mougot*, & que les Russes appellent Sourgoutka. La ville n'est pas grande, la contrée n'est peuplée que d'Ostiaks ; les terres sont incultes, & toute la richesse des habitans consiste dans la vente de leurs pelleteries.

Bérézof, au nord du Tobolsk, au 63° 56′ de latitude, sur la Sozva qui tombe dans l'Ob. Les marchands de Tobolsk y viennent tous les printems commercer avec les Vogoules & les Ostiaks. Le Prince Menchikof y est mort dans l'exil en 1729.

Si nous parlons ici d'*Obdorsk-Gorodok*, endroit situé sous le cercle polaire, c'est pour remarquer que toute la contrée s'appeloit autrefois OBDORIE, qu'elle appartenoit à la Russie avant la conquête de la Sibérie, & que, dès le milieu du seizième siècle, les Tsars la faisoient entrer dans leurs titres. Le mot *obdor* signifie, dans la langue des Syriances, l'embouchure de l'Ob.

Au nord de l'Obdorie, au delà du détroit de Vaigat, est la *Novaïa-Zemlia*, ou NOUVELLE-ZEMLE, ce qui signifie Terre Neuve. C'est par corruption que les étrangers prononcent Zemble. Ce pays est une grande isle de la Mer Glaciale, &, suivant la nouvelle carte de Russie, il s'étend à peu près depuis le 69ᵉ degré de latitude jusqu'au 75ᵉ. Il est coupé du sud

au nord-ouest par un canal qui le sépare en deux parties presque égales, & qu'on a toujours vu couvert de glace. L'isle est déserte & infertile : il n'y croît aucun arbre, & l'on n'y trouve qu'un peu d'herbe. Les Russes, qui s'y rendent tous les ans & qui en ont reconnu tout le rivage, n'y ont rencontré aucun homme & n'ont découvert aucune trace d'habitation : on n'y voit même que des animaux qui vivent de poissons & de mousse : tels sont les ours blancs, les morjes ou vaches marines, les veaux marins, les pestsi ou izatis. Ainsi les hommes que des navigateurs étrangers ont apperçus dans cette isle étoient des Russes, qui, dans ce voyage, s'habillent comme les Samoïèdes : ils sont obligés en effet d'emprunter les mêmes vètemens pour braver la rigueur des mêmes froids. Les Russes d'Arkhangel & de Mézen y vont en été & y passent quelquefois l'hiver; & quoiqu'ils n'aient que de frèles bâtimens, il est rare qu'ils périssent. Depuis le mois de Novembre jusqu'à la moitié de Janvier, une nuit continue règne sur cette isle; ou du moins elle n'est interrompue, vers midi, que par une foible clarté.

Narym, au levant de Tobolsk, sur la Narymka, près de son embouchure dans l'Ob, est une ville peu considérable, située sous le 58° 54′ de latitude. Elle n'a que soixante & quinze marchands, dont

tout le commerce consiste en pelleteries.

Tomsk, au levant de Tobolsk, sur le Tom, au 56° 30' de latitude, & au 102° 28' de longitude, est une belle ville, construite en partie sur une montagne. Elle a deux mille maisons, en y comprenant le quartier des Tatars, habité sur-tout par des marchands de la Boukarie, qui s'y sont établis depuis longtems. Sa position la rend propre au commerce avec les Moungals. On y compte plus de trois mille marchands Russes; & plusieurs des négocians Russes & Boukhars sont très riches. La terre de toute la contrée est noire & très fertile.

Kouznetsk, au sud de Tobolsk sur le Tom & devant l'embouchure de la Kondoma, au 53° 40' de latitude, petite ville bâtie en 1618 dans une contrée agréable & fertile: elle a près de deux cents marchands.

Tara, au sud-est de Tobolsk, ville médiocre, près de l'embouchure de l'Arkarka qui tombe dans l'Irtich. Elle a un quartier occupé par d'anciens Tatars de Sibérie & par des Boukhars. Les habitans refusèrent, en 1723, de prêter le funeste serment de succession, ordonné par Pierre I; leur opiniâtreté occasionna la perte de leur ville, qui ne s'est jamais bien relevée depuis: cependant elle renferme encore plus de six cents marchands.

Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk,

ſur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586: ſa poſition eſt à la fois agréable & avantageuſe. Près de la ville eſt un quatier de Tatars de la Sibérie & de la Boukharie. Le ſol de cette contrée eſt fertile.

Tourinsk, ſur la même rivière & au nord-oueſt de Tioumen, petite ville, l'une des plus anciennes de la Sibérie, mais qui n'a d'ailleurs riende remarquable.

Verkhotourié, au haut de la Toura, ſous le 58° 50' de latitude, au couchant de Tobolsk, a été bâtie en 1598; ſur le terrein qu'elle occupe étoit auparavant une eſpèce de ville habitée par des Permiens & des Syrianes. La ſituation du lieu eſt agréable, mais la terre des environs eſt peu fertile. Cette ville contient plus de ſept cents marchands.

Pélym, ſur la Tavda, au nord-eſt de Verkhotourié, eſt une ville peu importante par ſon étendue, par ſa population & par ſon commerce.

II. Ekatérinbourg, ville forte & bien bâtie, au 56° 50' de latitude, & au 78° 40' de longitude, ſur le bord de l'Iſſet, & près du lac où cette rivière prend naiſſance. Elle n'a été fondée qu'en 1723 par ordre de Pierre I, & a été terminée ſous le règne de l'Impératrice Catherine I, dont elle a reçu le nom. Elle n'a guères plus de quatre cent cinquante maiſons; & ne compte qu'environ trois cents mar-

chands : mais ses fauxbourgs servent de retraite à des ouvriers qui travaillent aux fabriques de fer.

III. IÉNISSEISK, ville provinciale, à l'ouest de Tobolsk, sur la rive occidentale de l'Iéniffei, au 58° 26' de latitude & au 109° 38' de longitude, n'étoit d'abord qu'un ostrog, lorsqu'elle fut fondée en 1618. Sa situation est agréable ; mais elle est sujette aux inondations. Elle compte plus de trois mille cent marchands. C'est dans cette ville que les marchands qui viennent de Tobolsk & ceux qui reviennent d'Irkoutsk, se rencontrent dans le mois d'Août & font mutuellement des échanges.

Mangazeïa ou *Touroukansk*, dans une isle de l'Iéniffei, au 65° 50' de latitude, est la ville la plus reculée de cette province. Cette ville, ou plutôt celle qui portoit autrefois le même nom, a été bâtie sur le bord du Taz. Mais quelques années après, en 1609, elle fut abandonnée, & l'on bâtit la nouvelle ville fort loin de l'ancienne, quoiqu'on lui ait conservé le même nom : elle est éclairée du soleil à minuit pandant le solstice d'été, & reçoit à peine quelque clarté pendant celui d'hiver. On n'y compte que deux cent-cinquante marchands, quoiqu'il s'y fasse un commerce assez considérable en pelleteries.

Krasnoiarsk, au 56° 10' de latitude, à l'embouchure de la Katcha, qui tombe

dans l'Iéniſſei, eſt une ville peu conſidérable, mais très agréablement ſituée. Elle renferme plus de deux mille marchands qui commercent en pelleteries. Elle eſt ſurtout peuplée de Koſaques, la plûpart aſſez riches, & dont les nombreux troupeaux reſtent l'hiver & l'été dans le déſert, dont cette ville eſt environnée.

Pluſieurs nations barbares habitent le gouvernement de Tobolsk.

Les VOGOULES ou *Vogoulitches* ſe trouvent aux environs de la Kama & de l'Irtich, au deſſus de Solikamsk & de Verkhotourié. Ils ont dans leur langue des expreſſions communes avec les Finois, & d'autres qui leur ſont particulières. Ils ſont de taille moyenne, & reſſemblent beaucoup aux Kalmouks. Ils habitent les forêts voiſines des fleuves, ne connoiſſent pas l'agriculture, & s'adonnent peu à la vie paſtorale : mais ils ſont habiles chaſſeurs. Quoiqu'ils mènent une vie dure & qu'ils éprouvent ſouvent le beſoin, ils ſont d'un tempérament vigoureux & connoiſſent peu de maladies. Ils reconnoiſſent un Dieu ſuprême, qu'ils appellent Torom, & qui réſide dans le ſoleil. Ils achettent leurs femmes, qui ſont chargées de tous les travaux du ménage, & leur pauvreté ne leur permet pas de les payer cher. Cette nation eſt peu nombreuſe.

Les SAMOIEDES qui vivent aux environs de l'Iéniſſei, ont la même manière

de vivre que ceux du gouvernement d'Arkhangel.

Les OSTIAKS occupent une grande étendue de pays, près de Narym, de l'Iéniſſei, de l'Ob, de Sourgout & de l'Irtich. On les croit originaires de la Permie: leur langue a de grands rapports avec celle des Permiens. Ils tirent leur ſubſiſtance de la chaſſe & de la pêche, & y inſtruiſent de bonne heure leurs enfans. Ils font, l'été, pour l'hiver, des proviſions ſuffiſantes de poiſſons: &, dès que les fleuves ſont glacés, ils ne s'occupent plus que de la chaſſe des animaux qui portent de riches fourrures.

Les BARABINTSI ſont des Tatars qui errent dans la ſtèpe renfermée entre l'Ob & l'Irtich, & qu'eux-mêmes appellent Baraba. Ils languiſſent dans une ſtupidité apathique. On préſume qu'ils n'ont pas embraſſé depuis longtems le mahométiſme. Ils entretiennent des troupeaux, & vivent auſſi de la chaſſe & de la pêche. Miſérables à nos yeux, mais en effet aſſez fortunés, puiſque leurs biens répondent à l'étendue de leurs deſirs; ils ne connoiſſent point dans leurs déſerts les vices qu'inſpirent aux peuples plus policés des deſirs ranimés ſans ceſſe, & qui ne ſont ſatisfaits que pour faire place à des deſirs nouveaux.

XXIV. GOUVERNEMENT D'IRKOUTSK.

Le gouvernement d'Irkoutsk, l'un des plus étendus, &, en même tems, le moins peuplé de la Ruſſie, compoſe la partie la plus orientale de la Sibérie. Il eſt borné au nord par la Mer Glaciale, au levant par l'océan oriental ou la mer du Kamtchatka, au midi par la Tartarie Chinoiſe, & au couchant par le Gouvernement de Tobolsk.

Il ſe partage en ſix diſtricts, qui ſont ceux d'Irkoutsk, de Sélenguinsk, de Nertchinsk, d'Ilim, d'Iakoutsk & d'Okhotsk. Les trois premiers ſont au midi, & les autres au nord. On doit joindre à ces diſtricts la preſqu'isle, qui eſt regardée comme une dépendance d'Okhotsk.

Dans la diſtribution phyſique de la Ruſſie, nous avons parlé du lac Baikal, de la Léna, de l'Anadyr. Mais d'autres rivières conſidérables baignent encore le gouvernement d'Irkoutsk.

L'ANGARA eſt une grande rivière qui ſort du lac Baikal, & qui, après avoir reçu l'Oka & l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avoit commencé du ſud au nord, dès ſon origine, tourne enſuite à l'occident, & ſe jette dans l'Iéniſſei.

La SELENGA, après être ſortie du lac Oleitou, dans la Moungalie, court longtems du couchant au levant, &, cherchant enſuite le nord, elle eſt arrêtée dans ſa courſe par le lac Baikal, avec lequel elle confond ſes eaux, après avoir elle-même reçu celles de pluſieurs rivières inférieures.

La CHILKA eſt formée de la réunion de deux rivières, elles-mêmes aſſez conſidérables, l'Ingoda & l'Onon, &, après avoir reçu les eaux de l'Argoun, elle prend le nom d'Amour, coule longtems ſous la domination de la Chine, & ſe perd dans l'océan oriental.

L'IANA, L'INDIGUIRKA & la KOLIMA, ſont des fleuves aſſez conſidérables par la quantité de leurs eaux, & par la longueur de leurs cours. Tous ont leur direction vers le nord, &, après avoir reçu les eaux d'un grand nombre de rivières, ils ſe jettent dans la Mer Glaciale.

La KAMTCHATKA eſt le plus grand des fleuves de la preſqu'isle à laquelle il donne ou dont il reçoit ſon nom. Il court d'abord vers le nord, &, tournant enſuite à l'orient, il tombe dans l'océan oriental, 57e dégré de latitude, après un au cours de cent vingt-cinq lieues.

I. IRKOUTSK, belle ville, ſur la rive orientale de l'Angara, devant l'embouchure de la rivière Irkout, eſt ſituée ſous le 52° 6' de latitude, & au delà du 122^e^

degré de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baikal, abondant en esturgeons, & qui fournit, en quantité, un poisson, que les gens du pays appellent omoule. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, sa provision pour l'année entière. On compte, dans Irkoutsk, près de trois mille, marchands, qui s'enrichissent du commerce avec la Chine. La richesse est commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, & le bas prix des denrées la rend superflue.

II. SÉLENGUINSK, au midi du lac Baikal, sur le bord oriental de la Sélenga, & sous le 51° 7′ de latitude, & le 124° 12′ de longitude. C'est dans les environs de cette ville que se recueille la meilleure rhubarbe, en si grande quantité, que l'Empire, après s'en être fourni, en fait encore un commerce assez considérable

Oudinsk, assez petite ville, sur le bord de l'Ouda qui tombe dans la Sélenga. Elle se trouve sur le chemin de toutes les caravanes qui reviennent de la Chine ou de Kiakhta : mais ses habitans ne sont pas assez riches pour prendre part à ce commerce. Ils tirent leur subsistance de la fertilité de la terre, de la pêche des omoules, qu'ils prennent dans la Sélenga. Ils

en font leur provision pour toute l'année, & en revendent aux autres villes.

Kiakhta, sous le 50° 15′ de latitude, sur le bord de la Kiakhta, qui tombe dans le Bour, lequel se perd lui même dans la Sélenga. Ce bourg, ou cette place de commerce, a été établie en 1727, sur la frontière de la Chine, conformément au traité conclu entre les Russes & les Chinois, le 20 Août de la même année, pour le commerce réciproque des deux Empires. Deux places, l'une russe & l'autre chinoise, sont bâties à cent-vingt toises l'une de l'autre. Toutes deux sont entourées d'une fortification de bois, & celle des Russes est défendue par six bastions & par un fossé. Entre deux sont des poteaux; & des gardes veillent à ne pas laisser franchir les limites. Là se fait un commerce continuel entre les Russes & les Chinois; & avec les Boukhars & les Moungals, sujets de la Chine.

III. NERTCHINSK, au 51° 56′ de latitude, sur le bord de la Nertcha, petite rivière qui tombe dans la Chilka. La ville est peu considérable. Elle étoit autrefois sur la route des caravanes de la Chine, & ell a beaucoup perdu depuis qu'elles prennent un autre chemin, beaucoup plus court, par Sélenguinsk & par les stèpes des Moungals. Cependant il s'y rend encore une grande affluence de marchands, pour y acheter des martres zibelines

belines, qui paſſent pour les meilleures de toute la Sibérie.

IV. ILIMSK, petite ville ſur l'Ilim, au 56° 35′ de latitude. On ne compte pas ſix cents marchands dans la ville & dans tout le diſtrict. Cependant on y prend des martres zibelines d'une aſſez belle couleur.

V. IAKOUTSI, ſur la rive occidentale de la Léna, au 62° 2′ de latitude, & au 147° 12′ de longitude, a tiré ſon nom des Iakoutes, peuples barbares, qui vivent dans cette contrée. Tout ce vaſte diſtrict ne ſeroit qu'un déſert, s'il n'étoit pas peuplé par pluſieurs nations ſauvages & errantes; Toungouſes, Iakoutes, Ioukaguirs, Tchouktchi, Kouriaks. La ville eſt médiocre, mal bâtie, & pluſieurs des maiſons y ſont conſtruites ſur le modèle des huttes des Iakoutes : toutes ſont diſperſées, & ne forment point de rues. Cette ville faiſoit autrefois un grand commerce de pelleteries: mais on s'y plaint que les animaux manquent depuis long tems. Suivant le dernier rôle, on n'y compte que quatre cent ſoixante marchands, & la plûpart ſont miſérables. Cependant c'eſt dans ce diſtrict que ſe trouvent les zibelines les plus précieuſes, dont une ſeule ſe vend ſouvent, dans l'endroit même, depuis 300 juſqu'à 350 livres.

L'oſtrog d'*Anadyrsk*, ſur la rivière dont il emprunte le nom eſt dans cette

contrée, l'établissement Russe le plus reculé.

VI. OKHOTSK, ville & port, à l'embouchure de l'Okhota, qui tombe dans la mer d'Okoutsk, sous le 59° 30′ de latitude, & le 260° 59′ de longitude. C'est là qu'on s'embarque pour le Kamtchadale. On part ordinairement en Septembre, parce que c'est la saison où le vent est le plus favorable : & il est contraire depuis la fonte des glaces jusqu'au milieu de l'été. La traversée est de 315 lieues, & se fait quelquefois en quatre ou 5 jours.

VII. Le KAMTCHATKA. Cette grande presqu'isle s'étend du nord au sud : elle est longue de 200 lieues, & n'en a pas plus de cent dans sa plus grande largeur. Elle tient à la terre-ferme par sa partie septentrionale, & la rivière *Poustaïa* en marque la limite. Elle est hérissée de montagnes, semée de lacs, coupée de rivières. Aucune contrée connue n'est plus riche en renards précieux & en zibelines. Nous avons raconté ailleurs comment cette isle a été découverte & soumise à la Russie. Elle n'étoit encore connue, en 1690, que par le rapport des Iakoutes.

Les établissemens Russes dans le Kamtchatka, sont :

Le *Bolchéretskoi-ostrog*, sur le bord de la *Bolchaia Réka*, (ou grande rivière) qui tombe dans la mer d'Okhotsk. Il n'a que trente maisons, & tout l'avantage

des habitans est de recevoir de la première main les marchandises qu'on apporte au Kamtchatka.

Le *Tiguilskoi ostrog*, construit près de l'embouchure du Tiguil, pour contenir l'inquiétude des Kouriaks.

L'*Avatchinskoi ostrog*, au fond du golphe d'Avatcha. C'est là qu'est le port Saint-Pierre Saint-Paul, l'un des meilleurs qu'on puisse trouver par sa profondeur, son étendue, & sa sûreté. Il est au 53° 1' de latitude, & au 175° 2' de longitude.

L'ostrog du haut de la Kamtchatka, (*Verkhni Kamtchatskoi ostrog*), au nord d'Avatcha, sur la rive occidentale de la Kamtchatka.

L'ostrog du bas de la Kamtchatka, (*Nijny Kamtchatki ostrog*) sur le bord septentrional de cette rivière, à 7 lieues de son embouchure. On y trouve quarante maisons. C'est le meilleur endroit de l'isle. La terre des environs est propre à la culture: on y recueille toutes sortes de grains, & même des fruits. On y trouve en abondance du bois pour le chauffage, & pour le bâtiment, & même pour la construction des vaisseaux. La campagne abonde en gibier, & la rivière en poissons, & la table du dernier Kosaque passeroit dans d'autres pays pour somptueuse. Mais on paie fort cher toutes les

marchandises qu'il faut tirer de la Russie.

Peu loin de cet ostrog est un volcan qu'on appelle *Goréla Sopka.* Il jette de la fumée; mais il est quelquefois dix ans sans vomir de flammes. Quelquefois aussi les éruptions n'ont été éloignées l'une de l'autre que de trois ans; elles durent tout au plus une semaine & quelquefois moins. Celle de 1737 a été la plus forte dont on ait eu connoissance. Lorsque le volcan ne jette pas de feux, il vomit deux ou trois fois l'an des cendres dont la terre est couverte, à trois quarts de lieue à la ronde, de l'épaisseur de plusieurs pouces, Dans un tems serein, on apperçoit cette montagne à la distance de 75 lieues. On la voit quelquefois entourée de 3 rangs de nuages: & elle paroît s'élever encore du quart de sa hauteur au dessus de la plus haute de ces ceintures.

On connoît encore, dans le Kamtchatka, deux autres volcans moins élevés. L'un est au nord du golphe d'Avatcha, & l'autre est entre la Kamtchatka & le Tolbotchik.

Nous dirons peu de chose des nations barbares qui peuplent le gouvernement d'Irkoutsk.

La plus nombreuse de ces nations est celle des TOUNGOUSES : ils s'étendent depuis les bords de l'Iénissei jusqu'aux côtes de la Mer d'Okhotsk, & j'usqu'aux frontières de la Chine. Leur religion est

celle des Chamans, qui eſt la mère de toutes celles des peuples ſeptentrionaux. Ils ſont de la même race que les Manjours, qui dominent à préſent à la Chine & parlent la même langue. Les Daouri, qui vivent ſur les bords de l'Onon, de la Chilka & de l'Amour, ne doivent pas être regardés comme un peuple différent : ce ſont des branches de la même nation plus ou moins perfectionnées.

Une partie des Toungouſes vit dans les forêts, élève des rennes, & ſe nourrit de la chaſſe : d'autres ſe tiennent dans les ſtèpes ou ſolitudes découvertes, & nourriſſent des troupeaux : d'autres enfin occupent les bords de la mer, ne négligent pas entièrement la chaſſe, mais vivent ſurtout de la pêche.

Les BOURIATES ou *Bouretes*, que les Ruſſes appellent *Bratski*, diffèrent des Toungouſes par l'idiôme, quoiqu'ils aient les mêmes mœurs, & doivent être rapportés à la race des Moungals. Ils vivoient autrefois au midi du lac Baikal, & n'étoient pas éloignés du peuple dont ils partagent l'origine : mais ils reculèrent au nord vers la fin du dernier ſiècle. De foibles troupes de Koſaques, expédiées de Kraſnoïarsk en 1644, les ſoumirent ſans peine à la domination des Ruſſes. Les *Bouriates* ſont en même tems chaſſeurs & paſteurs. Ils ſont riches ; il n'eſt pas ra-

re d'en trouver qui réunissent plus de mille brebis à des troupeaux nombreux de chevaux & de bêtes à cornes. La nécessité de trouver des pâturages pour un si grand nombre d'animaux ne leur permet pas de mener une vie sédentaire : après être restés deux mois au plus dans un même endroit, ils s'en éloignent, abandonnent les prairies que leurs troupeaux ont épuisées, & vont en chercher de nouvelles.

Les IAKOUTES, si l'on en croit leur tradition, vivoient autrefois au haut de la Léna & le long du Baikal. Mais leurs dissentions interminables avec les Bouriates les forcèrent à chercher plus loin un asyle. Ils construisirent des radeaux, descendirent la Léna, vainquirent les Toungouses qui s'opposoient à leur passage, & s'établirent dans cette contrée où fut bâtie depuis la ville d'Iakoutsk, & sur les bords de l'Olékma : cette rivière se jette dans la Léna après avoir pris sa source dans les montagnes qui séparent la domination Russe de celle de la Chine. D'Olékma ils s'étendirent sur les rivages du Viloui, & d'Iakoutsk sur les bords de la Léna, de l'Aldan, de l'Iana & de l'Indiguirke; ensorte que ce peuple, autrefois voisin des Chinois, occupe à présent les côtes de la Mer Glaciale. Nulle part ils ne s'adonnent à la culture des ter-

res: ils nourrissent des troupeaux, ils mangent des herbes, des racines, du bœuf, du cheval, du gibier, des insectes, & sont contens de tout ce que leur offre la nature. Leurs idoles ressemblent à ces poupées qui servent de jouets aux enfans, & ils les barbouillent de sang & de graisse. Ils brûloient autrefois leurs morts, ou les abandonnoient dans la hutte qu'ils avoient occupée : ils les enterrent à présent, & paroissent avoir emprunté cet usage des Russes. A leur langue & à leur extérieur, on peut soupçonner qu'ils sont d'origine tatare.

Les IOUKAGUIRS occupent la côte de la Mer Glaciale, aux environs de la Kolyma & jusqu'au haut de l'Anadyr. On peut les rappeler à la race des Iakoutes. La plus grande partie de cette nation a été exterminée par les Tchouktchi. Ils ont le plus grand respect pour leurs Chamans : quand il meurt quelqu'un de ces prêtres, ils ne l'abandonnent pas, le transportent avec eux dans leurs courses, & conservent religieusement ses reliques.

Les TCHOUKTCHI habitent le nord-est de la Sibérie, entre la Kolyma & l'Anadyr. C'est une nation sauvage, indomptable, cruelle, & familière avec le suicide. Les uns ont de nombreux troupeaux de rennes, mènent une vie errante, & se nourrissent du lait & de la chair de ces ani-

maux & de la chasse. Les autres sont sédentaires, se tiennent sur les côtes de la mer & vers les embouchures des fleuves, vivent de la pêche & de la chair des monstres marins.

Les CHÉLAGUI sont un rejeton de la nation des Tchouktchi. C'est d'eux que vient le nom du *Chélaguinskoï nosk*, ou promontoire des Chélagui, comme le *Tchoukoiskoïnoss* doit son nom aux Tchouktchi.

On doit aussi rapporter à la même nation les OLIOUTORI, qui parlent à peu près la même langue : ils vivoient le long de la mer du Kamtchatka & sur le rivage du golphe de Peujina.

Les KORIAKS occupent le nord du Kamtchatka, & les KAMTCHADALES la partie méridionale de cette presqu'isle ; nations brûtes, sauvages & féroces, qui ont entre elles une grande conformité dans les usages & dans les mœurs. Avant d'être soumis aux Russes, ils vivoient dans la plus grande indépendance, ne reconnoissoient point de chefs, & marquoient seulement quelque déférence aux avis de leurs vieillards. Personne n'avoit le droit de commander, encore moins de punir. Ils regardoient Koutkhou comme le Dieu suprême. Ce Dieu avoit eu un fils nommé Symskalin, d'une femme avec laquelle il se promenoit sur la mer : c'étoit de ce fils

qu'il avoit fait la terre. Alors il abandonna le ciel, s'établit dans le Kamtchatka, & y eut un ſecond fils nommé Tijil, & une fille qu'il appela Sidouka. Ces deux jeunes divinités, de ſexe différent, ſe marièrent, & c'eſt de leur union que fut peuplé le Kamtchatka. Koutkhou abandonna la preſqu'isle & l'on ne ſait ou il s'eſt retiré : mais on ſait que la terre s'enfonçoit ſous ſes pas, & c'eſt de là que ſe ſont formées les montagnes.

Les Kamtchadales croyoient auſſi à des eſprits malfaiſans qui habitent les fleuves, les forêts & les volcans : ces derniers étoient les plus redoutables : d'ailleurs ils n'honoroient les Dieux d'aucun culte & ne paroiſſoient leur rendre aucun reſpect : il employoient même le nom de Koutkhou, le plus grand des Dieux, dans leurs plus groſſières plaiſanteries.

On ne remarquoit en eux, dit-on, aucune idée de vices ni de vertus ; ce qui eſt fort difficile à croire : car, le Kamtchadale maltraité devoit regarder comme un homme injuſte celui qui l'avoit offenſé. Amis de la pareſſe, & faiſant conſiſter le bonheur dans l'inaction, ils ſe donnoient volontiers la mort dans des circonſtances pénibles & laborieuſes.

Ils s'abandonnoient à la malpropreté la plus dégoûtante, ne ſe lavant ni les mains ni le viſage, laiſſant croître leurs ongles, ne ſe peignant jamais les che-

les jetoient devant l'ouverture de leurs huttes, pour les faire déchirer & manger par leurs chiens.

Enfin les Kamtchadales, dévorés de vermine, & la dévorant à leur tour, étoient à la fois la peuplade la plus dégoûtante & la plus odieuse qu'on ait encore découverte.

On a soutenu que c'est la politesse, les sciences, les arts, qui rendent les hommes méchans. Sans doute, dans nos villes, où les connoissances & les talens règnent avec le luxe, l'ambition, la cupidité, la mollesse; où les superfluités sont des besoins, & les fantaisies des passions véhémentes; plusieurs citoyens qui courent au même but, cherchent à se repousser, à se renverser mutuellement. On trame les uns contre les autres: on s'attaque sourdement, sans même se haïr; on se décrie, on se calomnie, on se poursuit, on se harcelle. Mais celui qui avoit conjuré la perte de son rival, & qui a causé sa chûte, le relèvera lui-même, lui prêtera ses forces & son appui, s'il n'a plus d'intérêt à le tenir abattu. Enfin il se fait bien des méchancetés, ou plutôt bien des tracasseries; il se commet peu de grands crimes. Mais dans de malheureuses peuplades, les moindres passions produisent de grands intérêts; & les plus légères offenses, de grandes haines: &, comme on ne peut attaquer son adversaire dans

TABLE

Des nations, mers, fleuves, pays, villes, &c., qui sont nommés dans la description de l'Empire de Russie.

Le chiffre renvoie à la page du tome VI, qu'il indique.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans les six volumes de l'histoire de Russie.

Le chiffre romain indique le tome & le chiffre arabe la page.

A.

B.

Bouffons

D.

E.

G.

H.

I.

L.

N.

O.

R.

T.

V.

Fin de la Table.

